

Vincent Guitton
14, rue de l'Amiral Courbet
94160 Saint Mandé
07 49 17 37 41
vg.guitton@gmail.com

Environ 47 160 mots

CIVITATIS CONSERVANS

PREMIER ROULEAU

I.

J'appartiens à l'une des plus anciennes familles de Marseille. Je garde de mon enfance le souvenir d'années tranquilles, de calme et de plénitude, entre la vieille maison de la rue Haute et notre domaine au bord de la baie de Taurenthe, où nous ramenait chaque moisson, chaque récolte, chaque campagne de pêche et où j'accompagnais déjà mon père, chevauchant à travers les terres ou vérifiant les greniers et les comptes.

Notre ancêtre vint sur cette côte ligure avec Protis et fonda notre cité au fond de la large crique du Lacydon. J'ai connu la gloire de Marseille, grande et belle, amie de Rome et alliée du peuple romain. J'ai connu Jules César, l'ami de mon père. César qui devait réduire notre puissance, écarter notre cité, l'isoler des routes du monde. Je dicte aujourd'hui ce que j'ai vu de notre chute. J'ai décidé de le faire après ces années parce que, voici quelques jours, il s'est produit à Rome un événement extraordinaire.

*

Nous étions dans la seconde moitié du mois de mars. J'étais allongé l'autre soir dans ma maison de Taurenthe, seul, fatigué encore une fois par trop de vin, de chère, trop d'ennui, j'écoutais sans plaisir l'Aède chanter Homère.

« ... C'est là que le divin Achille enfonça sa lance, dont la pointe traversa le cou d'Hector ; mais la lourde lance d'airain ne trancha point le gosier, et il pouvait encore parler. Il tomba dans la poussière, et le divin Achille se glorifia ainsi :

- Hector, tu pensais peut-être, après avoir tué Patrocle, n'avoir plus rien à craindre ? Tu ne songeais point à moi qui étais absent. Insensé ! un vengeur plus fort lui restait sur les nefs creuses, et c'était moi qui ai rompu tes genoux ! Va ! les chiens et les oiseaux te déchireront honteusement, et les Achéens enseveliront Patrocle ! ».

Je scandai le texte dans ma tête, très énervé par la piètre prestation de cet aède minable et balbutiant, le pire que nous ayons eu, plus apte à vider ma cave qu'à déclamer Homère ! quel ennui, un aède médiocre, les pédagogues de mes enfants, fats, peu savants et à surveiller de près. Franchement dans ce monde, nous ne sommes plus servis !

Je finis par chasser le récitant, je tournais comme un chien entre mes quatre murs, sans me décider à rejoindre ma femme.

Un brasero au centre de la pièce me réchauffait laborieusement, le tirage se faisait mal, la cheminée refoulait. Alourdi par le vin, je sirotai une infusion d'herbes destinée à alléger ma digestion et à m'aider à trouver un sommeil sans cauchemars. Le vent du nord, plaie de notre pays, s'engouffrait de partout dans la maison en dépit des volets de bois qui jamais ne jointent bien, ni des lourdes tentures. La nuit était glacée au dehors et j'entendais par-dessus le chant se mêler le cri du vent au bruit des vagues.

C'est en cette heure tardive qu'on amena à moi le chef du poste des Pierres-Plates, le plus proche de notre domaine, où les Romains maintenaient une escouade. C'était un sous-officier, haute masse énorme, le sourcil droit balafre, un regard à la fois intelligent et rude. Et cet homme entre tous redoutable, avec ce casque, ce harnais de cuir bouilli, ces jambières, cet homme d'un seul bloc,

pleurait et tremblait devant moi. Les larmes formaient de petits ruisseaux bien propres sur son visage déformé de douleur, gris de poussière.

II.

César était mort, assassiné à Rome, juste avant l'ouverture d'une séance du Sénat, quelques jours auparavant. La nouvelle était parvenue par la poste militaire, avec des instructions. Tous les contingents de la Province étaient placés dès réception en alerte. Marseille avait été bouclée dans la soirée. Le tribun militaire résidant à Aix s'y était rendu et avait mis la ville en défense, par précaution. D'ailleurs, la brèche dans le mur d'enceinte pratiquée cinq ans auparavant n'avait pas été totalement redressée et on montait une garde renforcée sur la mauvaise palissade de bois qui rejoignait les deux sections du vieux mur.

L'homme parlait. Il s'assit lourdement et but la coupe de vin qu'on lui tendit. Il parlait dans un sanglot, énorme bonhomme qui enserrait le petit gobelet dans ses grosses paluches velues. Il avait servi sous César pendant quinze ans, vétéran des Espagnes et des Gaules, combattant de la guerre civile romaine, il avait été à Corfinio, quand tout avait basculé en faveur de son général.

Je le pressai de questions mais l'*optione* savait peu de chose à part qu'il devait se mettre en alerte et qu'il en était de même sans doute, dans tout le monde romain. Il était venu m'informer sur instruction du tribun militaire. Bien qu'il ne m'en donnât pas l'ordre, je compris qu'il valait mieux que je rejoigne Marseille, ce que je fis dès le lendemain matin après une nuit courte mais curieusement calme et réparatrice.

Pour la première fois depuis la fin de la guerre civile des Romains, il se passait quelque chose et ceci déclencha quelque chose dans ma pensée, des hypothèses jaillirent, tournées dans tous les sens. A défaut d'action, envisager ce qui allait survenir me mettait en mouvement. Mon attention se retrouvait orientée vers quelque chose. Percevoir les mouvements de mon esprit, ressentir la confrontation d'idées qui m'étaient propres, même à propos d'une situation qui était totalement hors de ma portée, me redonna le sentiment d'exister au monde.

*

La situation me fut mieux connue, dans les jours qui suivirent, à partir de nos propres correspondances avec nos marchands à Rome et sur la côte italienne, et des informations dont le tribun disposait.

César avait été assassiné par un parti républicain, voulant empêcher qu'il se fasse sacrer Roi. Par « républicain », il fallait comprendre les grandes familles patriciennes exaspérées par les triomphes de César. La belle affaire ! Pour moi, de longue date, les Patriciens attachés à leur ancien pouvoir voulaient mettre fin à l'emprise de César sur tout et tous, et revenir à la gestion par les quelques-uns qu'ils étaient, du monde romain. Certains d'entre eux avaient estimé ainsi que l'aversion essentielle de tous les Romains pour la figure du roi, et la *rumeur* de l'intention de César de relever le titre sur sa tête, justifieraient aux yeux du peuple que le dictateur fut éliminé.

César préparait une nouvelle campagne en Asie, contre les Parthes qui avaient humilié Rome en écrasant l'expédition de Crassus. Le pouvoir du dictateur à Rome était solide, très solide, bien au-delà de celui que Pompée, ou même Sulla, n'eussent jamais détenus : César réunissait sur sa personne tous les pouvoirs de l'entrelac entortillé du système romain, pourtant construit empiriquement au fil des siècles, pour diluer la puissance et assurer le primat politique à un petit groupe de grandes familles. Gérer la Ville comme une vulgaire sodalité commerciale.

Un fouillis de pouvoirs que nous autres Marseillais, avec nos institutions simples et pratiques, regardions avec méfiance et mépris.

Depuis plusieurs années, tout convergeait ainsi sur la tête de César, et tout repartait de sa personne. Il était dictateur à vie, disposant de tous les pouvoirs civils et militaires, auxquels il joignait le pouvoir religieux, étant Grand pontife depuis une vingtaine d'années.

Il jouissait en outre d'une *autorité* personnelle. Il descendait à la fois de Vénus et des Troyens. Il était aimé des Dieux qui lui avaient conféré le succès et la gloire militaire, et accordé le triomphe.

Bien qu'il demeurât lui-même et sans originalité aucune à notre époque, subjugué par la figure d'Alexandre, il était loin de se tenir prosterné, couché devant son formidable héros. Son dessein politique était de terminer l'œuvre du Macédonien : l'unification du monde sous son autorité bienveillante.

La nature de son pouvoir toutefois me paraissait profondément, originalement romaine. Procédant par adjonction de compétences successives qui lui furent attribuées progressivement aux termes de procédures religieuses et juridiques à nous absconses, il se soumettait toujours à cette passion, risible pour nous, des Romains pour le droit. Pour un Romain, seul le respect des formalités juridiques sanctionnées par les cultes, l'observance des rites, permettent de ne pas – ou pas trop – irriter les Dieux.

Une rumeur qui devenait légende ou vérité, posait que les Parthes ne pourraient être vaincus que par un Roi. C'est pourquoi certains prêtaient à César le dessein de se faire nommer à cette magistrature abolie depuis des siècles à Rome, honnie au titre de je ne sais quelle superstition locale, avant de partir pour l'Asie.

Je ne suis pas convaincu par cette histoire.

Encore une fois, l'autorité de César était telle auprès du peuple, son emprise sur l'armée si grande, qu'il n'avait pas à prendre le risque de la royauté à moins qu'il eût été lui-même superstitieux, ce qu'il n'était en aucun cas, je puis l'affirmer. C'était superstition contre superstition : se faire nommer roi pour vaincre les Parthes mais violer un tabou en se faisant nommer roi. César le Grand Pontife était je le crois, trop subtil pour s'enfermer dans cette piètre contradiction.

Sa philosophie personnelle, j'y reviendrai, faite de cynisme et de stoïcisme, le conduisait à respecter la religion en ce qu'elle le mettait en résonance avec le peuple et avec ses soldats. Mais c'est précisément pour cela qu'il n'aurait jamais porté atteinte au caractère civique de la religion romaine, car en heurtant les Dieux il savait qu'il aurait heurté le peuple et l'armée.

Je ne comprends donc pas, encore aujourd'hui alors que je dicte ceci, pourquoi il aurait pris le risque de se faire désigner roi dans une cité où le mot était en quelque sorte maudit par l'Histoire. Le tabou proprement romain l'aurait emporté.

Les Romains n'aiment pas l'écoulement du temps. Et ils chérissent le droit parce que lui seul a le pouvoir de l'arrêter, de le figer.

Homme d'action, sensible à l'équilibre des situations, poussant l'adversaire à la faute, violant la règle au moment propice pour son intérêt supérieur personnel c'est-à-dire dans l'intérêt du monde entier car il était persuadé d'incarner le destin de l'Histoire, le chéri des dieux, en quoi « Roi » pouvait-il être supérieur à « César » ? Je ne le comprendrai jamais mais je vois bien pourtant que c'est cette explication, la motivation, l'excuse en définitive, qui pourrait être laissée dans l'Histoire pour l'assassinat du plus grand personnage de notre temps. De tous les temps ?

Qui peut dire vraiment qu'il comprend la vie politique de Rome s'il n'est pas lui-même citoyen romain ? Moi qui ai connu tous ces hommes, moi qui ai été, selon, leur compagnon de route, leur ami, leur client ou leur prisonnier, je n'aurais pas cette prétention ...

*

J'apprends maintenant que c'est Brutus – la prestigieuse famille, la morgue incarnée du pire patricien – ce Brutus qui commandait la flotte romaine lors du siège de Marseille pour César, Brutus ! qui est un de ceux qui le frappèrent à mort et même, Brutus, l'un des organisateurs du complot. C'est ainsi que l'affreux Brutus entra dans les annales.

Qui, un jour, pourra dire ce qui s'est passé en réalité ? Ce qui se déroule à l'heure à laquelle je commence cette histoire : nous sommes, nous les spectateurs assis dans le vaste théâtre de la politique romaine en train de se faire. Des spectateurs qui ne verraient pas toute la scène, un auteur facétieux de la pièce, qui ne ferait pas prononcer tous les dialogues. Le théâtre de l'Histoire est mité, tronqué. Mensonger.

On me dit maintenant que pour éviter une nouvelle guerre civile, les césariens, Marc-Antoine et Lépide, seraient parvenus à apaiser la foule qui voulait massacrer les conjurés. Ils ont trouvé un accord – pour le moment - et se sont entendus avec les assassins, grâce, disait-on à la médiation de Cicéron !

Les chefs de corps de l'armée romaine, dans toute la province, jusqu'en Gaule chevelue, seraient furieux. Leur colère est maintenant à son comble alors que nous apprenons que c'est au même Brutus qu'est confié le proconsulat de la Cisalpine !

Il est clair, en ce début de printemps que le monde romain va de nouveau se déchirer, cette fois autour de l'héritage de César. Il semblerait qu'il n'y ait plus seulement deux camps désormais, mais trois : face aux césariens disons, militaires, et face aux prétendus républicains – les césaricides – apparaît la figure du neveu de César, un très jeune homme nommé Octave que personne ne connaît mais qui a été adopté par le Général et qui est son héritier civil et religieux : sans doute va-t-il réclamer en outre l'immense héritage politique et militaire qui va avec. Nous verrons.

Nous autres, Marseillais, nous verrons. Et rien de plus. Nous ne sommes plus acteurs de ce monde en mouvement. César a clos devant nous, voici cinq ans, les portes de l'Histoire. Nous sommes en dehors, nous pouvons subir mais plus agir. César entre lui-même dans l'Histoire par une mort violente. Il est divinisé. On le pleure ici, on n'ose s'en réjouir là. Lui qui fut l'ami de mon père puis le mien avant de devenir mon maître, moi qui devins finalement son client et lui mon patron : il n'y a pas d'autres mots pour désigner dans notre langue ce lien de subordination qui m'a maintenu en vie, au prix de ma liberté.

De fait, mon père puis moi-même avons côtoyé et aimé le grand général pendant des décennies. César nous a écrasés de sa personnalité, nous lui devions tout avant qu'il nous rabaisse tout en nous épargnant. Les Dieux ont protégé certes ma vie et celle de notre cité. Mais ils ont permis à César de lui ôter à la fois sa gloire présente comme son avenir.

III.

Marseille : nous étions le phare de la civilisation en Gaule. Nous avons irrigué de sagesse et de richesses ce grand territoire au Nord. Nous lui avons apporté la vigne et le vin, la monnaie, souvent même l'art des fortifications et des constructions, nous avons transformé ses sentiers et ses mauvais chemins boueux en routes empierrées. Les Gaulois ont fini par écrire leur langue avec notre propre alphabet. Et d'une certaine manière, par notre présence, nos comptoirs, nos voies commerciales, nous avons préparé et permis l'arrivée des Romains et la destruction de la Gaule gauloise.

Certains parmi nous estiment que si nous ne les avons pas appelés voici plus d'un siècle, les Romains seraient de toute manière venus d'eux-mêmes. Que si nous n'avons pas été détruits comme tant d'autres cités grecques c'est bien parce que nous fûmes très tôt son alliée. Bien vite en réalité, sa cliente. L'amitié du peuple romain se paye : par tranche de liberté puis par la liberté toute entière.

La mort de César ouvre une nouvelle période de troubles pour ce monde dont nous faisons désormais définitivement partie comme un point inerte et un peu périphérique sur une carte. Nous subirons les choix des autres, les choix les rivalités et les erreurs des forces qui s'affrontent dans la Ville. Nous ne sommes plus sujet de notre histoire, nous sommes un pion sur un plateau de jeu.

IV.

Ce matin, sous le portique, j'ai demandé le scribe. Je commence ici l'histoire de notre relation avec César qui renforça la puissance de notre ville avant de précipiter sa perte. Notre chute collective était-elle inévitable ? Avons-nous, ai-je moi-même réellement empêché le pire ? Je suis là, dans ma maison. Elle est réelle. Pas plus que la ville elle n'a été abattue. Les statues d'Artémis et d'Apollon veillent encore sur nos rues comme sur la mer. Notre peuple n'a été ni massacré ni réduit en esclavage. L'amertume et le ressentiment que j'éprouve depuis lors sont-ils légitimes ? N'est-ce pas plus simplement le ressentiment de ce que ces choses désormais ne dépendent plus de moi ? Zénon disait que nous devons nous garder de ce qui ne dépendait pas de nous. Mais lorsque mon impuissance sur le mouvement des hommes et des choses dérive de ma propre erreur, quelle est ma responsabilité ?

*

Chacun sait comment fut fondée notre ville, par des marins venus de Phocée conduits par Euxène, son fils Protis, Simos et les autres. Avec eux, deux chefs de famille : les Koitès et les Apollonides, étaient avec les premières expéditions lors de l'exploration de la côte.

Il subsistait à l'époque de mon père exactement onze familles qui possédaient ce titre d'antériorité, ce qui assurait à chacune un ou plusieurs sièges au sein de notre assemblée civique, les Timouques, tout comme leur présence fréquente à la présidence des cultes, au synédriion des Quinze, au gouvernement des Trois, aux commandements militaires, au poste de stratège et d'amiral de la flotte, lorsqu'ils devaient être pourvus.

Ce sont également nos familles qui détiennent les plus belles maisons, au nord de l'Agora, en montant vers la statue et le sanctuaire d'Artémis. Dans la rue Haute, les deux entrées de nos maisons se succédaient et nos jardins étaient séparés par un mur contigu.

Ce voisinage se duplique dans les terres : à quelques heures de mer vers l'est, s'ouvre le petit golfe que nous, établis le plus à l'orient nommons golfe de Taurente tandis que les Apollonides, installés à l'ouest sous le bec de l'Aigle, appellent le golfe de Cithariste. Un petit cap, le Lieu, sépare en deux le golfe de Taurente et forme la limite entre nos domaines et ceux des Apollonides. Nous respectons une ligne imaginaire coupant la chênaie, nord-sud dans l'axe du Lieu pour éviter les différends. Nous y veillons en particulier lors des saisons de pêche au thon dans ce golfe où les prises sont abondantes. Ceci appartient au passé, puisque le propriétaire de Cithariste a changé : c'est un Romain aujourd'hui et c'est lui qui contrôle désormais une ligne en forêt, de moins en moins imaginaire. Quant à la maison des Apollonides en ville, elle est à, présent la résidence à Marseille du Tribun militaire.

Cithariste ne fut jamais seulement un domaine agricole. Les Apollonides y ont créé un chantier naval important et une forge de sidérurgie militaire. Ils jouissaient du monopole de la fabrication des armes pour Marseille. D'origine technique, ce privilège était alors ancré dans nos règles coutumières, totalement irréfragable, protégé par Vulcain directement. Mes aïeux trouvaient un tel monopole insupportable bien qu'inviolable compte tenu de son fondement religieux. C'est pourquoi ils entreprirent de faire venir des Espagnes, embarqués à partir de nos ports dans la péninsule, des armes ibères, il faut le dire de bien meilleure facture que les productions monopolistiques massaliotes ... ceci se faisait à l'origine dans le plus grand secret, pour assurer à Taurente une défense que nous jugerions suffisante. Puis, à partir de notre Emporion ibérique,

notre famille développa une industrie sidérurgique militaire de la même force que celle des Apollonides. Notre famille fournit depuis très longtemps les armées romaines d'Ibérie directement, si bien que la relation de mon père avec César, en plus de l'amitié qui les lia lors de leur rencontre en Grèce, se compléta ensuite d'une relation d'affaire, pour notre plus grand profit.

*

Taurente, la Cité du taureau, emblème de notre famille, dispose de sa propre histoire fondatrice. On raconte qu'après la fondation de Marseille, alors qu'elle n'était que le plus occidental des comptoirs de Phocée, la côte autour de Taurente restait contrôlée par la tribu ligure des Commines. Ce peuple alors redoutable tenait deux éminences fortifiées un peu à l'intérieur des terres, deux hauteurs faisant face : Cathèdre la plus grande et la plus proche de la mer et à deux milles à vol d'oiseau, et Phroyrion, exigu village sur son rocher, encore mieux défendu. Les Commines disposaient en outre du port d'Âlonis, niché au fond d'une petite calanque, d'une madrague sur le golfe et d'un sanctuaire qui la dominait : une source sacrée appelée Nrt, servie par quelques prêtres, des vieillards puants, édentés et acrimonieux.

V.

Ce sont trois générations après la fondation de Marseille que les Dieux se détournèrent de Phocée. La ville une nouvelle fois assiégée par les Perses était sans espoir de secours. L'empire subjuguait toute la Grande Grèce. Il n'y eu pas de fédérations de cités susceptibles de les arrêter. Les autorités de Phocée décidèrent alors, on le sait, d'abandonner les lieux, d'évacuer toute la population.

Laissant à Harpagos et Cyrus une cité vide de ses gens et de ses richesses, une immense flotte fit voile vers l'Occident, vers nos colonies principales d'Alalia dans l'île de Corse, et de Marseille.

Alalia devint ainsi notre nouvelle métropole jusqu'à ce que les Etrusques, inquiets de l'émergence d'une puissance face à leurs côtes, décidèrent de nous en déloger. Après des années de guerre et de défaites, nous dûmes nous résigner à abandonner la Corse et effectuer notre ultime migration.

Délaissant le site d'Alalia quelque six années après y avoir abordé, le peuple phocéén accomplit son dernier voyage, pour rejoindre avec son feu, ses Dieux et ses trophées, le Lacydon.

Pour éviter la poursuite des navires étrusques, et inquiets de la présence de navires carthaginois opportunistes et avides de rapines, l'amiral de cette époque fit prendre la haute mer et mit le cap au nord-ouest. A la suite de quelques jours de mer, la flotte affronta une longue tempête qui sépara les vaisseaux. Et une nuit, trois d'entre eux, égarés loin du gros des embarcations, discernèrent au loin quelque lueur de la côte septentrionale. A cette époque aucun phare d'indiquait le port de Marseille : ces lumignons lointains furent toutefois considérés par l'aïeul Koitès qui commandait la première trimère, comme notre colonie. Comment pouvait-il en être autrement ? On lia les trois bateaux l'un à l'autre et on navigua à la rame, dans la lumière grise de la lune quelques milles, jusqu'à ce que les vents du large faiblissent.

Tout était silencieux autour de ces guerriers vaincus, ces familles terrifiées encore de la rigueur du fer étrusque. Les trimères roulaient doucement au milieu d'une baie. Le Koitès espérait au matin voir se dessiner la côte familière et les maisons de Marseille. On relâcha dans un silence approximatif. Une nuit sourde, troublée de quelque plainte, du ressac, ici un cri ; là, la note sèche d'une corde tendue. La peur.

A l'aube la côte s'inscrivit face à eux, mystérieuse, silencieuse : les Phocéens étaient parvenus à une baie paisible et sauvage. En face d'eux, ils avaient le port de la Madrague, quelques basses maisons ligures de torchis, des huttes sommaires, visibles au loin, vides, pas de feux.

Ce n'était pas Marseille : elle qui s'étalait à une demi-journée de mer, plus à l'ouest. L'ancêtre Koitès ne connaissant pas bien ces rivages. Avisant à bâbord une plage fermée par une grande dune, devant lui une falaise peu élevée et à sa droite la petite madrague silencieuse, il décida d'aborder là, en formation militaire, avec son premier navire après avoir transbordé les non-combattants. Son bateau se nommait le Taureau, dont une tête sculptée ornait la proue surmontant l'éperon de cuivre, formidable.

Ce débarquement improvisé est dans les annales de notre famille comme de la ville, car la troupe tomba immédiatement sur les guerriers commines embusqués. Le récit qui en est rapporté dans nos chroniques est le combat inégal *a priori*, que Koitès que ses hommes remportèrent en quelques heures contre toute l'armée commine.

Ce fut la prise de la Madrague, d'Âlonis et on ne sait trop comment, des deux places fortes. J'imagine mal aujourd'hui que je vis là, comment une petite troupe put de la sorte déloger tout un peuple, mais c'est ce que l'on rapporte.

Loin ici du récit fondateur de Marseille, de la coupe de Gyptis offerte à Protis, à Taurenthe, nom que porte notre domaine, c'est le taureau phocéén qui se tailla un large enclos et soumit un peuple redoutable. Des siècles après et sur la base de ce récit fondateur sanguinaire, le chef de famille Koitès est le protecteur respecté des Commènes – ou de ce qu'il en reste, des villageois, des artisans, des pêcheurs et des fermiers paisibles - de leurs établissements et de leur sanctuaire de Nrt.

VI.

Taurente est un beau domaine. Il forme un grand triangle à partir du Plan de la Mer, dont la large plage de sable est dominée par cette dune séparant la mer d'un immense marais riche en poissons et en oiseaux de toutes sortes. Après la dune, la côte se morcèle jusqu'à la madrague dont j'ai parlé, où sont nos carènes et notre flottille pour la pêche au thon.

En dessous du cap du Plan, est un autre petit village de pêcheurs, les Pierres Plates, du nom de celles qui furent disposées là par Hercule : sur la route des Espagnes avant qu'il n'affronte les Ligures dans la plaine précédant le Rhône, au sud du lit de la Durance, Hercule prit quelque repos en ce lieu. Il déplaça de grandes pierres plates pour former sa couche et la couvrit de branchages. Il se remit en route reposé et se porta à la rencontre des Ligures, à deux jours de marche, après le site de Marseille, qu'il défit comme on sait à coup de pierres. Ces pierres innombrables jonchent encore la plaine jusqu'au Rhône lorsque l'on débouche à Ôgion et que l'on va vers le site de Théline et d'Arles.

Nos principaux travaux à Taurente sont depuis l'origine l'agriculture : vigne, olivier, orge, épeautre. Nous pratiquons aussi la pêche au thon dans le golfe et la pêche pour nos besoins dans le marais. Nous avons également une grande activité de fabrique : à l'ouest du marais, nous exploitons des salins. Nous pouvons dès lors saler toute notre pêche et même préparer du garum. Nos poissons salés sont encore expédiés en Italie, dans les Espagnes et jusqu'en Afrique. Nous avons un atelier de carénage et de calfatage des navires, un atelier de tonnellerie exploité par nos esclaves gaulois, grands experts, et quatre fours de terre cuite où nous faisons des amphores et des dolmae de grande qualité et de grande réputation.

Comme toutes les onze familles subsistantes, nous avons des installations, des bureaux de commerce et des entrepôts dans toutes nos colonies, de Nice à Hēmeroskopeion, et dans de nombreux grands ports. Les Koitès étaient présents en particulier à Gênes, Ostie, Naples, Syracuse, Carthage, Alexandrie, Tyr et dans toute la Grèce. Nous nous étions installés également en Gaule, dans la Province où nous couvrions le Rhône à partir de notre comptoir au nord du delta, à Théline, puis à Arles. Mon père qui avait visité le site, décida dans sa jeunesse l'édification d'un vaste entrepôt semi enterré un peu plus haut sur le fleuve : César préféra d'ailleurs ce site d'Arles à celui de Théline et en fit le principal carrefour de commerce sur le Rhône entre la province, la route vers l'Ibérie à l'est et la Gaule chevelue au nord, plusieurs années plus tard. Nous avons nous-mêmes des espaces de stockage plus au nord après Avignon, dans les grottes naturelles que nous avons agrandies et aménagées, constituant un immense Vivarium. Le lieu a conservé de nos jours ce nom latin. Nous étions à Bibracte, à Avaricum et ailleurs, dans toute la Gaule chevelue jusqu'en Gaule belge.

Depuis le voyage de Pythéas, nous croisions au-delà des colonnes d'Hercule et remontions le long des côtes par Bordeaux jusqu'au pays des Vénètes puis en Bretagne où s'étaient établis quelques-uns de nos compatriotes les plus aventureux ou qui avaient quelque chose à se faire reprocher sur les bords de la Méditerranée.

*

A Taurente, la maison principale s'étale au fond du golfe, là où la dune laisse place à cette côte rocheuse de calcaire suffisamment surélevée pour ne pas être menacée lors des tempêtes. La maison est construite selon le même plan que notre résidence en ville, en quatre fois plus vaste. C'est une maison classique séparant idéalement l'aile des réceptions et des banquets à droite et celle privée à gauche. Chaque partie de la maison dispose de sa cour et d'un portique. La maison est flanquée

d'un péristyle qui réunit les deux ailes, donnant directement au-dessus de la mer. Sauf en hiver et par grand vent, c'est un lieu privilégié pour se tenir, manger à la belle saison, travailler, et pour les enfants suivre les enseignements des pédagogues.

Des écuries et la basse-cour sont installées dans des bâtiments à l'est, à l'intérieur des terres, entourées de vignes et de vergers d'oliviers.

L'organisation de notre vie tenait entièrement à celle de mon père. A l'époque de mon éphébie, sans s'être retiré complètement de la vie civique, mon père ne prenait plus de mandat au gouvernement des Trois. Il siégeait à vie au sein de l'assemblée des Timouques et le cas échéant, mais pas chaque année, au conseil des Quinze. Il se rendait à Marseille pour les célébrations religieuses et les sessions des Timouques, recevait alors ses partisans dans notre maison puis revenait bien vite à Taurente et à sa vie d'administration de nos intérêts et d'étude.

VII.

J'étais le seul garçon survivant. Mon père s'occupait beaucoup de moi avec le rhéteur très savant mais complètement alcoolique que nous hébergions. Mes deux sœurs vivaient le plus souvent avec ma mère dans l'autre partie, la plus grande, de la maison. Nous les voyions peu, habituellement avant les cérémonies religieuses familiales et de loin, lors des banquets rituels.

Mon père et ma mère ne se parlaient plus depuis la mort de mon frère cadet, l'année de ses dix ans. Un accident de chasse stupide que ma mère ne pardonnait pas à mon père.

Ma journée était scandée par l'étude et le sport. Mon père avait une vaste bibliothèque. Il disposait de deux copistes et achetait en outre des livres copiés dans les meilleures bibliothèques du monde. Il payait un copiste qui résidait à Alexandrie et qui réalisait des volumes d'une clarté de lecture exceptionnelle.

Mon père prétendait être stoïcien. Il avait créé à Marseille un cercle de cette obéissance. Depuis son retrait relatif de la vie publique, je voyais mal comment il pouvait s'affirmer stoïcien sans traiter de plus près des affaires publiques mais je n'ai jamais osé lui poser la question.

Notre bibliothèque avait la particularité de contenir des livres de toutes les écoles. Ainsi, officiellement stoïcien, mon père rassemblait-il des ouvrages de tous les philosophes, ce qui était assez original. C'était une pratique jugée fantaisiste à l'époque : Apollonidès par exemple qui était un sceptique platonicien, accumulait les ouvrages de son école, avait pour but dans la vie de détenir toute l'œuvre d'Arcésilas de Pitane. Mon père le moquait, en disant qu'à force de suspendre son jugement, il allait finir par cesser de respirer et mourir étouffé !

La bibliomanie de mon père était un prosélytisme. Il aspirait à faire connaître et à diffuser ses livres. Il ne savait comment, jusqu'au jour où il apprit que César, durant son édilité à Rome, avait créé une bibliothèque publique ! Ce fut alors pendant quelques mois le premier sujet de sa correspondance et enfin un jour, les Trois inaugurèrent sous la protection et en présence d'Artémis, la première bibliothèque publique de Marseille, ouverte à toutes les personnes admises en ville. Ce fut le grand-œuvre public de mon père, ce dont il était le plus fier, plus encore que le curage de la corne du port, le creusement du réservoir d'eau douce ou l'érection de la forteresse de la garde sur la colline dominant la berge méridionale du Lacydon.

*

Ceci fut longtemps pour moi le monde entier : si vaste et en même temps si limité, entre Marseille et Taurente. A cette route maritime où nous partions soit vers le sud pour remonter ensuite après le bec de l'Aigle – évitant ainsi les eaux des Apollonides – pour aller jusqu'au Lacydon. Au chemin plus mystérieux, dangereux et sauvage, à travers la forêt, que nous n'empruntions presque jamais.

En écoutant les adultes, en voyant partir les navires, avec l'évocation de la Grèce, d'Alexandrie, de Rome, de la Gaule, avec les récits des voyages de Pythéas et d'Euthymènes, j'élargissais ma perception du monde, j'appréhendai mieux son étendue.

A Taurente, j'aimais demeurer au milieu de nos vergers en terrasse : nous avions ouvert la forêt à une heure de marche, dans le haut du triangle. Il y avait une petite maison que j'avais accaparée avec l'assentiment de mon père. J'y jouissais d'une vue embrassant la baie jusqu'au bec de l'Aigle, l'Île verte et Cithariste.

Je suivais le travail sur les arbres fruitiers, j'apprenais à tailler les oliviers et à donner une belle forme à nos vergers. Je suis encore aujourd'hui particulièrement fier de mes arbres : noyers, amandiers, pommiers, cerisiers et surtout mes poiriers.

Plus loin sur deux éminences étaient les villages ligures inclus dans notre domaine. Les Ligures avaient conservé chez nous deux autres installations : le petit port isolé dans l'étroite calanque d'Âlonis, et le sanctuaire Nrt, autour de la source sacrée. En revanche, les Ligures n'habitaient plus à la Madrague que nous avons totalement annexée à notre domaine.

La présence des Ligures sur la côte ou à leur proximité était une particularité dans l'organisation de la Province. Lors de la grande révolte des Ligures, à l'époque de Sextius, les Romains que Marseille avait appelés au secours, avaient procédé à la romaine : un excès de violence sans égal, d'une efficacité sans pareille, laissant une impression pérenne et amère de malaise et de peur poisseuse. Les Romains avaient réduit les rebelles en quelques batailles. Puis les guerriers avaient été exécutés, les femmes et les enfants violentés, un grand nombre vendu comme esclaves, lorsqu'ils survivaient. Les populations subsistantes avaient en conséquence prêté allégeance. Les places fortes démantelées, souvent les populations déplacées à l'intérieur des terres : plusieurs villages avaient été entièrement détruits sur ordre de l'armée romaine, par les captifs eux-mêmes. Il y eut une exception relative pour Taurente, à la demande de ma famille, déjà très proche des élites romaines : le chef de famille de l'époque obtint que, sous sa responsabilité - mais ils y placèrent malgré tout des postes de garde – les Communes qui n'avaient pas participé à la révolte puissent être épargnés. Ainsi, les villages perchés de Cathèdre et de Phroyrion, le port d'Âlonis demeuraient-ils enclaves ligures au sein ou en marge de notre domaine. Les Communes nous en étaient reconnaissants et travaillaient en hommes libres dans nos propriétés.

Nous avons affermé autour de Cathèdre de vastes terres aux familles ligures. Je fus chargé des relations avec eux avant même mon éphébie et je gardais mes habitudes dans les collines parce que j'y étais ainsi libre plusieurs jours par mois et que les jeunes filles locales cédaient aisément devant le statut de leur jeune maître.

Mon père, s'il comprit mon intérêt pour les vergers et pour le petit monde ligure que je dirigeai en tyran bienveillant, fut au contraire surpris par la passion que je développais pour le commerce. Sans me lasser vraiment de mes arbres fruitiers et de mes belles ligures qui m'attendaient là-haut, je me plongeais dans l'organisation de ce réseau complexe, de tous ces hommes qui nous amenaient des denrées et vendaient les nôtres. J'étais ébloui par notre capacité à faire croître notre richesse. J'en voyais aussi le résultat obtenu au fil des générations. Nous, stoïciens, nous condamnions le luxe mais nous valorisions la beauté. Point de parures d'or d'argent, point de gemmes chez nous. Notre salle des banquets était décorée par les meilleurs peintres, la bibliothèque privée la plus riche de notre empire, les danseurs les plus doués se produisaient à nos réceptions, les poètes les plus expressifs composaient à nos fêtes.

VIII.

Elevé à la grecque, guerrier accompli, grand lanceur de javelot, formé à Rhodes – où il connut César – et à Athènes, mon père avait visité Rome et Alexandrie, échappé à la traque des pirates, assisté à un triomphe. Jeune veuf de ma mère, brouillé avec son épouse actuelle, il partageait sa couche avec une esclave entre deux âges que la maisonnée feignait d'ignorer.

Il était entendu qu'il était disciple de Zénon dont il possédait tous les ouvrages. Il prétendait vivre en philosophe, du moins en gardait-il l'apparence, homme droit et athlétique en dépit de son âge, petite barbe taillée et regard bleu métallique.

Il étouffait entre Marseille et Taurenthe. Il poursuivait par une vieille habitude la rivalité immémoriale entre notre famille et les Apollonides. Habité d'une industrie sans trêve, il administrait notre domaine, achetait et vendait, envoyait outre-mer nos représentants dans nos comptoirs maritimes et terrestres, principalement dans la province romaine de Gaule transalpine et en Gaule chevelue. Il affrétait nos navires et veillait sur les familles des navigateurs.

C'était un maître sans divertissement. Lecteur d'Epicure sans vivre en épicurien, il était pleinement conscient de sa propre finitude et il en souffrait. Il sacrifiait aux Dieux pour respecter la tradition et maintenir l'influence de la famille. Sa grande lassitude lorsque son long visage se levait devant nos divinités au moment du sacrifice était visible de ses proches. Son regard contemplait le vide. Je redoutai que son absence de foi ne fût perceptible par le peuple assemblé derrière nous tous, avide de célébrer les dieux protecteurs et qui aurait été persuadé de sa perte prochaine s'il avait su à quel point mon père pilier de la cité et serviteur de ses Dieux, était pénétré de la vacuité de ses gestes et de ses proclamations rituelles. Pour lui, l'Olympe était un domaine inhabité.

Doté d'une grande mémoire, il était tout aussi capable de réciter ses ouvrages philosophiques préférés comme de longs poèmes épiques ou des pièces d'Eschyle. Il savait également mettre cette mémoire au service de préoccupations moins hautes. A partir des livres de géographie qu'il possédait, il avait établi une carte géographique de la mer et de nos comptoirs, sur laquelle il avait reporté jusqu'aux noms de nos agents et de nos représentants. Il m'enjoignait de les apprendre à mon tour. Si les Dieux l'avaient projeté seul au cœur d'Avaticum, il aurait été capable de demander son chemin en langue celte et de se rendre directement auprès de la famille massaliote habitant le lieu.

Il m'apprit l'importance de toute chose. Et d'abord la considération que je devais à chacun, qui pourrait être un jour mon appui, mon soutien, mon sauveur. Mon père avait le soin de ne pas se faire d'ennemis, considérant que les Apollonides à surveiller constamment, étaient bien suffisants pour cela !

Il professait que jamais l'important ne devait totalement chasser l'accessoire. Il disait : « une fois que tu as distingué l'essentiel de l'accessoire, traite les deux questions à due proportion ». Une petite chose négligée pouvait créer un trouble irrémédiable. Il m'apprit ainsi à me consacrer aux grandes choses en prenant soin de ne jamais abandonner les détails. Un jour, il se réjouit de cette barge sur le Rhône, qu'un concurrent avait prévu plus grande et plus haute que toutes les autres, et qui pouvait remonter sur toute la partie navigable du fleuve, plus de denrées que trois des nôtres. Mon père avait noté que notre compétiteur n'avait pas modifié la section de ses amarres, qui lâchèrent en effet une nuit, entraînant la perte de toute la cargaison au milieu du fleuve.

*

Dans sa jeunesse, mon père vécut quelques années en Grèce où il fut envoyé à la fois pour parfaire sa formation philosophique et religieuse, et veiller à nos intérêts. Il servit notre sanctuaire à Delphes, passage obligé pour entrer dans le collège des prêtres d'Apollon à Marseille.

Membre du collège des curateurs du Trésor des Marseillais de Delphes, privilège de notre famille depuis le temps de Phocée. Il assistait les prêtres qui servaient la Fosse oraculaire de la Pythie. Ce passage de presque une année à Delphes était un élément essentiel de la notoriété politique des grandes familles. Il fréquenta les cinq Assistants, qui s'assurent du protocole de l'Oracle. On dit que leur rigueur peut être assouplie parfois par le vin et c'est par eux que les fuites de l'oracle seraient les plus courantes. La vie à Delphes était loin des rigueurs religieuses affichées. Les rites étaient bien entendu suivis avec le plus grand soin mais la vie autour du sanctuaire plutôt gaie, avec ses fêtes en ville, et des hommes qui s'écartaient facilement des exigences religieuses ou de celles de leur école philosophique. Mon père me raconta plus tard, amusé, qu'il avait pu chanter dans un bordel de Delphes avec un rhéteur stoïcien qui adoptait la plus grande rigueur de comportement lorsqu'il était chez lui à Athènes !

Il fut à Athènes où il demeura auprès d'un rhéteur médiocre dont il se lassa. Il visita le site de Troie, se recueillit devant le monument célébrant la victoire des Grecs.

Il fit un jour étape sur le site de Phocée, notre ancienne métropole. C'était devenu un insignifiant petit village de pêcheurs de la côte désormais entièrement contrôlée par Rome. Le magistrat municipal, accompagné du sous-officier romain qui commandait le poste local, lui firent la visite. Le site, racontait mon père rappelait vraiment celui de notre ville. On disait d'ailleurs que Protis et ses compagnons avaient mouillé dans le Lacydon précisément pour cette raison.

*

Il restait peu de chose de la Phocée d'origine, à l'exception des quais du port, en énormes blocs cyclopéens, à l'évidence une construction des Dieux quoi qu'en pensât mon père, plus épicurien sur ce sujet que stoïcien.

Pour ma part, je considère que si l'activité des Dieux a de réels effets sur le monde, ce sont des effets indirects dépourvus de signification qui nous soit accessible. Leurs querelles sont tellement éloignées de nos préoccupations que les effets de leurs actions se situent au-delà de notre intelligibilité. Les agissements des Dieux semblent plutôt perturber l'ordre naturel que le favoriser. Lorsque les choses se déroulent dans le calme, les saisons succèdent aux saisons, la pluie vient lorsqu'elle est nécessaire aux moissons, le soleil lorsqu'il est propice au développement des fruits. Les perturbations jusqu'aux catastrophes viennent détruire la douce et paisible succession naturelle, soit brutalement, soit dans la durée. Orage, tempête, bourrasques, tremblements de terre ou bien déluges, sécheresse, vents de sable, froid intense, tout cela menace l'harmonie naturelle propre à notre bien-être. Je le répète, le dessein des Dieux nous demeure impénétrable.

Les maux qui touchent directement les hommes, les épidémies, la maladie, me paraissent peut-être mieux maîtrisables. Un jour l'étude nous donnera la cause de ces affectations et nous pourrons les prévenir, n'en déplaise aux Dieux !

Quant aux rivalités humaines, entre familles, entre cités, en dépit du respect dû aux Aèdes, l'action divine se tient à distance. Pourquoi donc les Dieux qui par leur travail, auraient permis l'édification de notre Phocée, auraient-ils déplacé eux-mêmes ces blocs de pierre gigantesques qui jointaient parfaitement dix siècles après leur assemblage, nous auraient donné ensuite ce rayonnement sur tous les rivages, puis nous auraient donné Marseille et presque au même moment

pour eux, fait perdre Alalia devant les Etrusques et de nous infliger une telle humiliation devant les Perses, celle de devoir abandonner définitivement de notre mère patrie ? Quelle faute avaient commis nos ancêtres pour connaître pareil destin ? Personne n'avait observé chez nos anciens ni faiblesse, ni mollesse, ni nonchalance. C'étaient des hommes rudes, de grands marins, de grands soldats. Ils honoraient les dieux et leurs familles, entretenaient leurs remparts et trafiquaient avec tous les peuples de la terre. Comment la Providence permit-elle leur chute ? Notre expérience historique nous avait gardés au fil des siècles contre tout abattement. Chassés de Phocée par les Perses, chassés d'Alalia par les Etrusques, nous avons pu nous consolider à Marseille et notre alliance avec cette ville, Rome, un peu sauvageonne, qui émergeait alors dans l'Histoire avait été un des points d'appui décisifs de notre sûreté et de notre puissance. Nous avons avancé une partie du tribut exigé par le chef gaulois Brennus ; Rome à son tour, avait protégé nos colonies d'Espagne contre les Carthaginois. Hannibal n'osa pas mettre le siège devant Marseille et passa son chemin, harcelé pas nos archers et par les tribus ligures alors nos alliées.

Jeune homme, j'acquis par l'étude des vicissitudes de notre histoire et de son caractère incertain, une crainte fondamentale des Dieux. Je décidai que je respecterais les Dieux et les cultes de la cité. Ne pouvant à l'évidence rien faire de mieux à leur égard, je me suis efforcé toute ma vie de les honorer et de ne point les offenser. Je n'ai jamais vu autre chose à faire, mais il n'est pas certain alors que je m'approche du terme, que mon effort individuel ait été d'une quelconque utilité pour la marche du monde.

IX.

Lors de ce long séjour en Grèce, après Athènes et Delphes auprès de nos prêtres d'Apollon, mon père suivit plusieurs mois les cours de Molon, à Rhodes.

C'est à Rhodes que mon père connut César. C'était alors un jeune patricien, la classe héréditaire qui avait détenu le monopole religieux et politique à Rome avant une ouverture hachée par l'Histoire à la plèbe et à certains Italiens. Les Patriciens se considéraient comme les fondateurs de Rome. Les familles patriciennes les plus puissantes, alliées aux plébéiens enrichis et soutenus par leurs innombrables clients stipendiés, formaient le parti aristocratique. Quelques patriciens au contraire, avec le soutien d'une partie des hommes d'affaires formant la classe équestre et de la majorité de la plèbe misérable, formaient le parti populaire.

La famille de César, fort appauvrie, liée à Marius et au parti populaire, était en déclin. Lui-même avait dû quitter Rome pour échapper à l'hostilité de Sylla, un dictateur représentant du parti aristocratique, vainqueur de Marius. César avait alors servi sous Métheus et s'était illustré au siège de Mytilène. On disait qu'il avait conduit un détachement qui avait pris une poterne et permis l'investissement de la ville.

Un jeune homme robuste et délié, d'une élégance choisie, le regard sûr, une intelligence vive et curieuse, des dons remarquables d'éloquence et de plume : voici le portrait que faisait mon père de celui qui devint son très cher ami lors de cette période rhodienne. Les deux hommes étaient ensemble chez le rhéteur, à la fois professeur d'éloquence sans pareil et penseur stoïcien très profond.

Le stoïcisme de Molon ne semble pas avoir eu d'influence particulière sur César, du moins sur ses propres convictions. Car à l'évidence, il écouta, lut et comprit beaucoup de la doctrine du Portique, que Cicéron était en train de faire connaître à Rome par ses Dialogues. César papillonnait. Il s'abreuvait de toute la pensée grecque, servi par son extraordinaire mémoire et son raisonnement sûr et puissant. Mon père quant à lui fut entièrement subjugué par le stoïcisme. A son retour à Marseille, il commença à nourrir notre bibliothèque, faisant venir des copies de grandes œuvres du monde entier, depuis Athènes jusqu'à Alexandrie. Il réunit autour de lui une petite école et accueillit en résidence des rhéteurs, parfois très bons. Je dois donc à ce séjour à Rhodes de mon père, les principes et la pratique de mon éducation.

César arrivait ainsi chez Molon précédé auprès des autres pensionnaires d'une certaine réputation de courage et de violence.

Il y avait eu cet épisode des pirates qui infestaient la mer. A cette époque, les campagnes de Rome contre les pirates n'étaient pas abouties. Si la partie occidentale de notre mer était à peu près sûre, au moins pour les gros navires embarquant quelque force d'appoint, en revanche les mers autour de la Grèce demeuraient dangereuses. On risquait l'attaque de flottes pirates venant de Cilicie, des bateaux de commerce ou de pêche d'apparence inoffensive, qui fondaient sur vous soudainement, saisissaient les cargaisons, capturaient les équipages et les passagers qui étaient selon, assassinés ou vendus comme esclaves.

Le bâtiment sur lequel César était embarqué pour rejoindre Rhodes avait été capturé, les pirates avaient réclamé une rançon pour le libérer. Ce n'était pas un épisode très glorieux que celui d'un jeune patricien enlevé puis libéré une fois la rançon versée. Et pourtant César parvint retourner l'histoire entièrement à son profit. La version qu'il racontait et que plusieurs témoignages corroboraient – au moins ceux des soudards qu'il avait recrutés après sa libération – était la

suivante : César s'était affirmé auprès des brigands pendant sa captivité. Il avait joué avec ses geôliers, s'était entraîné avec eux, les avaient même entretenus de philosophie. Il alla jusqu'à suggérer qu'ils demandassent plus que le chiffre de la rançon qu'ils avaient initialement articulé. En même temps, il les menaçait de revenir les tuer après sa libération.

Ce que, contre toute attente, il fit.

Une fois libre, César arma un navire et recruta une petite troupe. Il pourchassa ses ravisseurs le long de la côte, les trouva, les tua tous. Mon père soulignait combien l'épisode illustrait le souci de César de sa propre réputation. Pour César, chaque échec, chaque revers devait être transformé, faire levier, devenir la prémisse d'un succès. Plusieurs années plus tard, cette histoire adjointe à tant d'autres forgeait l'histoire et la réputation de César.

*

Toujours sobre et frugal dans les banquets, veillant à garder une contenance compatible avec sa conception de la dignité, César s'accordait plus de licence s'agissant de ses amours. Il avait largement porté atteinte à Rome à la réputation de plusieurs grandes dames mais aussi à celle de tant de fils de famille.

Son inconstance contribua à son rejet par les familles patriciennes les plus austères alors qu'elles étaient le fruit de plaisanteries très complaisantes de la part de la plèbe. Au point que mon père se demandait dans sa vieillesse si cet aspect de sa personnalité n'avait pas déterminé son camp politique, plus encore que sa parenté avec Marius, et en définitive, commandé puis favorisé son ascension comme chef du parti populaire.

Son activité sexuelle débridée et immorale lui ôtait le soutien des *gens Appia*, Caton, etc. La société romaine comme la nôtre, comme toute sans doute, repose sur une hypocrisie principielle. Les patriciens romains se conformaient sur place publique à la coutume des Anciens, la frugalité, la gravité, la constance, la fidélité, la piété, car ils étaient des hommes de vertu et de majesté. Leurs femmes étaient soumises, vertueuses, d'une humeur égale, attachées à la bonne tenue du foyer. Rome promouvait l'image de la matrone filant la laine, gardant un regard aimant et protecteur sur de jeunes enfants jouant à proximité.

La morale officielle ne tolérait aucune infraction – visible ou connue – tandis que dans la vie réelle dans les grands domaines autour de la Ville et derrière les murs de leurs maisons du Palatin, les patriciens vivaient souvent dans la plus grande débauche. Là comme partout, je le crois, la société tient par l'exemplarité mais cette exemplarité n'est qu'une façade. L'hypocrisie est une nécessité absolue, un vernis robuste qui empêche que ne s'effrite le ciment qui fait tenir les murs de la société : elle est indispensable pour que les vertus demeurent incontestées en dépit des vices de l'homme toujours faible qui peut se laisser aller sans dommage pour elle à ses penchants les plus bas derrière les murs ou dans l'alcôve. C'est l'apparence et le dehors qui doivent nous permettre de garder la mesure et nous donner la règle morale qui nous empêche de sombrer dans la mollesse.

César portait atteinte à ce pacte social en laissant connaître sa licence sexuelle. Beaucoup de patriciens ne l'aimaient pas pour cela.

Tout était si différent pour la plèbe. Certes, la plèbe célébrait les mêmes valeurs et devait en principe mettre en œuvre les mêmes vertus. Il n'y a qu'un seul peuple romain. Les pères de famille plébéiens, tout ce petit peuple d'artisans, de boutiquiers, du centre de Rome, respectaient la même morale mais de façon plus théorique car la plèbe était dans l'incapacité de dissimuler ses vices, en raison

de sa promiscuité essentielle. La popularité de César auprès d'eux fut renforcée par les histoires toujours plus grivoises et répétées, transformées, exagérées qui couraient.

Ainsi lorsque César fut envoyé, quelque temps avant l'épisode des pirates, pour négocier avec le roi de Mytilène, se répandit bientôt la rumeur que ce prince s'était rendu à ses arguments bien plus pour la force de son étreinte que pour celle de son talent diplomatique. Plus tard, dans l'armée romaine, tout soldat qui avait ces goûts pouvait imaginer de manière très réaliste passer la nuit avec son général.

*

A Rhodes cependant, César ne fit pas que se disperser en aventures hardies. Chez Apollonius Molon tout au contraire, c'était pour tous les pensionnaires une vie d'étude, d'écriture et de récitation.

César progressa et acquit un grec subtil, au point que mon père qui savait bien le latin et pouvait comparer, prétendait que le futur dictateur était plus précis et clair pour exprimer sa pensée en grec que dans sa langue maternelle. Dès cette époque, César écrivait des poèmes célébrant ses maîtresses. A Rhodes, il travaillait à un Œdipe en grec classique.

César était curieux de tout. Il découvrait la diversité des dialectes du grec, s'amusait des archaïsmes de mon père qui comme tous les Marseillais d'ancienne famille s'obligeait à s'exprimer dans un ionien vieilli. Mon père était capable de discerner et d'extraire des poèmes homériques, les vers les plus anciens, dits en éolien et en ionien, de les distinguer des passages classiques plus tardifs. Il apprenait ces subtilités à César, fasciné. La mémoire prodigieuse du Romain et son habileté à reproduire les sons conduisirent les deux hommes à bâtir des historiettes linguistiques très complexes qui avaient le don de faire rire l'austère Molon.

Ce qui marqua le plus mon père, c'était que César ne tombait jamais dans l'indolence. Il était constamment en mouvement, au gymnase comme à la bibliothèque. Il mangeait peu, ne buvait guère. Il écoutait les leçons de Molon avec une attention si soutenue que les autres élèves avaient le sentiment de l'entendre penser dans la pièce où ils se trouvaient. Il lisait également avec une rigueur exemplaire, reprenant chaque phrase où il sentait avoir commis une faute d'accent, avoir omis une scansion. Il parvenait ainsi à retenir de très longs textes et était capable de les citer à bon escient lorsqu'il prenait la parole.

Tenu informé de la vie à Rome par une abondante correspondance, il avait déjà à sa disposition parmi ses gens deux secrétaires. Il s'informait de ses affaires, de ses dettes – immenses - de ses domaines et de leurs revenus ; il donnait des conseils, des instructions, préparait activement son retour à Rome et l'amorce de sa carrière publique.

Il disparaissait la nuit à la poursuite de ses amours et revenait au petit matin d'on ne savait où – de chez une personne de haute qualité, imaginaient ses condisciples - tandis que les autres élèves se contentaient modestement du bordel avenant qui s'offrait à eux en bas de la rue principale.

*

César était passionné par la religion et par les cultes. Il visita tous les temples où il lui fut permis d'entrer et s'entretint avec tous les célébrants qui acceptaient de lui parler. Le port de Rhodes était riche en cultes de toutes sortes : il y avait même des Hébreux, qui adorent un dieu unique !

Cette passion pour les religions fut une des sources de son pouvoir car César comprit très vite la nécessité de disposer pour sa personne également, d'une autorité religieuse. De passage un jour

chez nous à Taurente, il demanda à mon père de lui faire connaître les particularités religieuses de la région.

Mon père avait été ainsi le témoin de la formation philosophique de César. Il disait que, lors de son arrivée à Rhodes, sa pensée était encore modelable, qu'elle présentait mille chemins ouverts. Il ne fallait pas se tromper sur la signification de la passion de César pour la religion. César à défaut de tout savoir, voulait tout comprendre. Il voyait que par la religion il était possible de dominer les hommes et alors il voulait comprendre la religion. Son sens de l'observation et sa grande culture lui enseignaient que les interventions divines étaient rares voire inexistantes dans le monde. Il disait qu'il ne parvenait pas à établir un lien entre tel comportement humain et tel phénomène, bon ou mauvais, que l'on pouvait attribuer aux dieux.

Bien qu'il consultât les mages, qu'il s'intéressât à la magie, à tous les arts divinatoires et qu'il eût toute sa vie à ses côtés, des devins et des oracles, bien malin celui qui aurait pu dire le crédit qu'il leur prêtait. Toute sa vie, César fut entouré de scribes, de philosophes, d'architectes, d'administrateurs. Il ne cessait de consulter mais personne ne sut jamais ce qui le portait à telle ou telle décision. Il présidait aux sacrifices, respectait scrupuleusement les rites. Lorsqu'il fut membre du collège des pontifes et ensuite Grand pontife, chacun était subjugué par la ferveur qu'il manifestait et la parfaite chorégraphie avec laquelle il accomplissait les gestes sacrés, connaissant parfaitement son rituel, les mots à prononcer, les gestes à accomplir, la circumambulation coordonnée avec les autres ministres du culte et parvenait à une fluidité d'exécution proprement fascinante, exprimant la sagesse, la force, et la beauté.

César avait le don de s'adapter à n'importe quel interlocuteur, à n'importe quel groupe. Chacun sentait qu'il était en communion de pensée avec lui. César ainsi respectait jusqu'à partager les dieux domestiques de chaque famille plébéienne, les divinités insignifiantes du moindre carrefour du Latium, du plus petit bosquet des alentours de Rome, de la plus modeste source, célébrée par la plus obscure famille de forestier sabin qu'il croiserait. Mais si et seulement si cela convergeait avec ses intérêts, comme nous le verrons lors du siège de Marseille.

César puisait sa conception du monde à plusieurs sources : il était atomiste avec Démocrite car il percevait derrière le mouvement général des choses un ensemble de règles mécaniques qui seraient un jour comprises et décrites. Il était persuadé avec Epicure que les dieux avaient mieux à faire que de s'occuper des hommes et qu'il pouvait agir sans se préoccuper de leurs réactions. Les prêtres et les mages étaient là pour rassurer son entourage, ses troupes et non pas pour le guider dans ses décisions. Il était sceptique comme Protagoras et Pyrrhon mais un temps seulement : il se gardait de son premier mouvement, suspendait son jugement sur les hommes et sur les choses. Enfin et surtout il était cynique comme Diogène, un Diogène qui aurait, loin de la provocation, été cauteleux et dissimulé. Jamais il ne se donnerait en spectacle sauf si ce spectacle pouvait le servir.

*

Moi aussi je fis plus tard le voyage en Grèce, je servis notre Trésor à Delphes et je fréquentai l'école d'éloquence de Rhodes, bien que je ne pusse bénéficier des enseignements de Molon, disparu depuis alors plusieurs années. Moins impressionné que mon père par Zénon, je ne suis pas il faut bien le dire, un stoïcien de stricte obéissance. La manière de vivre en philosophe est souvent bien trop exigeante pour moi. Bien sûr, je sais qu'il y a les apparences et la vie réelle. Mais, à Marseille qui est une petite ville, il est difficile de se protéger du regard social : nous sommes en représentation permanente et nos maisons de la Ville-Haute sont plus proches de la scène de théâtre dont les spectateurs seraient nos concitoyens, que du lieu de la liberté intime. Il n'y a bien qu'à Taurente

que je me sente libre, et encore, je suis le Maître, je dois là aussi veiller à l'image que je renvoie à tous ces gens qui dépendent de notre famille. En voyage enfin, j'ai toujours subi le devoir de mes tâches. Mon esprit de liberté et l'hédonisme que j'ai toujours recherché ne fut qu'un songe et le demeure. Et avec l'âge, ce n'est plus la philosophie mais la nécessité qui a fait de moi désormais un homme mesuré et raisonnable.

César n'eut jamais ses préventions. Chacun sait ce qu'on raconte de lui, et j'ai pu moi-même apprécier en le côtoyant son pouvoir de séduction. Mon père a dû lui-même être fasciné par son aisance, par les hommes et les femmes qu'il subjuguait. Sans doute mon père s'est-il réfugié dès l'époque de Rhodes dans la rigueur stoïcienne, pas seulement à cause de l'emprise de Molon sur son esprit et sa pensée mais également parce qu'il comprit dès ce moment que l'aisance dans la vie dont jouissait César lui était de toute manière refusée par les Dieux. Il en naquit néanmoins une grande amitié. César, il le montra tout au long de sa vie, était fidèle en amitié. Le séjour à Rhodes et les travaux intellectuels au sein de l'école développèrent leurs affinités communes. Tous deux grands lecteurs, venant chacun de familles dont ils étaient extrêmement fiers, ils avaient des points communs en dehors de leurs différences essentielles. Ils ne laissèrent jamais leurs liens se distendre. Lors de leur retour respectif à Rome et à Marseille, ils entamèrent une correspondance qui se poursuivit sur plus de vingt ans. Ils échangeaient également des ouvrages ou faisaient copier ce que l'un conseillait à l'autre.

X.

Il y eut une tentative de rapprochement, d'alliance entre les Apollonides et nous. J'en fus indirectement à l'origine et directement, je fus la cause de son échec.

Lors de mon enfance à Marseille, en dépit de la rivalité latente entre nos familles, je voyais souvent Aspasia, la fille d'Apollonidès qui avait à peu près mon âge. Nos deux maisons se succédant dans la rue Haute, nos jardins avaient un long mur mitoyen. Les deux parcelles étaient conçues de la même manière : un verger en pente douce jusqu'à un mur qui donnait sur une autre rue au nord, en contre bas. Je jouais souvent dans ce jardin où personne n'allait jamais, à l'exception d'un vieux jardinier sourd et aussi tordu qu'un olivier centenaire. Aspasia jouait de son côté du jardin, également livrée à elle-même. Il y avait bien une gouvernante pour veiller sur elle mais elle était jeune et occupée le plus souvent à se faire fourrer par le cuisinier de la maison. Aspasia s'échappait chez moi par une échelle posée au fond du jardin et nous nous sommes vus longtemps, ignorés de tous. Ce fut une amitié d'enfants délicieuse à mon cœur. Il y avait le piment d'interdit créé par nos deux familles rivales, ce mur qu'elle franchissait. Nous jouions candidement, moi Pâris elle Hélène, aux amours interdites.

Tout cela cessa lorsque vint mon précepteur et les exercices auxquels mon père me soumit. Avant même mon éphébie, je passais plus de temps à Taurente et moins à Marseille. Aspasia quant à elle, de son côté du mur rejoignit sans doute le gynécée avec les vieilles rombières de la famille Apollonides. Elle devint une très belle jeune femme loin de moi et du regard des hommes.

Un jour, je revins d'un premier voyage à Alexandrie. Nous étions de jeunes adultes en âge nubile et il n'était plus question que nous nous vîmes. Nous eûmes une dernière conversation chacun de son côté du mur, volée à nos familles et qui nous remplissait d'espoir. Car notre amitié n'était pas demeurée le secret absolu auquel nous avions cru. Elle était soupçonnée ou sue et avait émoussé la rigueur de nos pères. Aspasia m'apprit que les deux hommes s'étaient rencontrés quelques semaines auparavant, au Lieu. Elle savait peu de choses sinon que notre mariage avait été discuté. Les deux hommes saisissaient l'occasion notre amour naissant pour construire une alliance qui dominerait la ville. Aspasia chuchotait son histoire. Résolument. Elle voyait dans la fin de la querelle de nos pères un espace entre les nuages ouvert par notre amour qui plairait aux dieux. Je n'étais pas amer de constater que la satisfaction de mon plaisir et l'accomplissement de mon bonheur permettrait la réconciliation politique de nos deux familles. J'étais trop marqué par Aristippe et me méfiais bien de Zénon et de l'austère stoïcisme qui encombrait la vie de mon père et le desséchait année après année.

Les choses avançaient ainsi lorsque je revins une nouvelle fois à Marseille pour les fêtes. On avait fait venir les tabellions et rédigé divers accords dotaux et patrimoniaux. Mais mon père consultait les prêtres et tout le monde en ville savait désormais par ces pipelettes qu'un mariage serait arrangé.

Ce furent alors les Fêtes d'Artémis d'Ephèse. Il y eut plusieurs jours de cérémonies, sacrifices et banquets, mortels d'ennui et de formalisme contrit. Stations dans le vent, le peuple assemblé, mon père – secrètement accablé d'ennui comme toujours - et son collègue de célébrants dodelinant rituellement, feux, animaux égorgés, éventrés, beuglements déchirants, feux et flammes encore, chair brûlée, banquets rituels, vins, chants, épuisement. Les femmes joliment parées à leur grande tribune, séparée de nous par une balustrade d'or. Moi et les jeunes de mon âge attendions la fin officielle des festivités pour nous délasser.

Après les célébrations vinrent trois jours de fêtes continuelles. Nous finîmes la dernière nuit dans un bordel extravagant de la basse-ville en compagnie de formidables égyptiennes qui nous firent connaître le con de Vénus et le trou du cul d'Isis, j'en témoigne.

Au matin du quatrième jour, la lumière avait déjà envahi le Lacydon comme je descendais dans une tunique souillée de sperme, de vomi et de vin vers la grève, j'observais devant moi les bateaux entrant et sortant de et vers la corne du port. J'ôtai ma tunique que je lavai grossièrement dans la mer et je l'étais sur les galets. Nu au soleil, le sentiment d'être seul, mon sexe dressé d'une érection juvénile en dépit de la nuit passée, je tentais de pisser. Ma bite s'amollit alors qu'un jet jaune frappait l'eau cristalline ; je hurlais les bras ouverts à la vie de satisfaction et de plénitude, j'étais pleinement au monde, dans le monde, sous le regard des dieux. Le soleil frappait tout le corps de sa chaleur et je pissais comme un renard dans la mer de notre Lacydon sacré, pantelant du plaisir dont j'avais joui toute la nuit. J'étais totalement vivant : je connaissais l'univers et les dieux comme disait le vieux Socrate !

Alors de la vis. La galère d'Apollonidès remontait vers la corne du port. Floc ! Floc ! À la proue, dressée, les cheveux noirs emportés en arrière par la brise, l'étoffe collée sur la pointe des seins, Aspasia passa ainsi sur l'eau à quelques pas à peine de moi, tourna doucement ses yeux vers moi sans un regard, je vis seulement ses yeux glisser sur l'espace que j'occupais, nu pitoyable, la bouche encore ouverte de mon cri qui venait se s'étrangler de ridicule et je perçus sur son visage et dans ses yeux vides le mépris, la honte et le dégoût. Les rames scandaient le silence puis les ricanements de quelques pêcheurs sales, édentés à ma droite me garantirent que l'histoire serait rapidement connue en ville.

L'idée du mariage fut abandonnée. Mon père ne dit jamais un mot de tout cela. On n'en parla plus. Cela n'avait jamais existé. A la séance suivante de l'assemblée des Timouques, les saillies aigres et méprisantes des deux hommes avaient repris. Il n'y aurait jamais d'alliance entre les Apollonides et les Koitès et c'était très bien ainsi semblaient penser les dieux.

Aspasia s'est mariée avec le rejeton d'une famille alliée de son père. Son mari était le fils des Parménon, une autre des onze familles illustres. Parménon était aussi beau que ce qu'il était crétin. Il se dégageait de lui une aura venant de sa beauté, l'œil clair et bienveillant, le corps de belle proportion qui évoluait avec une telle grâce au gymnase et la tête avenante sous une chevelure noire et drue. Tout en lui dissimulait le sot. Au total, Aspasia épousa le plus bel homme de Marseille, il la baisa bien et elle n'eut point à regretter son mariage. Marseille eut au contraire à regretter amèrement que cet imbécile héritier des chantiers navals militaires et se piquant de commandement militaire fut notre amiral face aux Césariens qui coulèrent sa flotte par deux fois.

Aspasia est morte pendant le siège, sans doute des privations qu'elle a subies. Mais si elle avait été à Cithariste au moment où arriva l'armée romaine, sans doute aurait-elle été violée puis réduite en esclavage ou bien prise comme otage et exécutée. La route était tracée par d'autres qu'elle et elle ne pouvait la quitter sans le concours indirect des Dieux qui ne savent pas ce qu'ils font.

XI.

Avant son proconsulat, je rencontrai César à plusieurs reprises et il devint également, en dépit de la différence d'âge et de situation, mon ami.

César fit dans sa carrière deux séjours en Espagne, le premier comme questeur, le second comme propréteur. Il saisit l'occasion de ses voyages pour faire escale à Marseille ou bien à Taurenthe où mon père lui offrait, à sa grande joie, l'hospitalité.

Lors de notre première rencontre, c'était à Marseille, dans ma vingtième année. Bien que simple questeur en voyage, César était le représentant d'une famille patricienne de notre alliée Rome et il avait été reçu avec tous les honneurs. Il avait sacrifié au temple d'Apollon et assisté à un sacrifice devant celui d'Artémis. Il avait ensuite pris la parole devant le peuple assemblé sur l'Agora pour célébrer Marseille amie du Peuple romain, dans une langue grecque magnifique, et même parsemée de quelques archaïsmes ioniens pour flatter la conscience historique de nos citoyens et du mythe de Phocée, notre métropole perdue. J'en conservai toute ma vie une très forte impression car jamais je n'avais pensé que l'on pouvait ainsi exprimer son empathie pour une foule devant soi et en même temps parler dans un grec aussi parfait et aussi beau.

Il avait passé quelque temps chez nous et visité ceux qui comptaient à Marseille, même Apollonidès, au nom merdeux.

A Taurenthe, nous avons consacré plusieurs heures, sous notre propre portique à discourir à partir de la lecture de Zénon et même d'Epicure. César entraînait facilement dans le dialogue, cheminait grâce à la pensée des autres. Il ne se contentait pas de rechercher la vérité en lui-même. Nous pratiquions une forme particulière de conversation qui évitait le dialogue au sens strict. Nous nous élevions progressivement en montant sur le propos de notre prédécesseur. C'était une façon originale de considérer les choses, en évitant de répondre ou de simplement contredire l'affirmation de l'orateur préopinant. Chacun se situait dans le prolongement ce que qu'il venait d'écouter. Ceci était très différent de la dialectique comme l'entendait Cicéron, suivant la méthode d'Aristote qui pour lui, en venait à soutenir sur un sujet le pour et le contre. Et si chez Aristote, exprimer systématiquement le pour et le contre de toute proposition permettait de dégager les contradictions et d'établir ainsi la vérité, pour César, cela conduisait au contraire à se garder de penser que la vérité pouvait toujours être connue. C'est au cours de ces journées intenses au cœur de notre portique que je pris conscience de l'étendue du scepticisme de César. Toujours est-il que ce cheminement de la pensée prenant appui progressivement sur l'expression des orateurs précédents faisait vraiment avancer la réflexion de chacun et procurait un sentiment de plénitude qui réchauffait l'âme. Mon père faisait tenir une relation de nos travaux – que César soit là ou pas bien entendu – qu'il collationnait dans sa bibliothèque sous le nom des *Faux dialogues*.

Lors de cette première rencontre, je fus chargé de conduire César jusqu'à Ôgion, une de nos places fortes à une étape de notre ville, relais commercial et de défense de la Province sur la route d'Arles et de Thélène. C'était un oppidum puissant sur un promontoire rocheux, qui dominait entre deux étangs et fermait ainsi le passage de Marseille à la plaine de la Crau. Un très bel endroit, la muraille ceinte par des vergers d'amandiers qui descendaient doucement jusqu'aux rives des deux étangs. Un verrou absolu, depuis plusieurs siècles, sur cette route stratégique vers le Rhône notre fleuve qui, en remontant en Gaule, était notre principal vecteur de pénétration.

César laissait passer son regard sur ce promontoire de force, sans se départir de son sourire fin qui éclairait son visage.

L'étape suivante était notre établissement de Thélène, sur le Rhône, où Marseille disposait ses grands entrepôts, son principal poste vers les Espagnes et la Gaule et qui permettait également de prendre la route romaine vers Aix sans passer par le goulet des deux étangs et d'éviter ainsi Marseille avant de redescendre sur la côte vers l'Italie. Une route que nous contrôlions de plus en plus mal

au fil des années au profit des Romains installés dans la Province, et que nous n'aimions guère car elle laissait en quelque sorte notre port de côté. César apprécia également Théline et m'entretint beaucoup de nos activités commerciales dans la région. Toutefois, il poussa à l'établissement d'un autre port, plus au nord sur le fleuve, à Arles, où mon père envisageait de faire construire d'autres entrepôts et où César établit un premier poste militaire.

Le lendemain il poursuivait avec une légion qui rejoignait son cantonnement en Espagne, par Narbonne.

*

Une autre visite, marquante pour notre cité, fut celle qu'il fit plus d'une demi-douzaine années plus tard, lorsqu'il occupa la propréture de la Bétique, au sud de l'Espagne. Cette fois, il était pourvu d'un commandement militaire. Mon père et moi apprécîèrent qu'il fasse l'étape de Marseille, à vrai dire pour nous mais aussi parce qu'il était chargé d'une ambassade dont je ne connus jamais exactement les termes. Là encore, Marseille comme notre famille, déployèrent leur science du protocole, de l'hospitalité publique et privé, il y eut des cérémonies et des discours, sans que je me souvienne aujourd'hui qu'ils m'eussent marqué comme que l'avais été sept ans auparavant.

Moi-même j'avais bien changé. Etant marié et père de plusieurs enfants, je siégeais aux Timouques et j'accomplis un premier mandat au Synédriion des Quinze. J'avais été chargé de quelques missions publiques, d'inspection de nos colonies en Espagne notamment et d'une ambassade à Alexandrie. J'avais déjà beaucoup voyagé sur cette terre, même en Orient où je passai un jour au large de Phocée, devenue une petite cité sujette de Rome, qui avait été notre si glorieuse métropole originelle. Fort de cette expérience, la conversation entre nous et César roulait plus vite sur des questions pratiques, loin de nos préoccupations philosophiques habituelles. On disait que César était devenu le chef du parti populaire à Rome. Il agaçait particulièrement les autres familles patriciennes et ceux des chevaliers, qui formaient le parti aristocratique.

Les hiérarchies sociales à Rome étaient très différentes des nôtres : nous étions une société de grecs totalement fermée et les seules distinctions reposaient sur la richesse, si l'on excepte le privilège des onze familles subsistantes. A Rome, plus grande, plus ouverte, ayant accueilli des vagues successives de population et ayant associé avant d'intégrer les autres peuples d'Italie, les choses étaient d'une complexité effroyable. Les familles patriciennes de détenaient plus le monopole des magistratures depuis des siècles. Celles qui perdaient leur fortune et leurs terres finissaient par s'éteindre. Pour des raisons essentiellement religieuses, les patriciens parvenaient tout de même à rester à la tête du parti aristocratique. Mais la puissance devait être partagée avec les familles plébéiennes enrichies qui parvenaient aux magistratures puis au sénat et avec les classes des chevaliers, la plus riche de Rome, engagée dans toutes les activités économiques ou fiscales.

César s'était distingué au début de sa carrière en mettant en accusation des personnalités patriciennes pour mieux asseoir sa place de leader du parti populaire. Edile urbain quelques années auparavant, il s'était ruiné et endetté pour la munificence des spectacles qu'il offrit au peuple et les travaux publics qu'il engagea. Son intelligence était tellement spectaculaire qu'il fut repéré par les chefs du parti aristocratique, principalement le Grand Pompée, le général victorieux en Asie et par Crassus, l'homme le plus riche de Rome, un chevalier, qui avait abattu quelques années plus tôt la révolte servile de Spartacus. Crassus était le créancier de César.

Une alliance politique était en train de naître entre les trois hommes les plus puissants de Rome, que l'on appellerait un jour le triumvirat.

Sur la route de la Bétique, César fit cette fois-là le voyage par mer. Lorsqu'il repartit du port de Marseille, je fus troublé de constater quel homme il était devenu, non pas différent de celui que j'avais connu quelques années auparavant mais doté d'une *étendue* bien plus grande, formidable. Je m'en ouvris à mon père qui parut effrayé par mes remarques.

« - César nous échappe » dit-il, « il échappe sans doute maintenant à l'humanité à laquelle nous appartenons. Le destin l'a doté de qualités trop grandes, il n'est plus notre semblable ».

Il y avait chez lui de l'envie, du dépit. Non, ni sa culture classique ni deux décennies d'exercices spirituels stoïciens n'épargnaient à mon père de s'abandonner lui aussi au ressentiment, de se laisser à être blessé *des choses qui ne dépendaient pas de lui*. Garder la mesure, demeurer tranquille comme la surface d'un lac sans vent, parvenir à l'ataraxie, n'était pas donné au plus déterminé des disciples de Zénon.

Fidèle à sa pratique consistant à ne jamais négliger ce qui paraissait secondaire, mon père avait saisi l'occasion de la visite de César pour placer deux gros contrats de fourniture d'armes à l'armée romaine en Ibérie. Nous faisons désormais dans nos forges d'Emporium des lames de glaives et des pointes de petits javelots, avantage essentiel qui me permit de garder une grosse partie du marché pendant les opérations en Gaule plusieurs années plus tard.

Dès lors qu'il sut que le propréteur nommé dans les Espagnes, Jules César son ami, le visiterait en rejoignant son poste, mon père qui gardait son port et son masque de philosophe, déploya derrière cette réserve, une énergie enthousiaste qu'on lui connaissait peu. Il fut attentif à la tenue du domaine, à l'alignement des jardins, à la poussière des tentures qui nous protégeaient sur la promenade occidentale, du feu du soleil de l'été. Il donnait des ordres alors qu'il avait laissé si longtemps ma mère pour l'intérieur, mes frères et moi pour le domaine, la madrague et même le fret, le soin de pourvoir à toutes les nécessités.

Surtout, il retourna à sa bibliothèque et entreprit un curieux travail. Notre bibliothèque était fameuse à Marseille comme dans toutes les cités grecques et latines de la Mer occidentale. Notre famille était d'ailleurs également à l'origine de la renommée de la bibliothèque de Marseille et celle de notre famille, plus petite en titres, était connue pour la rareté de beaucoup de ses volumes comme pour la qualité de leurs transcriptions. C'est ainsi que notre bibliothèque ne cessait de s'enrichir.

Je mis quelque temps à comprendre ce qu'il manigançait : après avoir parcouru notre catalogue, consulté force rouleaux, mon père mit de côté plusieurs volumes contenant trois œuvres. Il mobilisa entièrement nos deux copistes, leur fournit le meilleur papyrus qu'il trouva à Marseille, fit préparer l'encre la plus noire et dure, fit venir les plumes les plus fines, commanda les étuis de cuir les plus beaux. Trois œuvres pour lui majeures et assez difficiles à se procurer furent alors transcrites avec le plus grand soin. Mon père passa du temps avec les copistes. Chaque fois qu'un mot ou une désinence soulevait quelque difficulté, il en parlait avec moi, avec tous ceux qu'il avait auprès de lui avant de décider d'une correction. À plusieurs endroits, la transcription permit même de corriger quelques erreurs de la version dont nous disposions et de rétablir le sens de tel passage peu clair. Une fois les trois copies réalisées, elles furent réparties en quelques rouleaux maniables, enchâssés dans des barreaux de bois de noyer sec. Il fit réaliser par notre bouif des étuis de cuir épais, sans fioritures à l'exception d'une mention du titre, du numéro de volume et des mots suivants : « ce volume est de la bibliothèque de C. Jules César ».

Grand lecteur, excellent orateur et bon écrivain, créateur des bibliothèques publiques, César était collectionneur et disposait dans ses diverses résidences de vastes bibliothèques très éclectiques.

Les livres copiés pour César étaient la Critique de la géographie d'Ératosthène par l'Alexandrin Hipparque, tous les volumes d'Antisthène le Cynique et la relation de voyage de Pythéas, œuvre purement marseillaise et presque introuvable dans le monde.

Nous eûmes ensuite la préparation d'un banquet comme il devait s'en tenir à l'époque de Socrate. Les plus beaux esprits de Marseille furent invités, aux côtés des personnages les plus considérables de la ville, comme des visiteurs de passage les plus prestigieux. On convia deux aèdes remarquables. On fit venir les mets les plus fins et on prépara les vins les plus choisis et les mieux macérés des herbes les plus diverses. Il y eut des musiciens, et des prostitués des deux sexes choisis pour leur beauté renversante.

La saison étant bien avancée, on ferma le péristyle de panneaux de bois sur lesquels les peintres réalisèrent une frise des guerres d'Alexandre. On construisit une cuisine éphémère en contrebas.

Au jour-dit César arriva de Marseille par la mer et fut accueilli rituellement au débarcadère de la Madrague par mon père. On monta jusqu'à la maison en chaise. César reçut les honneurs de notre demeure avec simplicité et nous nous dirigeâmes vers le péristyle transformé en salle des banquets.

La conversation roulait comme les danseurs autour de nous. On parla de la mer et des poètes, enfin de tout ; César louait les présents qu'il avait reçus, souligna qu'il n'avait jamais pu lire l'entièreté de l'œuvre d'Antisthène, célébra l'utilité des géographies et des relations de voyages, y compris dans un but militaire.

Comme César jugeait avec mépris les sacrifices humains pratiqués par les prêtres gaulois, mon père lui demanda sur le ton de l'amusement s'il était plus moral de tuer une personne dans un but religieux que pour se divertir. Les yeux du proconsul se glacèrent et il laissa échapper un instant de silence avant de répondre, sur un ton grave et mesuré, détachant les syllabes de son grec si pur, faisant sonner exactement chaque accent tonique. « Les *munera* avaient eux aussi une origine religieuse. C'était une tradition étrusque que les Romains avaient adoptée car elles étaient un point d'union entre la plèbe et les patrices. Les combats de gladiateurs étaient offerts par les notables, patriciens comme plébéiens, à la plèbe, pour célébrer un succès : une élection à une magistrature, une victoire militaire, la consécration d'un édifice public. La plèbe méritait ces présents que les dieux lui faisaient à travers la munificence des Grands ». A travers ses propos construits et raisonnés, sur une question qui devait être peu discutée à Rome – les Romains n'ont jamais brillé pour leurs qualités de pitié ni de sollicitude à l'égard d'autrui, ils sont dépourvus de ce qu'ils considèrent comme des faiblesses de l'âme – il répondait en historien et en politique.

Notre curieux invité était bien convaincu de son ascendance divine et de ce que cela lui conférait un destin exceptionnel. Les patriciens romains promenaient sur l'humanité toute entière le plus profond mépris qu'il soit donné d'éprouver. Le dédain pour les barbares propres aux Grecs était sans commune mesure avec la mésestime que le chef d'une famille patricienne portait à tout ce qui était extérieur à sa classe. Chacun se situait nécessairement sur un barreau inférieur de l'échelle du mépris, au plus haut de laquelle le patricien voisinait avec les Dieux, auxquels il était lié par la naissance et par la croyance de ses concitoyens.

On contait chez nous l'accablement des Grecs lorsqu'ils avaient éprouvé le joug du Macédonien – le Macédonien dont les exploits peinturluraient tous les murs de soir-là de notre salle de banquet. Encore que pour les cités de Grande Grèce ou pour Marseille, ce joug fut et demeurât tout théorique. Et puis, le développement du trafic sur mer, le rôle central d'Alexandrie, fit la fortune de tant de cités, dont la nôtre, que nous fîmes des Macédoniens au fil du temps, des personnes fréquentables. La prostration fut plus grande, plus amère après que les armées romaines, ces petites

gens puant l'ail, prirent et détruisirent Corinthe sans raison particulière autre que celle du butin et d'une absence absolue de sensibilité à la vie et à la beauté. Alors, même à la périphérie du monde, à Marseille, entourée de Barbares ligures ou celtes inconstants, nous comprîmes que ni notre langue qu'ils n'apprenaient ni notre sagesse qu'ils ne pouvaient comprendre, ne nous protégeraient éternellement des Romains.

Depuis l'érection de notre arrière-pays en province romaine, avec le développement de la route terrestre vers l'Ibérie et les Espagnes, Marseille avait joui d'une sécurité accrue. La violente réaction romaine à toute insurrection, à toute rébellion, à toute embuscade, protégeait Marseille, ses comptoirs, ses ressortissants. Mais ceux qui étaient témoins de la façon de procéder de nos toujours plus puissants alliés, gardaient en eux-mêmes une trace inaltérable de terreur.

Ainsi se dégageait de César le Patricien romain, une autorité à la fois bienveillante et violente. On se sentait protégé en sa présence et l'on tremblait en même temps à l'idée qu'il puisse soudain retirer cette protection et se retourner contre nous. Je vis plus tard le fanatisme avec lequel ses hommes les plus proches le servaient et combattaient pour lui.

*

Le lendemain de son arrivée, alors que nous avions veillé tard au banquet et entendu les cinq derniers chants de l'Odyssée, César était à l'aube sur la plage avec quatre hommes, pour ses exercices. Portant une cuirasse légère sur sa tunique, un casque de cuir et des jambières, il courut de la maison jusqu'aux Pierres plates et fit trois allers-retours, poursuivi et combattant avec des épées de bois. A son retour, je lui fis donner du pain d'épeautre, du fromage, des anchois et de l'huile, du vin coupé d'eau. Après s'être fait laver, masser et parfumer, il sortit saluer mon père qui le reçut dans sa salle de travail.

Puis, on visita le domaine pendant la journée : nous allâmes par la même plage en longeant la dune, à l'occident jusqu'aux Pierres Plates et jusqu'au Lieu, là où nos terres le cèdent au domaine des Apollonides. Une petite brise portait un vol de canards vers les marais au nord. Des bourdigouliers renforçaient deux grandes haies de cannes à la perpendiculaire d'une tranchée ouverte dans le sable. Ces installations l'avaient intrigué lors de sa gymnastique matinale. J'expliquais à César cette technique de pêche que nous avions empruntée aux Ligures : on ouvrait une brèche d'eau dans la plage et l'on disposait des treillages de cannes à sucre vers le marais ; les poissons entraient dans ce chenal artificiel avec le flux et étaient piégés dans un bassin qui constituait en même temps un vivier. En bon Romain soucieux des plats à base de poisson, César mit pied à terre et demanda à ses gens qu'on notât le dispositif, pour vérifier s'il était réutilisable sur les côtes italiennes notamment autour de Rome.

Aux Pierres Plates, il y avait un petit hameau de pêcheurs, et quatre de nos hommes armés, qui gardaient nominalement la barrière du Lieu. Nous avions maintenu un portail mais il était clos depuis des années. Apollonidès maintenait le même dispositif de son côté, pour rien. De l'autre côté à l'ouest, la bande de terre montait de la dune et cédait la place à une falaise d'une roche plus friable et dangereuse.

On revint sur nos pas pour pénétrer dans le marais où, à cette époque de l'année, les moustiques ne proliféraient pas. Dans ces eaux peu salées, on pêchait des perches, des barbus et des goujons en abondance. C'était un lieu de tranquillité, sans presque aucun bruit d'activité humaine, sauf les quelques voix qui pouvaient parvenir de personnes qui se seraient trouvées de l'autre côté de la dune, comme engoncées entre ce mur de sable et, au loin, de la forêt qui venait jusqu'à plonger

doucement dans un peu d'eau saumâtre. Là, nous entretenions aussi pour notre consommation locale quelques âcres de salins.

En contournant le marais, nous parvînmes au nord-est, à nos cultures et vergers en étage. De l'épeautre dans la partie la plus facilement irrigable, des vignes et des vergers d'olivier au dessus. Au cœur du verger vers le village de Cathèdre, se nichait la maison que j'avais faite mienne à mon éphébie, au milieu d'une poireraie avec une vue sur la baie qui s'ouvrait au-delà des vignes réparties en terrasses.

Puis nous repartîmes à travers la forêt jusqu'à la petite calanque d'Âlonis que ma famille avait laissée à ces pêcheurs ligures. Comme je l'ai dit, faisant exception à l'interdiction romaine pour les indigènes de frayer sur les côtes, nous avons autorisé ces quelques familles à se maintenir. Elles se consacraient à la pêche, faisaient un peu d'agriculture vivrière. Le chef d'une des familles était le gardien de la source sacrée ligure appelée Nrt et présidait à un culte solsticial auquel participaient régulièrement les habitants de notre propriété. Quelques vieillards repoussant de crasse entretenaient le sanctuaire. Toujours nos ancêtres avaient respecté et surtout avaient fait leur ce culte, geste qui avait renforcé, bien plus que la force, notre autorité sur ce domaine que nous avons arraché de force aux Ligures. Au fil des générations, force était de constater que nos voisins ligures à l'entour ne s'étaient jamais rebellés et cela était obtenu sans employer les voies violentes romaines.

XII.

César géra le consulat en 694 AUC avec Bibulus qu'il réussit semble-t-il à marginaliser assez vite. On s'en moquait à Rome. Il parvint à satisfaire à la fois sa clientèle électorale par des lois agraires favorables à la plèbe, et le parti sénatorial, grâce à son alliance avec Pompée et Crassus. Il tenait également la rue, en s'appuyant en particulier sur un activiste, un voyou, Clodius, rejeton défroqué de la *gens* Claudia, qui était allé jusqu'à se faire radier des listes de patriciens pour faciliter sa carrière politique. Clodius qui tenait la rue pour César, porta la violence et l'insécurité à un niveau jamais connu dans les rues de Rome et tous se précipitaient pour rejoindre la clientèle de César, gage de protection des bandes de Clodius. Les grandes familles patriciennes, traditionnellement privées de relais dans le peuple en dehors de la relation de pure clientèle, ne réalisaient pas le danger qui pouvait peser sur leur influence en Ville. Elles pensaient reprendre un certain contrôle après le départ de César, en fin de mandat, pour ses provinces.

DEUXIEME ROULEAU

XIII.

César avait obtenu ses proconsulats en usant de plusieurs leviers. Il y avait son alliance avec Pompée et Crassus avec sa répartition des postes et des influences et à cela s'ajoutaient les circonstances : la descente de charge de tel proconsul plutôt que tel autre, les jeux internes au Sénat, l'équilibre des forces politiques, la disponibilité des légions sur des territoires toujours plus vastes. César s'était fait confier par le Sénat un immense territoire à gouverner : trois proconsulats contigus, de l'Illyrie aux frontières des Espagnes.

Son principal souci d'administration s'avéra être le ravitaillement régulier de ses légions en Gaule chevelue. Lorsque commença la campagne contre les Helvètes, il avait déjà pris soin de ses lignes d'approvisionnement et de leurs développements possibles, en s'appuyant sur plusieurs acteurs, dont notre ville de Marseille. J'y tenais mon rôle et ce sont mes déplacements en Gaule et en Italie à ce titre qui me donnent ma vision, incomplète mais réelle de ces campagnes formidables.

César informait Rome par trois canaux : ses rapports au Sénat que je ne connais pas, pas plus que sa correspondance avec les représentants de son parti à Rome et le texte de la Guerre des Gaules, qu'il faisait lire à Rome par des crieurs au fil de ces années et qui a été publié depuis en volume. J'en ai fait réaliser une copie pour ma bibliothèque de Taurenthe. Même si César était plus à l'aise en grec à l'oral, c'était également dans sa langue maternelle un très grand orateur et un écrivain remarquable. Les témoins auraient pu le contredire sur beaucoup de points de détail mais ils étaient ses obligés ou ses clients. En revanche, lui seul eut une vue d'ensemble de ses campagnes en Gaule comme d'ailleurs ensuite de la guerre civile. Ses chroniques des opérations en Gaule étaient un texte de publicité pour ses partisans. Avec d'un côté ses rapports au sénat et de l'autre, la récitation sur les places publiques de ses textes, il toucha au fur et à mesure de ses campagnes toutes les composantes du peuple romain. Il guerroyait en Gaule et en même temps était là à Rome au milieu d'eux. Je suis encore ébahi aujourd'hui par l'unité qui se dégage de ce volume. Je sais bien la patte que Hirtius y a mise, mais il était parvenu à travailler totalement en direction de César, à anticiper ce que le grand général aurait voulu qu'il soit dit. Bien entendu, ceux qui connaissent l'homme et l'écrivain sont capables de discerner dans le style ce qui revient à Hirtius mais Hirtius n'a pas imprimé au-dessus du dessein de César.

Mon point de vue est parcellaire et différent. Tout au plus puis-je dire la vérité de ce que j'ai moi-même vécu et parfois de ce qui m'est revenu de dissonant par rapport à la relation voulue par César. Personne ne pourra jamais établir la vérité de la campagne. Tous ceux qui le pouvaient sont morts : Labienus, Trebonius, Hirtius. Les deux Brutus avancent aujourd'hui leurs pions sur le plateau de jeu de la politique romaine et ont autre chose à faire. Moi je ne peux parler que de ce que j'ai vu ou compris, et de Marseille.

Ce que je dis combine ce que j'ai vécu avec ce que j'ai appris par la suite. Lorsque César m'a chargé d'une partie de l'approvisionnement de son armée, en me demandant de créer un transport particulier de denrées et de marchandises diverses par la voie fluviale du Rhône, je ne savais rien de la réalité de la menace helvète, de la duplicité des Eduens ni même de l'existence d'Arioviste le Germain.

J'ai remarqué que César ne parle ni de Marseille ni des Marseillais dans sa Guerre des Gaules. Pourtant à cette époque, Marseille de l'avait pas trahi, Marseille le soutenait. Voilà bien l'ingratitude propre aux Romains ! Nous avons cependant joué un grand rôle et sans nous, le ravitaillement satisfaisant des armées n'aurait pas été possible. Mais ses Commentaires étant de la propagande

politique et électorale, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas parlé des étrangers que nous étions, même s'il nous aimait bien, avec une grande condescendance, parce que nous étions des Grecs.

Lorsque César prit son commandement, les Romains étaient autour de Marseille depuis trois générations. Même si nous y avions gagné en sûreté et que nos places fortes, nos relais et nos routes étaient plus sûres que par le passé, la présence militaire sur la route des Espagnes avec des points d'appui qui devinrent des villes comme à Narbonne ou à Aix, ouvrit notre monde à la concurrence italienne. Alliée du peuple romain, Marseille n'a jamais pu s'opposer à l'installation des marchands italiens et à la finance des grandes familles de chevaliers. Nous n'étions plus seuls non plus sur les rives de Rhône pas plus que dans les grandes villes de la Gaule chevelue où le commerce cessa de parler exclusivement grec et s'ouvrit au latin. Malgré tout, prétendre acheminer tout ce dont avait besoin une grande armée dans un pays immense, largement hostile et mal connu sans l'aide marseillaise n'était pas le choix de César.

Toutes les familles commerçantes de Marseille ont ainsi contribué au soutien de l'armée, pendant toute la guerre et se sont enrichies massivement, nous en particulier. Pendant presque dix ans, nul à Marseille n'a saisi précisément les rivalités entre Pompée, Crassus et César. Les hommes de Pompée à Marseille poussaient plutôt pour que nous contribuions au soutien des légions. Et pour nous, Rome était un tout. Ceux qui étaient proches de Pompée, comme nos rivaux historiques, les Apollonides, firent de même. Apollonidès disposait de nombreux bureaux dans toute la Gaule et de plateformes sur le Rhône. Sa famille n'a pas joué le même rôle que nous parce que mon père était l'ami de César et que nous en avons tiré le maximum mais ils furent parfois des concurrents difficiles, surtout pour l'huile d'olive : les vergers des Apollonides dans la Province étaient bien plus productifs que les nôtres et ils parvenaient souvent à vendre moins cher que nous aux intendants romains. En revanche, j'ai toujours pu placer notre thon salé. Les pêcheurs d'Apollonidès qui nous faisaient face, à Cithariste étaient aussi bons marins que ceux de la Madrague mais lui ne possédait pas de quoi saler correctement le produit de sa pêche, qui pourrissait souvent avant d'arriver à destination ! Au fil du temps, leur thon pourri et puant nous a fait une grande publicité sur la qualité de nos propres livraisons. La rivalité ancienne entre Apollonidès et mon père en fut encore renforcée et devint avec les années une haine véritable.

C'est surtout notre compétence métallurgique qui nous a rendus utiles : certes je l'ai dit, les Apollonides avaient le monopole des forges autour de Marseille. Mais ils végétaient, n'avaient pas expérimenté de nouveaux alliages, fabriquaient des armes profondément grecques qui auraient plus convenu aux phalanges d'Alexandre qu'au corps de bataille légionnaire romain. Nous, depuis Emporium en Ibérie, nous équipions des unités romaines depuis des décennies : nous avons compris ce qu'un Romain voulait comme glaive, son poids, son équilibre, la densité de sa lame. En puisant dans mes stocks, je pus envoyer vers Arles puis en remontant le Rhône jusqu'aux points de concentration des légions, de l'équipement de qualité, auquel les légionnaires s'habituaient. Si bien que la part de ce que nous avons fourni aux armées pendant toutes ces années n'a jamais cessé de croître.

Voici comment.

Un jour après le solstice d'hiver, mon père m'arracha à Marseille, aux rhéteurs et aux bordels et m'emmena pour une tournée de routine à Taurense. Il avait reçu en réalité un courrier de son ami César lui demandant de lui envoyer, toute affaire cessante, un représentant à Rome. Ce fut moi.

Mon père m'expliqua que César était désigné proconsul en Illyrie, dans les deux provinces de la Gaule et voulait nous associer aux marchés d'approvisionnement de ses troupes. Officiellement,

surtout pour les autres familles, mon père m'envoyait en tournée de nos bureaux dans l'île de Corse et en Italie mais en fait j'avais pour mission de relâcher à Ostie et de rencontrer César.

Je partais aux premiers vents favorables depuis Taurense sur notre meilleure trirème sans armement apparent, la plus rapide, avec un chargement de vin et de thon. Après avoir doublé les Stoechades, dissimulé nous l'espérions à des yeux trop curieux, nous partîmes vers la haute-mer, vers le cap Corse puis Alalia et enfin Ostie, le port de Rome où je débarquai sans encombre par une belle journée de janvier. Nous disposions à Ostie d'un établissement important sur le quai commercial, où m'attendaient à ma grande surprise deux individus parlant grec, deux affranchis au service de César. Ils me pressèrent de me changer, me firent adopter une tunique simple de coton écru à la manière que portent les plébéiens et nous prîmes la route de Rome. Mes interlocuteurs m'expliquèrent que, pour des raisons tenant au caractère sacré de l'attribution de l'imperium proconsulaire, César ne pouvait plus résider désormais dans l'enceinte sacrée de la Ville et m'attendait sur le Picenum.

Entré par la porte aurélienne, nous ressortîmes de Rome par la porte saunerie. Les grecs qui m'accompagnaient m'expliquèrent que César avait là une grande villa ceinte d'un immense jardin qui favorisait la discrétion de ses préparatifs de départ pour son proconsulat. La villa jouxtait la propriété du général Lucullus. Ce dernier se morfondait depuis des années dans ses propriétés autour de Rome et dans le reste de l'Italie, attendant une décision du sénat sur son triomphe, décision qui ne vint jamais.

Je m'inquiétais de tous ces secrets auprès de mes compagnons : ils reconnurent que la résidence du proconsul était certainement observée à tout hasard par ses ennemis mais que le mépris des Romains pour tout ce qui n'était pas eux-mêmes nous protégeait de la curiosité à l'égard d'un chariot de marchandises mené par deux affranchis et un commerçant plébéien !

Passées les portes de l'enceinte de la propriété, on me dirigea à travers un péristyle magnifique, entourant une pièce d'eau claire sur laquelle flottaient des pétales de fleurs. J'attendis dans une vaste pièce aux murs rouge jusqu'à la moitié et surmontés de fresques très fines représentant des scènes de lecture et de récitation de poésie. Les personnages, une femme très belle, la mère sans doute, et trois enfants écoutant un Aède chantant accompagné d'une lyre. J'entendais proche de moi dans la maison des hommes parler, à leur tour et une voix qui dominait avec calme celle des autres : c'était César donnant des ordres.

Une femme m'avait apporté du raisin et une coupe de vin sucré et parfumé d'une macération d'herbes et d'écorces de fruits venus sans doute d'Afrique qui me rappelaient les saveurs d'Alexandrie, lorsqu'un de mes accompagnateurs parut et me demanda de le suivre.

On me confia à deux magnifiques filles, des esclaves thraces, devais-je apprendre, qui m'assistèrent dans ma toilette et me vêtirent à la mode grecque de Marseille ionienne. A l'abri des jardins et des murs et bien que ma présence à Rome soit secrète, le proconsul entendait m'accueillir dans les règles de l'hospitalité romaine. Peu importe si ce cynique y accorda quelque importance. Ne pas le faire n'aurait sans doute pas été compris par son entourage. Je sortis ainsi vêtu sous le portique et César en toge blanche sans motif, se plaça au milieu, devant le bassin. Il était entouré de deux officiers armés d'un glaive, en justaucorps de cuir et casqués. Il me salua en portant la main droite à sa bouche et en tournant son buste à droite et à gauche. Il s'approcha et nous joignîmes nos mains droites. Il s'enquit de ma santé et me présenta à sa suite. César m'interrogea sur mon voyage, l'état de la mer, sur la santé de mon père. Il me présenta à Hirtius « Hirtius sait tout de moi et écrit encore mieux. Il note ce que je dis et en fait des discours et des ouvrages. Voici Koitès le Phocéen, le fils

de mon ami marseillais Koitès que j'ai connu dans ma jeunesse à Rhodes mais qui lui, ne fut pas otage des pirates ! ».

Il dit ensuite les formules de l'hospitalité en latin puis reprit en grec : « Koitès Phocéa, je suis heureux de recevoir ici le fils aîné de mon ami, le puissant Koitès Phocéa de Marseille, Fondateur de sa cité et grand prêtre d'Artémis, que les Dieux lui soient favorables ! Sois ici comme chez toi, use de ma maison, de mes esclaves et de tous ce que je possède comme bon te semblera. »

Je répondis en transmettant à César l'amitié de mon père et je me mis à sa disposition. « Viens maintenant mon cher Koitès au Festin de la Bienvenue » me dit-il et nous passèrent dans une grande salle pour un splendide repas, mais qui accueillit peu de convives.

Le matin, les esclaves attachées à mon service firent ma toilette des bras et des jambes, et me conduisirent dans les jardins. J'étais libre : César consacrait la première partie de la matinée à recevoir ses clients pour les Salutations. Puis, après un repas léger, je fus conduit dans la pièce voisine où trois hommes, sans doute des militaires, parlaient tandis que trois secrétaires rangeaient des tablettes et des rouleaux et s'apprêtaient à en ouvrir d'autres.

Nous étions une demi-douzaine dans la pièce, et comme le froid semblait entrer de toute part, des braseros furent allumés et les tentures ouvertes sur les jardins. César m'expliqua ce qu'il attendait de nous.

« Mon proconsulat en Gaule va commencer sous la menace. Un peuple des Alpes, qui se nomme les Helvètes, a décidé de traverser la Gaule pour s'établir au pays des Santons, à l'extrême occident de la Gaule. Ce sont des guerriers redoutables et nos alliés gaulois s'inquiètent de leur migration. Je rassemble des troupes pour me porter au-devant d'eux. C'est une campagne qui peut être longue et j'ai besoin de mettre en place les lignes d'approvisionnement régulier de mes légions. Je ne peux prendre le blé de Sicile ni les autres sources qui ravitaillent la Ville. Nous prendrons bien entendu ce que nous pouvons sur place mais ce ne sera pas suffisant. La première source sera diversifiée et viendra d'Illyrie, de Cisalpine et de Transalpine. Il me faut en plus du blé et de l'orge, tout le reste ! Des salaisons de viande et de poisson – le thon fameux de ton père mon cher Koitès ! – du vin, de l'huile, des armes depuis l'Espagne, des outils et tout le matériel en quantité et selon des cadences régulières. Le Rhône, que Marseille et ses familles contrôlent, sera ma première voie d'approvisionnement. Si tu le veux bien, mon ami, tu seras l'ordonnateur de cette mission. Tu réussiras et tu gagneras la reconnaissance de César ».

Ses yeux brillaient mais tout le reste de son être demeurait d'un calme apparent tout comme sa voix, le rythme de ses paroles, qui avaient créé autour d'elles un vide silencieux comme si quelque part, les Dieux étaient en train de l'écouter parler bateaux fluviaux et quartiers de viandes.

Je m'inclinai respectueusement et répondit que ce serait un honneur et une grande joie d'exprimer ainsi notre alliance et notre amitié pour le Peuple romain. Il me regarda d'un air amusé, puis redevint impénétrable.

« Bien. Que cela soit noté ! »

De retour à Ostie où j'attendais une trimère pour rentrer à Marseille, je travaillai à la conception de mes lignes d'approvisionnement. Nous autres Koitès, allions être les premiers informés, les seuls Marseillais les premiers mois, à connaître l'étendue des besoins du proconsul. C'était un avantage décisif. Avant même de prendre la mer, je saisis l'occasion de toutes nos rotations maritimes à partir d'Ostie pour mettre nos centres de production et de transport sous tension. Je rencontrai également deux familles de chevaliers qui trafiquaient à Narbonne et jusque chez les Allobroges et les Eduens

pour m'assurer des services financiers qui me seraient nécessaires. Je poursuivais ce travail en mer et fus en mesure de soumettre un plan complet à mon père dès mon arrivée au Taurense, susceptible d'être développé en fonction de l'expansion des besoins de l'armée en Gaule.

Le mois suivant j'étais sur le Rhône. Je pris la tête du premier train fluvial que nous faisons remonter vers les points de concentration.

A chaque étape, j'établissais les liaisons, je négociais avec les chefs ou les magistrats des cités des places, des entrepôts, des barges, des équipages.

XIV.

Un matin, alors, la forêt s'ouvrit sur le fleuve. La rumeur des coups, des voix devint un fouillis de murmures continu, ponctué d'ordres criés, de mots d'encouragements. C'étaient des allées venues continues. Là on abattait la forêt, ici on élevait un remblai gigantesque. Sur un kiosque de planches se tenait un groupe d'officiers en tenue de campagne et quelques hommes en civil : les ingénieurs prenaient leurs ordres auprès de Labienus, un légat de César.

César était arrivé à Genève, de l'autre côté du fleuve, depuis quelques jours avec le gros de la Xème légion, et des auxiliaires. Les contingents étaient disposés sur les deux rives, une grande part employée à la construction du remblai que j'avais vu, tandis que les cohortes disponibles couvraient la plaine et les vallées pour prévenir tout mouvement précipité du corps de troupe helvète.

Je ne pus passer aisément car le pont sur le Rhône venait d'être démantelé. Je trouvai finalement un bac qui précisément acheminait nos denrées vers l'ancienne ville des Allobroges. Comme je m'étonnai des faibles quantités transportées maintenant que le pont était détruit, le centurion qui m'accompagnait me dit, bien que je sois Grec, que l'armée allait fermer Genève en forteresse et se tenir de l'autre côté du remblai une fois celui-ci achevé. Le Rhône et ses défenses empêcheraient toute incursion des Helvètes vers la Province. Ils devraient renoncer ou bien tenter le passage plus au nord, à travers les terres septentrionales des Séquanes puis des Eduens.

Je fus conduit devant César qui m'accueillit chaleureusement :

« Je suis content de toi, Koitès, tes lignes fonctionnent à merveille. Mes soldats le voient et en sont rassurés. Ils auront autre chose à manger que leur pecorino séché qu'ils traînent depuis l'Italie ! Ils voient que le vin arrive en quantité. Mais il va falloir tripler les volumes de toutes les denrées dès que possible ».

César dut me donner quelques détails sur sa tactique, qui pour moi créait un nouveau défi, quelque chose que nous n'avions jamais fait auparavant.

« Je fais un aller-retour en Cisalpine et je reviens avec trois légions, qui compléteront mon dispositif, trop faible aujourd'hui, je m'en rends compte. Tu dois prévoir le ravitaillement de toutes ces troupes qui seront plus au Nord, chez les Séquanes et les Eduens, pour six mois au moins. Les céréales complémentaires seront achetées par mes frumentaires aux peuples alliés. Le questeur de la Xème te dira ce qu'il attend en complément, surtout je pense, les armes d'Espagne et les pièces usinées pour nos chariots de bagages. »

Cet épisode m'a permis de comprendre que César n'avait pas vraiment à cette époque, de stratégie d'ensemble ni même de stratégie concernant les Gaules. Sans doute avait-il mal mesuré l'entreprise de bloquer les Helvètes. Il était venu sur le Rhône avec une seule légion, le quart des forces que lui avait confiées Sénat.

Fort de trois grands territoires, César cherchait une cause pour incarner sa gloire et avait probablement pensé que sa chance serait en Illyrie plutôt qu'en Gaule. C'est pourquoi il avait laissé trois légions à Aquilée. C'est seulement une fois engagé qu'il mesura sur place la force des Helvètes, leur détermination, l'inexistence de toute alternative s'offrant à eux.

Il dut renverser tous ses plans et c'est pourquoi il fit lui-même le déplacement. Il devait impérativement haranguer, convaincre ses soldats, soutenir ses légats et éviter que son armée ne le rejoigne impromptue et de mauvaise grâce.

*

Le blocage des Helvètes sur la rive gauche trainait en longueur. En fait César avait entamé des pourparlers avec eux tandis qu'il avait fait commencer ses travaux de terrassement et de fortification de la rive droite. Il gagnait du temps. Un jour, leurs demandes furent rejetées : ils tentèrent alors sporadiquement de franchir le fleuve en quelque endroit, sur de mauvais ponts flottants, mais il était trop tard. En dépit de sa faiblesse numérique, le dispositif de couverture romain tenait. Genève avait été évacuée par les civils, la place forte dotée d'une garnison étoffée, équipée pour soutenir un siège et constituer si nécessaire un abcès de fixation. Les Helvètes et leurs alliés ne pouvaient plus passer.

Alors que César revenait d'Aquilée à marches forcées avec ses trois légions supplémentaires, le peuple helvète, tirant les conséquences de l'impossibilité d'entrer en Gaule par Genève et la vallée du Rhône, se mit en mouvement vers le Jura.

Nous étions inquiets car, dans les Alpes, les tribus harcelèrent les légions au passage des cols, ceux-là même qu'Hannibal avait emprunté dans l'autre sens il y avait si longtemps. On craignait l'effritement des troupes et de leur moral, avant même les engagements décisifs. Il faisait froid dans la vallée du Rhône, c'était pluvieux, humide, glissant, boueux. On fit la jonction à Lyon, tenue par les Eduens, peuple allié de Rome. Lorsque je vis César de retour, il me parut fatigué, préoccupé. De mon point de vue pourtant, l'arrivée un peu plus tardive de ce grand renfort de troupes m'avait permis de mieux organiser le flux des vivres et des équipements et d'envoyer tous les ordres pour l'augmentation des cadences. Dans cette étendue de boue, d'arbres abattus, dans cet hiver finissant cependant, le grand camp, ses greniers, ses entrepôts, ses arsenaux emplis, rassurèrent les troupes épuisées qui nous rejoignaient : la confiance se rétablit jour après jour.

XV.

Mon ouvrage de quelques semaines s'avérait fort industriel. Au sud, Arles s'était imposé comme le nœud de notre réseau. Tout convergeait, par mer puis sur le fleuve, un peu par route, surtout pour des denrées venant de la Province, des marchands et paysans à l'est et à l'ouest du fleuve. Le trafic sur le Rhône comme la présence continuelle de contingents, de convois gardés, de barges surarmées avaient eu pour conséquence de faire presque disparaître le brigandage. Ce n'était point doux commerce que ce trafic militaire mais il avait pour conséquence secondaire de faire fuir les brigands, lorsqu'ils ne s'engageaient pas comme auxiliaires de l'armée romaine. La noria que j'avais mise en place d'Arles à Lyon puis vers Genève et Bibracte fonctionnait à sa mesure, j'en suis encore très fier aujourd'hui.

Nous crûmes malgré tout qu'il était trop tard. Les patrouilles alertèrent un jour que les éléments avancés helvètes avaient franchi une rivière au nord. Les Eduens pourtant alliés de Rome avaient laissé faire. César était furieux mais il ne pouvait se permettre d'entrer en conflit ouvert avec eux au début de sa campagne. En fait, ce peuple puissant, dominant le centre-est de la Gaule chevelue, avait lui aussi ses rivalités politiques, et la relation avec Rome était bien entendu un élément essentiel de leurs différends. César joua le camp proromain des Eduens et feignit d'ignorer le camp adverse, en gardant un œil sur eux.

Les Helvètes tentèrent alors à nouveau de franchir le fleuve, de plusieurs côtés, en amont de Genève. Ils firent des ponts de bateaux sous les jets des machines de guerre romaines. Et lorsqu'ils parvinrent, en deux endroits, à mettre le pied sur la rive droite, ils se heurtèrent à la grande jetée de terre qui s'avéra infranchissable.

Ces revers rassurèrent les légions. Pendant ce temps, nos lignes le long du Rhône étaient bien établies, les flux de marchandises de toutes sortes convergeaient vers le pays allobroge. A Lyon, nominalement sous l'empire des Eduens, les nourriguiers et les frumentaires de l'armée travaillaient facilement : tous les marchands gaulois avaient choisi aisément le parti des affaires. Je les connaissais bien et je compris aussi bien que César que tous ces mouvements de richesses émueraient la frange de la noblesse éduenne la plus gardée à l'égard de Rome.

Nous étions fin avril quand la concentration des troupes au nord de Lyon fut complète. Aux quatre légions déjà rassemblées, César en adjoignait deux autres, nouvelles, levées en Cisalpine. On comprenait bien alors dès janvier, au moment de ma venue à Rome, César avait conçu un vaste plan de levée de troupes qui alors était encore seulement sur ses tablettes, même si à l'époque il ignorât qu'elles dussent être entièrement engagées en Gaule plutôt qu'en réserve pour une campagne illyrienne.

*

En mai, l'armée romaine était entrée en pays éduen et convergeait vers le flan nord du Jura, appelé par les Séquanes qui refusaient le passage aux Helvètes.

Les troupes, encore émoussées par leur traversée des Alpes et, pour la Xème, par les travaux de fortification du Rhône durent en outre attendre que les bagages soient complétés et de nouvelles dotations d'armes arrivées par ma voie fluviale, qui transportait jusqu'à saturation.

Pendant ce temps, les Helvètes, lentement, s'étaient déplacés et passaient en Gaule à la césure entre le pays éduen et le pays séquane.

César commandait le gros de l'armée et remontait le long de la Saône pour se retourner le moment venu devant les Helvètes. Labienus et sa légion que j'accompagnais, cheminait plus à l'est en longeant les massifs et une large rivière sur laquelle nous fûmes surpris de découvrir un fort parti helvète : une armée disons-le, mais accompagné du peuple et des bagages.

Lorsque l'avant-garde arriva au point de passage, la plus grande part des Helvètes et des autres peuples liés à eux étaient déjà en pays gaulois, bien avancés, étalés à deux ou trois jours de marche.

Labienus attaqua ceux qui venaient à peine de passer, les Tigurins. Ce fut une bataille de rencontre, un massacre, parce que les guerriers tigurins étaient encore occupés à décharger leurs dernières barges lorsque les cohortes de la Xème fondirent sur la tribu.

Le camp n'était pas établi, les chariots et les familles en désordre, la troupe n'ayant pu se déployer en aucune formation solide. Labienus avait peu de renseignements sur la force qu'il attaquait ainsi. Sans expérience de ces peuples et de leurs capacités, il ne prit aucun risque et engagea tous ses moyens. Les Romains massacrèrent tout le monde et attendirent la suite qui ne vint pas. Ebahis par ce premier engagement, fatigués mais rassurés, ils édifièrent dans les règles leurs camps de campagne et rassemblèrent le premier butin de cette longue, très longue guerre.

Aux côtés de Labienus, comme le Légat et son état-major étaient restés à distance pour diriger le mouvement des troupes, je n'avais vu les combats que de loin. J'étais installé ensuite avec les fourriers dans le premier camp, à observer et comprendre son édification et son organisation. Je passai à travers le champ de bataille le lendemain, avec une petite escorte sans laquelle j'aurais été inmanquablement égorgé par les pillards ou des dépeceurs de cadavres à l'affût de toute occasion de faiblesse. C'était un spectacle épouvantable. Une fumée noire s'élevait des chariots détruits tandis que des hommes, des Romains et des Gaulois alliés au regard brillant de convoitise, affairés, chargeaient tout ce qu'ils pouvaient. Je notais un groupe rigolard qui égorgeait un enfant tandis que leur compagnon forçait une jeune femme, tout en lui fracassant la tête contre un chêne. Partout ce n'étaient que des gémissements, des pleurs, des cris d'horreur. Plus loin, un petit groupe de femmes avaient été regroupé. Celles-là ne seraient pas assassinées tout de suite mais devaient plutôt être destinées à un marchand d'esclaves. Je vis quelques frumentaires que j'avais croisés avec le questeur, accompagnés d'un groupe de légionnaires, qui rassemblaient des sacs et des tonneaux abandonnés. Enfin, il y eut ces hommes de mains d'un marchand d'esclaves sans doute, qui passaient au fil de l'épée, un à un, des vieillards inutiles liés les uns aux autres, comme à l'abattoir.

C'était là la fin d'une bataille, une toute petite, qui peut-être ne serait jamais racontée, qui laisserait si peu de souvenirs. Une simple bataille de rencontre, sans effet sur le mouvement général de la guerre. Je prenais peu à peu conscience de la brutalité de l'entreprise à laquelle je participais et m'interrogeai sur la place que j'y occupais, tandis que je cheminais. Qu'est-ce qui, ici dépendait de moi ? Ma présence et mon action étaient-elles nécessaires à ma cité et à ma famille. J'aurais eu besoin d'un mentor ou bien de mon père pour démêler cela. Je recherchai dans ma mémoire si Zénon avait dit quelque chose à ce propos. Etais-je là en train de défendre ma cité ou bien quoi ?

J'arrivai devant le second camp de la Xème sur une éminence dominant la rivière. Labienus l'avait fait dresser sur une position très favorable, protectrice pour prévenir l'arrivée éventuelle d'une autre tribu. Plus bas sur la rive, une cohorte était employée à couler les barges ou à les brûler. D'autres frumentaires faisaient le rassemblement des denrées prises aux Tigurins, des esclaves les chargeaient dans les chariots saisis. Quelques paysans allobroges sortis d'on ne savait où rassemblaient des chevaux de trait et des bœufs sans attache. Je comptais approximativement cent douzaines de bêtes, qui complèteraient bien ce qui remontait sans relâche par le fleuve.

Des archers crétois étaient postés aux palissades tandis qu'un parti de cavalerie numide couvrait de ses patrouilles les deux rives.

J'avais chevauché aux côtés de Labienus et j'avais pu très vite mesurer ses grandes qualités et quelques failles aussi de sa personnalité. C'était un homme ouvert, lumineux, enthousiaste qui communiquait sa confiance à ses hommes. Droit, il vous regardait avec attention, il marchait, décidé, balayant de sa tête le champ de vision devant lui, embrassant du regard les personnes qu'il croisait. C'était une présence. D'extraction plébéienne, membre éminent du parti populaire à Rome, il avait connu César jeune homme à l'époque où le Général était encore menacé par Sulla. C'était une amitié ancienne, faite d'aventures et de fêtes communes dans la Rome de leur jeunesse, faite également d'aventures politiques, de coups tordus comme des actions judiciaires intentées contre tel adversaire des Optimates. Labienus avait été tribun de la plèbe et avait contribué largement à l'élection de César au Grand Pontificat.

Dans cette guerre des Gaules qui commençait et dont personne ne devinait ni l'ampleur, ni la durée, Labienus était un des atouts principaux de César : commandant éprouvé par plusieurs campagnes en Asie, apte au commandement, ménager de ses hommes, proches d'eux. Sa manœuvre pour subjuguier les Tirugins avait été parfaite, trop peut-être, car jamais Labienus ne se distingua par sa clémence à l'égard de l'ennemi. Ce n'était pas un chef qui retenait ses troupes au moment de l'assaut final ou du pillage.

C'était cet homme que je retrouvai ce soir-là, après la bataille tandis qu'on entendait au tour de nous les coups de marteau, les ordres criés, d'un camp en cours d'édification.

Nous étions allongés face à face, servis par une théorie de jeunes esclaves numides portant la livrée de la famille de Labienus. Nous nous sentions tous deux délivrés d'un poids extraordinaire. Lui venait de conclure avec succès le premier engagement important de la campagne, moi, pour la première fois, j'avais vu la guerre. On nous apporta toutes sortes de choses, des poissons surtout, froids, confits, préparés de manière simple, nous échappions ici en campagne, à l'exécrable passion romaine pour les sauces les plus invraisemblables. Je m'imaginai que mon convive romain regrettait l'inventivité culinaire avec laquelle il était familier et je me réjouissais de manger de bonnes choses simplement préparées, comme à Marseille.

La conversation roulait sur la bataille évidemment. Tu vois Koitès me disait Labienus, seule l'épreuve du sang te renseigne sur tes propres capacités. Cela s'applique au soldat pris individuellement comme à une armée, à un peuple ou à une cité. Une force non éprouvée si redoutable puisse-t-elle paraître demeure virtuelle. Aux Thermopyles, les Spartiates auraient dû être écrasés : ils étaient trop peu nombreux face à l'armée perse. Celle-ci avait subjugué tout un monde, elle était formidablement organisée et armée. Le choix spartiate de garder un étroit passage était le bon, évidemment. Mais l'armée perse avait la capacité de renverser cette défense. Mais cela ne s'est pas passé ainsi, et l'armée perse, vaincue, s'est retirée. Sa faiblesse a été alors révélée à ses ennemis et au monde.

Savais-tu que tu serais vainqueur lui demandai-je. Non, dit-il et surtout je ne me suis pas posé la question. La guerre c'est la mort, il faut vaincre pour rester vivant. La question n'a pas de sens, elle n'existe pas. Mon rôle, après avoir sacrifié aux Dieux, est de m'engager pour vaincre.

Qu'est-ce que vaincre, hasardai-je. Vaincre c'est détruire l'ennemi répondit-il.

Les vins qu'on nous servait et qu'il découvrait, venait de Marseille. Labienus les goûtait avec attention, étonné des saveurs issues de nos macérations assez différentes de ce que pratiquaient les

Romains. Labienus plaisanta : César ne boit pas assez ! C'était déjà le cas lorsque nous étions jeunes. J'allais le chercher dans la vieille maison sombre et menaçant ruine de la Via Patricia, au-dessus de Subure, que nous traversions sous les plaisanteries des prostituées, sous bonne garde sans doute de quelques hommes de suite, pas fou le Patricien populaire ! nous faisons la tournée des tavernes, où l'on servait des vins moins choisis que les tiens, Koitès ! César voyait du monde, chantait, jouait – c'est un excellent joueur de plateau sais-tu – il trempait seulement les lèvres dans les bols qu'on lui tendait, et puis, au cœur de la nuit, il disparaissait chez une de ses maîtresses. Labienus disait cela avec une pointe d'amertume, lui le grand amateur de bordels, n'avait pas accès si facilement aux belles patriciennes du Palatin qui ouvraient si facilement leurs cuisses au séducteur chauve.

Labienus entrevoyait une campagne longue. Je pensais – et sans doute César aussi – que nous allions nous porter aux frontières de l'Illyrie, monologua-t-il. D'ailleurs, c'est à Milan et à Aquilée que j'avais été envoyé en début d'année pour concentrer et préparer des légions. César a imaginé des opérations en Norique, en Pannonie et vers la Dalmatie, pour contrôler les terres au nord-ouest de la Grèce. Et puis nous avons appris les mouvements dont la gaule était traversée. Ces dissensions au sein du peuple éduen, le plus puissant au nord de Lyon, les escarmouches avec les Germains, qui menacent à la fois les peuples gaulois, Eduens et Séquanes au premier chef, mais aussi les Helvètes. C'est ce qui a décidé les Helvètes à migrer : ne pas risquer une guerre avec les Germains d'Arioviste. Et nous voilà ci et maintenant, à tenter de les bloquer, les détruire ou les renvoyer chez eux.

Mais alors cela ne résoudra pas tout, demandai-je. Non en effet fit Labienus : si les Helvètes retournent dans leurs montagnes, les Suèves d'Arioviste préféreront sans doute revenir vers les pays des Séquanes et celui des Eduens. Et nous finirons bien par les rencontrer.

Il se tourna vers moi et faisant signe pour que ma coupe soit remplie de nouveau. Tu comprends l'importance de ta mission? Tu es en train de créer de nouvelles routes commerciales qui devront acheminer dans les deux sens des quantités jamais imaginées de marchandises de tous ordres, Koitès !

Nous échangeâmes ensuite quelques vagues propos sur la beauté du pays que nous traversions, sur le froid finissant de l'hiver, les femmes et les chevaux. Puis le silence. Je rejoignais ma couche pour digérer vins et poissons jusqu'au matin pluvieux dans lequel je me réveillai, heureux et fier.

*

De fait, je loupai complètement la manœuvre principale. Labienus et la Xème avec qui j'étais laissèrent passer le gros de l'armée et se disposèrent en couverture. César passa à l'ouest de nos positions et entreprit de poursuivre l'immense caravane helvète. Il était retardé dans sa progression par des ennuis de toutes sortes. Le pays jusqu'à la rivière des Séquanes était vide de ses habitants, les cultures peu avancées, les greniers avaient été vidés. On comprit les rivalités qui existaient entre les dirigeants éduens : la noblesse ecclésiastique, menée par un certain Dumnorix, prenait ses distances avec Rome.

César tenta une médiation avec les chefs helvètes, qui achoppa sur la question des otages. Surtout sans doute les Helvètes estimèrent mal la résolution de César. Après tout, ils étaient passés et cheminaient à travers le pays éduen avec l'accord au moins d'une partie de ses élites.

Dans les jours qui suivirent, César tenta d'attaquer les Helvètes pendant leur progression, avec la cavalerie éduenne en premier assaut. L'engagement fut d'abord incertain puis la cavalerie gauloise

décrocha sans préavis. L'infanterie romaine sans couverture, se trouva exposée, perdit du monde en première ligne et se retira malgré tout en bon ordre.

César temporisa, la troupe murmurait. Elle était réduite à consommer ses dotations de campagne et à manger surtout du pecorino. J'étais resté auprès de Labienus, désormais à l'arrière garde, à une demi-journée de l'armée principale. J'envoyais des messages en tous sens, vers tous mes correspondants pour accélérer les cadences sur le Rhône, sur toutes les routes et jusqu'à la Saône lorsqu'elle était navigable. Je fis venir des bateliers allobroges avec qui nous travaillions depuis plusieurs générations et en qui j'avais pleine confiance. Pourtant, mes convois étaient attaqués, dès le nord de Lyon. C'étaient des escarmouches sporadiques qui ne parvenaient pas à détruire les convois mais qui effritaient le moral des hommes en entretenant un climat constant d'insécurité. Chacun connaissait un ami, un collègue qui avait été blessé ou tué idiotement par un ennemi invisible ou insaisissable.

Puis on manqua de fourrage. Les livraisons des Eduens avaient cessé et moi-même n'avait pas été mandé d'en faire acheminer. On décida de remonter des réserves depuis le nouveau camp de Narbonne, à plus de trois semaines de route, ce qui de toute manière ne ferait jamais la jointure. C'est ce qui, une dizaine de jours après, décida César à attaquer plus vite le gros du convoi helvète.

La bataille ne ressembla guère à celle à laquelle j'avais en partie assisté. Pressé par le temps, le général avait lancé son assaut depuis une mauvaise position : la ligne helvète était sur une éminence que les légions durent monter pour aller au contact. S'ils parvinrent à désorganiser l'ennemi, Divico manœuvrait bien et tenta l'encercllement. Certains officiers s'affolèrent, César s'engagea lui-même, et parvint à rétablir la cohésion. La puissance de trait des archers thraces était inégalable et ébranla le dispositif helvète. L'ennemi remonta sur ses positions et se mit en défense dans son camp.

Au matin, après sans doute près de vingt heures de combat sauvage, Rome était maîtresse du terrain. Lorsque les légionnaires brisèrent les dernières défenses et entrèrent dans le camp, Divico lança ses meilleurs guerriers dans un combat désespéré face à des Romains eux-mêmes épuisés. Cette ultime manœuvre permit au reste du peuple helvète de fuir vers le nord-est.

César mesurait qu'il avait vaincu dans un environnement hostile. Il se garda bien de poursuivre les fuyards. Il établit trois camps solides, protégea les bagages, procéda à la saisie méthodique des effets abandonnés par les Helvètes. C'est grâce ainsi au pillage des bagages que l'armée romaine put reprendre des forces et attendre, pendant trois jours, le rétablissement progressif de ses lignes d'approvisionnement.

A partir du recensement des biens des Helvètes, d'un décompte des morts et des esclaves, on estima que les deux tiers de ce peuple avaient disparu dans l'aventure.

César s'assura que le retour des Helvètes sur leurs anciennes terres ne soit pas entravé et même que les peuples voisins prêtent leur concours à leur réinstallation. Il me chargea de négocier avec les marchands Allobroges que je connaissais comment les approvisionner en céréales pour les mois qui suivirent. Ces derniers firent une bonne affaire car les Helvètes avaient conservé leur trésor et n'avaient pas vraiment le loisir de discuter les prix.

*

César était en Gaule, et pour longtemps. Sa victoire contre les Helvètes avait rétabli chez les Eduens le parti proromain. La puissance de l'armée romaine avait impressionné les peuples gaulois de la région qui se mirent eux-mêmes sous la férule de Rome en demandant au proconsul de se porter au-devant des Germains qui se déversaient sur leur frontière orientale.

Arioviste et ses Suèves constituaient une menace pour les peuples gaulois de la région et également pour César dès lors qu'il avait en tête la prise de contrôle de la Gaule chevelue, ce qui je le rappelle n'était alors entrevu par personne. Effacer la menace suève à l'est renforçait la position romaine vis-à-vis des Gaulois, au moins chez les Eduens et les Séquanes, tout en supprimant un ennemi redoutable.

Cette conjonction d'intérêt facilita ma tâche. Les Gaulois les plus réservés vis-à-vis des Romains et de leurs œuvres coopérèrent facilement puisqu'il s'agissait de combattre les Germains dont ils avaient une crainte irrépressible, superstitieuse. J'établis ainsi des relais dans les vallées, au bord des voies navigables, j'investis des carrefours, j'améliorai des routes. Lors des grands combats à l'est, je n'étais pas sur place. Ce fut dit-on une campagne difficile et meurtrière. L'armée romaine y gagna beaucoup en robustesse. Littéralement, elle s'aguerrit.

XVI.

Après sa campagne contre Arioviste, César était à Bibracte et préparait son départ pour Milan où il hivernerait. Il laissait en Gaule des légions, ce qui surprenait à l'époque car je pensais avec ceux qui m'accompagnaient que son armée allait rentrer dans la Province et même être en grande partie licenciée.

César me convoqua alors à son état-major. Nous étions une demi-douzaine : deux militaires, Labienus, à qui le général en chef avait confié un des commandements les plus difficiles lors des batailles contre les Germains. Il y avait également Hirtius, son regard tordu, ses mains sans cesse actives, qu'il frottait l'une à l'autre compulsivement, à les irriter jusqu'à ce qu'elles couvrent de squames hideuses. Puis venait Trogue, issu d'une famille gauloise qui avait acquis la citoyenneté romaine récemment, il était le chef du secrétariat du proconsul. Tout passait par lui : il certifiait et expédiait l'ensemble de la correspondance. Celte comme lui, venait enfin Valerius Procillus, citoyen romain également, issu d'une famille noble des Voconces : il était le principal conseiller de César s'agissant des relations avec les peuples gaulois. Enfin, il y avait moi, comme représentant les Marseillais, semble-t-il, bien que je ne fusse titulaire d'aucun mandat pour cela, et surtout considéré comme le principal organisateur de voies et moyens de l'armée, autour de l'axe de la vallée du Rhône.

César ne nous expliqua pas son dessin ni le sens de ses ordres. Il se contentait de décrire une situation statique comme si elle ne présentait aucune perspective. Tout se passait comme s'il souhaitait que chacun de nous *déduise* de ses propos les conséquences à en tirer et propose de mesures le concernant.

- Je serai sans doute à Milan cet hiver ou en tournée dans mes provinces. Trois légions hiverneront dans des cantonnements en Gaule. Labienus et Hirtius choisiront les chefs de corps et fixeront aux peuples gaulois les plus proches les conditions de ces hivernages et leurs garanties de sécurité : il y aura des otages que nous confieront les familles les plus illustres. Valerius demeure avec vous pour les pourparlers qu'il faudra mener, dès demain.

Les secrétaires placés derrière le proconsul notaient comme à l'habitude, sous le regard bienveillant et attentif de Trogue. César poursuivait.

- Nous essayerons de ne point trop peser sur les ressources locales pour ne pas agacer inutilement nos alliés gaulois. Et s'adressant à moi : Koitès, tes chaînes d'approvisionnement seront donc maintenues et développées cet hiver.

Comme je m'apprêtais à observer que ce n'était pas l'usage et que j'aurais des difficultés à conserver le même dispositif,

- Fais le nécessaire et vois avec Trogue les sommes à mettre en place. Ma part du butin des Helvètes et des Germains sera rendue liquide, monnayée très vite et mise à votre disposition.

Puis il nous congédia et resta avec Hirtius, rouge de contentement, pour travailler à ses bulletins, ceux qui étaient lus à Rome sur le Forum.

Je me retirai avec Trogue, pour établir nos relais. Le Gaulois était sautillant de bonheur. Il avait acheté à une journée au sud de Lyon une jolie propriété d'un druide allobroge, des côteaux de vigne, des terres bien irriguées sur les deux rives du Rhône. Il y dirigeait son butin et ses esclaves. Il me parla de ses vastes projets de construction d'une belle villa pour remplacer le terrier malodorant et sombre du précédent propriétaire. Revenant à nos affaires, il précisa que nous devions prévoir pour cet hiver l'entretien complet de trois légions, puis entre six et douze pour les deux années suivantes. En fait, l'armée de César crut bien plus que cela : quelques années plus tard, lors de la révolte générale, il y eut jusqu'à douze légions en opération dans les Gaules, auxquelles nous devions ajouter les auxiliaires, archers crétois, cavaliers germains, nautoniers gaulois, etc. Jusqu'à 80 000 hommes à nourrir, vêtir, armer. A ceux-là s'ajoutait la foule informe et infâme parfois, gravitant autour des armées en campagne, des milliers de bouches supplémentaires, des familles, des marchands, des prostituées, qui tous payeraient leur subsistance, mais que nous devions prendre en compte.

Pendant toutes ces années, le défi pour les Romains fut de conserver la capacité du corps de bataille et donc de ne pas disperser les troupes comme force d'occupation. A l'échelle de la Gaule, l'armée romaine n'était pas suffisante pour cela. La stratégie de César pour y parvenir était d'une part le recours à la terreur c'est à dire la riposte disproportionnée face à tout acte de rébellion, d'autre part une pression minimale sur les régions alliées et pacifiées : éviter les ponctions excessives de ressources du territoire et en conséquence maintenir un flux massif d'approvisionnement depuis le sud. Et surtout, des alliances : cette guerre fut très particulière parce que l'ennemi ne sut pas, pendant plusieurs années, qu'elle se déroulait ! César venait, identifiait un peuple, une tribu ennemis, les combattait et passait à la suivante. Tout autour, c'étaient des peuples amis, des clients, des feudataires, des fournisseurs. C'est pourquoi les Gaulois tardèrent-ils tant à réaliser que le Général faisait la guerre à toute la Gaule !

L'effort de modération dans le prélèvement des ressources ne fut jamais suffisant. En dépit de notre souci de ne pas vivre totalement sur le pays, il y eut de nombreuses famines directement liées à la présence des armées et ceci joua un rôle essentiel dans la montée du mécontentement et dans la capacité des Gaulois à surmonter leur terreur bien justifiée de la violence romaine, de se rendre compte de ce qui leur arrivait et de se révolter six ans plus tard.

Au moment où nous mettions en place cette mécanique implacable, nous ne pouvions en avoir conscience. Moi-même, je voyais très clairement l'immense profit que Marseille allait retirer de tout cela. Et parmi les grandes familles de commerçants, c'était la mienne qui en bénéficierait la première et le plus massivement !

XVII.

Je passai un premier hiver à Besançon, dans le camp des légions qui y étaient établies. Correspondance, dessin de cartes, organisation de mon réseau de commerce m'occupèrent assez

pour ne point languir, en dépit du froid, de la pluie et de la neige. Je voyais souvent Labienus lorsqu'il n'était pas à Bibracte.

Le légat était fort préoccupé par la situation au nord, en Gaule Belgique. Nous autres Marseillais, connaissions plusieurs peuples de cette contrée, en particulier les Nerviens, dont la principale ville, Bavay occupait un nœud de routes essentielles pour rayonner vers la Belgique, la vallée du Rhin, le nord-ouest de la Gaule. Nous y étions établis depuis plusieurs générations.

Ceci fut utile : par nos gens à Bavay, nous sûmes avant l'état-major romain que les choses bougeaient en Belgique. Je correspondais avec Gravil, le chef de famille qui était établi à Bavay. C'était un homme à l'apparence insignifiante qui avait développé le commerce du vin tout autour de Bavay : il fournissait tous les grands seigneurs gaulois de la région, préférant s'enivrer de vin que de leur cervoise amère et triste. Ce trafic de vin lui ouvrait toutes les portes.

Bavay était à des jours de marche de Besançon, le voyage dans ces forêts et ses plaines glacées, même sur la route bien balisée qui existait, était une épreuve que nous dûmes surmonter pour demeurer bien informés.

C'est fin janvier de cette année-là que je décidai de faire moi-même le voyage de Bavay. Labienus était très inquiet et accepta avec enthousiasme ma proposition. Je quittai Besançon un matin noir, escorté de Grecs et de Ligures, pas de Romains avec nous, seulement des Marseillais affairés de leurs vulgaires affaires. Nous étions une dizaine d'apparence inoffensive mais en fait bien armés et déterminés, j'avais là quelques brutes de chez moi. Nous étions porteurs de jetons de bronze, sortes de passeports, délivrés par quelques grands seigneurs latifondiaires nerviens pratiques de nos vins.

On voyagea ainsi dans le froid, dans cette Gaule orientale, on croisait sans pouvoir les éviter quelque ferme ou hameau, parfois une place forte d'hivernage, ou une ville de foire. Fidèle à l'enseignement de mon père, je relevai le plus d'informations possibles, tentant de cartographier au mieux et de documenter les régions traversées.

A l'approche de Bavay, nous fûmes plus souvent contrôlés. On croisait des contingents de cavaliers armés, chose surprenante à telle saison et même des convois de charriots lourdement chargés et bien gardés.

Bavay m'impressionna. C'était une ville fortifiée, bien agencée, de nombreux entrepôts, un port fluvial, un carrefour de routes. Un entassement de vie. D'industrie. Des gens de toute sorte, marchands bretons, germains, celtes, grecs, pas de Romains à première vue.

L'installation de notre famille était de bonne facture : une maison de style gaulois, en torchis et chaume, trapue, posée sur une cour de larges lauzes, deux vastes entrepôts en bois, l'ensemble étalé le long de la voie navigable et disposant de trois anneaux. Gravil était un petit homme jovial tout en retenue, un peu courbé d'humilité devant ses clients celtes qui le dominaient de leur suffisance. Et ces grands escogriffes fiers parlaient, parlaient et parlaient encore et Gravil écoutait et nous racontait tout.

On apprit ainsi que s'était tenu quelques semaines auparavant un grand banquet des chefs de tribu dans une villa proche de Bavay, appartenant à un sénateur nervien. Cette réunion, à laquelle avait participé les chefs militaires et les prêtres de plusieurs peuples belges : Suessions, Ambiens et autres Ménapiens, avait duré plusieurs jours. On avait dû acheminer tellement de victuailles et de vin, tellement de filles, que cet extraordinaire banquet avait enrichi tous les trafiquants de la région. Mais ce fut une assemblée politique au cours de laquelle les peuples belges décidèrent la guerre à César.

Nous autres Grecs, avec nos serviteurs ligures, nous rivalisions de notre posture de crétins, de marchands bornés, sourire niais, humble regard. Je restais quelques jours pour donner corps à une quelconque mission de contrôle de notre comptoir, mais c'était bien inutile : les gaulois du coin étaient peu vigilants à l'espionnage le plus grossier.

Les Belges ne voulaient pas des Romains à leurs frontières et avaient décidé de détruire ou renvoyer les légions au sud de Lyon, en pillant voire occupant ensuite le domaine des Séquanes et des Eduens.

Lors que nous fûmes de retour à Besançon César était lui-même revenu de Milan. Il comprit immédiatement la situation et, pour la deuxième fois, sa machine de guerre se mit en branle. Les troupes se concentrèrent sous Besançon, on recruta la cavalerie germanique chez nos anciens ennemis suèves, on leva une armée supplétive chez les Eduens, on mit en place les chaînes d'approvisionnement les plus solides.

Il se mit en marche dès la sortie de l'hiver et progressa assez vite en dépit du dégel, de la boue et des routes défoncées. Les armées belges descendaient vers lui. J'étais pour ma part resté à Besançon. Je demeurais loin des combats, occupé à l'intendance avec Trogue.

Au cours de cette guerre qui atteignit le cœur même de la Gaule Belgique, le peuple nervien fut totalement anéanti et, on ne sut jamais par qui, la famille Grivil entièrement massacrée. Bavay fut rasée lors des combats.

A l'été, alors que César s'était porté sur un autre théâtre, vers l'océan occidental, je remontai sur le site de Bavay. Je m'arrangeai avec les scribes et tabellions romains pour bien faire reconnaître nos droits sur notre installation, j'en étendis même l'emprise, de beaucoup d'ailleurs, et donnai les ordres pour que tout fût reconstruit et bien établi pour la reprise des trafics. J'y laissai quelque gens pour commencer le travail. Un carrefour, même dévasté demeurait un carrefour. Nous y restions, nous serions là où nous devions être des années plus tard.

XVIII.

Après la campagne contre les Belges, je regagnai Marseille.

J'avais profondément changé. Physiquement, j'avais forci et séché. J'avais pris goût à l'exercice, j'appréciai les longs voyages à cheval, les nuits en pleine nature. J'étais en communion avec la forêt gauloise. Je percevais la beauté d'une source, la diversité colorée des feuilles selon l'essence et l'éclairage. Je compris mieux l'harmonie qui présidait à toute chose et l'agencement juste et parfait de l'espace. J'avais passé du temps dans les forêts gauloises et j'appris à percevoir sa dimension magique. J'avais jusque là une image hostile de la forêt : celle, sacrée, qui s'étendait entre Taurense et Marseille et qui était une divinité pour les tribus ligues, celtes et albiques de mon pays, était pour nous Marseillais, une source de peur terrifiante. J'y pensais désormais avec bienveillance et sans crainte.

Mon caractère s'était peu à peu formé. Je devenais plus calme et réfléchi. J'avais compris ce que signifie « suspendre son jugement ». Je pouvais appréhender les choses avec plus de sérénité. Je m'efforçai de distinguer l'essentiel de l'accessoire. De fait, je commettais moins d'erreur de décisions et je notai que mes gens écoutaient et respectaient mieux que par le passé mes orientations. J'avais peu à peu gagné en autorité.

Mon retour fut fêté, je repris ma place dans ma ville et dans ma famille. A cette époque, toutes les forces à Marseille se félicitaient de notre alliance avec Rome et des bénéfices immédiats qu'elle nous apportait.

*

L'accord politique entre César, Pompée et Crassus, tenait. Pour un temps, il n'y eut plus cette querelle lancinante entre la tradition de notre allégeance à Pompée, majoritaire au sein des Timouques d'une part et les quelques familles plus proches ou franchement proches de César, comme la nôtre.

S'ouvrit alors une autre période de ma vie, plus de trois années, pendant laquelle je fus le plus souvent éloigné de César, de la politique romaine et des vicissitudes des opérations en Gaule, et ce jusqu'à la révolte générale et Alesia.

*

Et d'abord, il y eut mon mariage. Ma femme, Bérénice m'était promise depuis la déplorable affaire avec les Apollonides. C'était une cousine, pas si lointaine, dont le père était mort à Naples quelque temps auparavant – il était tombé d'une falaise, saoul comme un cochon – à qui il restait quelque bien qu'il était urgent de réunir à notre patrimoine. Notre domaine y gagna quelques terres au nord des Pierres Plates et une maison à Marseille en face de la nôtre dont aujourd'hui encore je ne sais que faire. Ma femme était belle et soumise. Elle savait malgré tout que j'étais passé à côté d'un grand amour. Nous eûmes cinq enfants dont deux ont survécu. Mon épouse vieillit dans le gynécée à quelques pas de moi, de l'autre côté du mur. Longtemps elle m'a reproché silencieusement ce mariage par défaut. Avec les années et grâce peut-être à mes absences prolongées, nous avons trouvé notre chemin commun. Sa conversation est riche, sa beauté intacte. Peut-être entend-elle en ce moment le murmure de ma dictée. Tout est juste et parfait. J'ai la chance que Bérénice s'entende bien avec ma mère, même dans sa vieillesse et notre gynécée de ressemble pas à un poulailler sans coq comme c'est trop souvent le cas chez nos voisins.

*

Je n'étais pas à Marseille pour la naissance de mon premier enfant : j'avais entrepris un nouveau voyage jusqu'à Delphes, pour servir quelque mois notre sanctuaire municipal.

Je restai quelque temps à Athènes, visitai l'Académie.

Je fus comme il se doit dans notre famille, initié aux mystères d'Eleusis. J'ai ce privilège qui est dans ma vieillesse si précieux. Lorsque je serai délivré de mon corps, je pourrai me présenter devant Hadès purifié et j'aurai qui sait ? ma résidence auprès des Dieux.

*

L'année suivante, je retournai longtemps à Alexandrie.

Alexandrie était la plus grande ville du monde. L'Egypte grecque s'affaiblissait peu à peu, cédant territoires et influences à Rome. Lorsque j'arrivai, la capitale des Lagides était encore entre deux crises politiques. Le Ptolémée du moment, client de Pompée, était soutenu à bout de bras par une garnison romaine. Le petit peuple d'Alexandrie s'était révolté contre lui quelques années auparavant lorsqu'il avait cédé Chypre à Rome. Chassé puis rétabli quelques années plus tard avec l'aide du gouverneur romain de Syrie, il laissait les Romains pénétrer partout.

On prenait la mesure de l'emprise de Rome dès les abords du port de commerce. Notre navire fut ainsi touché par une felouque et des douaniers montèrent à bord. C'était un fonctionnaire romain accompagné de quelques employés grecs, qui inspectaient la cargaison, dressaient un inventaire et préparaient les comptes à solder au mouillage. Nous autres marchands, trouvions avantage à cet ordre administratif : au moins, nous n'avions plus besoin d'arroser de pots-de-vin toute la chaîne du port : il suffisait de payer – un peu cher – le burelin romain, en sus des droits de libre pratique dûment comptabilisés, pour s'éviter plus de tracasseries.

Je logeai dans la maison jouxtant nos entrepôts du port de l'ouest. La ville était immense, grouillante, avec ses marchés de poissons, que l'on fait griller à obscurcir le ciel, cette chaleur moite qui vient du delta et qui se heurte à la brise plus fraîche de la mer. Ces mats, ces rames levées en pleine ville, ces câbles qui pleurent sur leurs bites. Les rues étroites encombrées de tous les peuples de la terre, une irruption de vie criante, on est bousculé entraîné, là voici cet homme qui hurle à mon visage en imposant à mes yeux un collier d'or et de pierres vertes. Et ce bruit de pieds et maintenant ces chants, la rue qui s'élargit en allée ombragée, la patrouille romaine qui remonte en scandant une litanie militaire me croise, tout est plus calme dans cette partie avant de retomber dans un tortillement de gens autour d'étals accrochés à un édifice immense, le grand temple d'Isis ! ah ! puissance de la vie !

Deux de mes gens étaient à mes flancs, me gardaient à gauche, me gardaient à droite, écartaient l'importun trop collant, laissait venir les belles filles aguichantes un peu plus, je levai les yeux vers un ciel d'un bleu presque blanc en cette matinée dans la ville sans saison. On eût dit que toute l'humanité s'était donné rendez-vous ici, autour de ce temple écrasant.

Je vis le tombeau d'Alexandre, disposé dans un Mausolée immense, au centre de la ville, à l'angle sud-est de l'intersection des deux axes principaux. C'était un édifice circulaire de grande hauteur, en marbre, dont le faite était surmonté d'une pyramide d'or. On accédait par une grande porte de bronze qui s'ouvrait au nord, à une pièce souterraine, aux murs d'albâtre, par une rampe en pente douce sculptée de scènes de batailles, et le visiteur pouvait alors contempler le sarcophage d'albâtre translucide du Général.

Le bâtiment du mausolée lui-même était flanqué sur toute sa circonférence de petites chapelles individuelles qui accueillait les sépultures des souverains lagides.

Une grande basilique était adossée au monument : c'était jour de marché lors de ma visite mais cet édifice avait comme à Rome de multiples usages : basilique civique, judiciaire, selon les jours autorisés, un peu à l'image des jours fastes et néfastes du calendrier romain.

Les deux bâtiments étaient ceints d'un mur de garde, flanqués de quatre tours, surveillés par une troupe locale assez nombreuse et lourdement armée, les hommes étant dotés d'une armure à l'effigie d'Alexandre en son sein.

*

Je dus présenter mes devoirs au Palais royal. Membre d'une des familles dirigeantes de Marseille, je fus reçu lors d'une audience protocolaire avec quelques autres personnes, des Phéniciens et des Grecs essentiellement. Nous ne fûmes pas particulièrement bien traités, devant un fonctionnaire grec déguisé en Egyptien, couvert d'or et maquillé comme une statue divine. Chacun se prosterna à son tour, loua les Lagides et leur Sublime Représentant, déposa ses présents aux pieds de cette Présence, écouta les quelques mots qu'Elle daigna articuler.

*

Je passai quelque temps à la bibliothèque, où je suivis des enseignements et j'assistai plusieurs fois à des controverses animées entre Arius Didyme qui y dirigeait une école stoïcienne, et Énésidème, un sceptique très brillant. Mon expérience en Gaule m'ayant conduit à me convaincre du bien-fondé de la démarche – à tout le moins - sceptique, j'étais bien plus réceptif à ses raisonnements dans les joutes qui l'affrontaient à Arius. Arius était vieux, droit comme un iota, campé dans une toge grise et sévère, le regard sévère. Il déroulait, tel un volume calligraphié, un raisonnement de stoïcien sur toute chose qui lui était soumise. Il enchaînait un raisonnement d'une logique implacable, doué qu'il était de déduire une idée d'une autre sans que nul ne puisse y déceler la moindre faute de logique. A cela il ajoutait une facilité d'éloquence qui rendait son écoute agréable et encore plus séduisante. Enfin il illustrait sa péroraison de tant de références savantes qu'il rendait immédiatement accessible, de tant d'exemples de la vie courante ! En quelque sorte, il développait une pensée imparable. Mais ceci était pour moi bien trop construit. Et tel ce coup d'épée formidable qui vous frappe, imparable, la lame en définitive glisse sans vous blesser, dans un corps à corps sauvage avec des guerriers helvètes, me gardait contre la logique et me rappelait sans cesse l'imprévisibilité qui commandait notre existence. Et si la logique imparable était celle uniquement visible à la lueur de ce feu central autour duquel nous devisions ce soir-là, mais tant de choses demeurant dans l'ombre autour de nous par ce que trop éloignées de la lumière centrale ?

Je préfèrai l'attitude intellectuelle d'Énésidème, son sourire léger, presque un rictus, j'aimais le silence qu'il gardait manifestant ainsi, même lorsque la parole était appelée à circuler, la suspension du jugement, cet élément essentiel de la pensée, qui dominait la mienne depuis mes campagnes en Gaule. Il était levé, pas tout à fait, un peu vouté, vous regardait par-dessous, pas bien propre, pas bien rasé. Toutefois, je compris mieux à Alexandrie les limites de l'approche sceptique. Pour nous autres, Marseillais, hommes d'action, brasseurs d'affaires, il n'est pas possible de suspendre notre jugement éternellement. J'admets bien volontiers avec Pyrrhon et Énésidème que la vérité est au-delà de la compréhension de la personne humaine mais je sais également que je dois agir à partir des quelques éléments parcellaires mais réels, de cette réalité perceptible – plutôt que vérité – le scepticisme nourrit la vertu de prudence que je mets en œuvre dans mes jugements. Mais sauf à

être un penseur ou un rhéteur alexandrin voué à l'étude et à l'enseignement, je dois agir sur la base des raisonnements parcellaires et incomplets que je construis.

Ainsi je navigue entre la certitude de Zénon et le scepticisme de Pyrrhon. Et le seul moyen de tenter d'éviter que le cap que je fixe ne me jette sur des récifs, est de nourrir mon raisonnement de mon expérience.

*

Ces années furent riches et ardentes, notre cité, notre famille prospérait, s'enrichissait, je visitai Delphes et Athènes à nouveau, achetai des statues pour mes jardins, louais les services de peintres de talents.

XX.

La guerre des Gaules était devenue pour notre partie du monde une composante de la vie de chacun. A Marseille, tout tournait autour de ce commerce. Nombreux étaient ceux venus d'Italie qui s'établissaient dans la Province et au-delà, le long de la vallée du Rhône jusqu'à Lyon, même dans les cités et places-fortes de la Gaule chevelue, du moins celles alliées de Rome.

Ma famille tenait toute sa place : mes liens avec l'armée n'avaient cessé de se renforcer au point de devenir notre pratique principale.

Les nouvelles de Rome étaient mauvaises. Les troubles au sein de la ville s'étaient aggravés au fil des années. Les rues étaient dangereuses pour tous. Des bandes quadrillaient la cité, les unes du parti populaire, dont le principal meneur était ce nervi de César, nommé Clodius. Rayé à sa demande par les Censeurs des listes des patriciens afin de pouvoir se présenter aux élections des tribuns de la plèbe, c'est lorsqu'il occupait cette charge qu'il mena l'accusation qui devait aboutir à l'expulsion de Rome de Cicéron, la destruction de sa maison du Palatin. César était à l'évidence l'organisateur de ces troubles et lorsqu'il décida de se réconcilier avec Cicéron, Clodius fut moins virulent à l'encontre de l'orateur et ne put s'opposer à son retour.

Le camp des Optimates lui aussi entretenait des bandes, ce qui aggravait encore l'insécurité de la ville latine. Parmi eux, un certain Milon s'était distingué. C'était lui qui fournissait des gardes du corps, souvent des gladiateurs affranchis, à des personnalités du camp de la noblesse, en particulier à Cicéron. Et un soir de janvier de cette année-là, aux alentours de Rome, la route des deux hommes se croisa. Clodius revenait d'une de ses villas autour de Lavinium, seulement accompagné de quelques gardes et de ses amis. Milon lui, n'était pas seul : il rentrait d'une nuit de ripaille qu'il avait offerte à sa bande de voyous. Ils étaient en force. Les insultes fusèrent, on dévoila des armes, Clodius fut tué.

Ce furent plusieurs jours d'émeutes à Rome, après que les obsèques de Clodius dégénérent : des forcenés entrèrent dans la Curie, les sénateurs durent prendre la fuite et dans le tumulte, le bâtiment brûla. Les consuls eurent le plus grand mal à rétablir l'ordre et Milon fut mis en accusation. Défendu par Cicéron dont l'éloquence ne put suffire, Milon choisit la fuite avant la fin de son procès. Si je reviens sur cette affaire, c'est que, sur les conseils des pompéiens, c'est à Marseille qu'il vint trouver refuge. Il s'installa dans une maison appartenant à ces foutus Apollonidès, à un jet de pierre de chez nous.

L'homme était d'autant plus à l'abri que les consuls de l'année étaient Pompée lui-même et Metellus, qui avaient organisé eux-mêmes l'installation du réfugié Milon dans nos murs. Enfin, il était un peu imprudent de s'immiscer de la sorte dans les querelles romaines alors que jusque-là nous avions à Marseille appréhendé Rome comme un tout. En donnant asile à Milon, nous prenions parti, nous avions offert la protection à un ennemi de César, ce proconsul qui commandait au nord de la Gaule une immense armée de douze légions, dont nous étions un des principaux fourriers ... La décision d'accepter l'asyle pour Milon avait été prise par le Synédron des Quinze et mon père, cette année-là, n'y siégeait pas. Les Timouques ne furent pas saisis : il s'agissait d'une décision de diplomatie courante, apparemment, et aucun de ceux qui avaient la maîtrise de l'ordre du jour ne pensa à porter la question devant eux.

César était entre Ravenne et Milan, il administrait sa province tout en levant de nouvelles troupes, comme il le faisait chaque année lorsqu'il n'hivernait pas en Gaule.

Agacé à tout le moins par la décision de Marseille, il faut le dire, ensuite quelque peu déstabilisé par les affaires de la Gaule. On apprit à Marseille, sans doute au même moment que le Général, que des étrangers avaient été massacrés à Orléans, chez les Carnutes et dans d'autres cités gauloises, chez les Arvernes. Ce furent principalement des marchands romains, des trafiquants qui furent visés mais aussi des Grecs. Plusieurs maisons de commerce marseillaises furent pillées, nos concitoyens égorgés.

Il n'était pas possible de comprendre, vu de Marseille, à ce moment-là, que nous étions au début de la levée en masse de plusieurs peuples gaulois contre Rome et que, pour la première fois depuis l'entrée en campagne de César, le Général n'aurait pas l'initiative.

*

Il y avait à Marseille un nommé Titus Burricus, le bien nommé, un abruti, de classe équestre, qui représentait les intérêts de César dans notre ville. Il vint me voir à cette époque, toujours pour les mêmes raisons, doubler les lignes d'approvisionnement, augmenter les livraisons, etc. Il faisait la tournée des familles de Marseille comme ses semblables à Narbonne et ailleurs. J'étais inquiet car Burricus en dépit de ses capacités limitées et de son savoir-faire expéditif, faisait un tableau assez juste de la situation en Gaule : les peuples révoltés paraissaient, pour la première fois, bien coordonnés et étaient en train de priver de manière concertée les armées romaines de leurs ressources locales.

Après le premier massacre de Romains à Orléans chez les Carnutes, qui était sans doute dû à un dérapage total de fanatiques religieux excités par des druides fous, en revanche, les éliminations suivantes avaient frappé les fourragers, les nourriguiers, les frumentaires romains ou alliés. Burricus me dit également que les Gaulois brûlaient les greniers, les fermes et que même les belles villas de la noblesse gauloise et leurs réserves étaient détruites. Je me souvenais des principes mis en œuvre depuis quelques années par l'armée romaine et par moi-même à son service : autant que possible, vivre sur le pays sans l'épuiser et compléter par les routes commerciales. Les Gaulois avaient donc eu l'idée de détruire le premier pilier de notre organisation.

Je reçus un message de l'état-major romain quelques jours plus tard, alors que j'étais déjà décidé à partir. De fait je me trouvai muni d'un sauf conduit et d'une feuille de route, j'embrassai mon épouse et mes enfants, je saluai mon père et partis pour le nord de la Gaule, par Arles, le Rhône, Lyon, ma route habituelle.

En février j'étais à Vienne lorsque César arriva du pays Arverne. Il avait accompli une manœuvre curieuse, parti de Cisalpine, il avait foncé au centre de la Gaule et ravagé le pays arverne pour empêcher une descente des troupes gauloises dans la Province.

Il avait décidé de concentrer son armée au sud du pays des Parisiens, et ensuite, fort de dix légions, il se porterait vers Orléans. Il me demanda de partir avec un détachement en avance, pour aller à la rencontre des légions de Labienus qui elles, descendaient du nord vers le point de rassemblement. Ma mission était d'évaluer les besoins de l'armée et de trouver les solutions pour y pourvoir.

XXI.

Les contrées que je traversai avec notre petite troupe cette année-là ressemblaient peu à celles que j'avais connues lors de mes premiers voyages. Les routes étaient désertes. Au loin, on percevait souvent les fumées noires d'incendies quand on ne croisait pas des maisons détruites, de belles villas rasées. C'étaient des cadavres gonflés, des bêtes mortes le long des routes, le croisement des corbeaux au-dessus des champs dévastés.

Nous pûmes récupérer et nous détendre chez les Sénons, là où la concentration de l'armée était prévue. Un grand camp au bord du fleuve, sûr et rassurant, pourvu de greniers bien remplis et qui en outre conservait les bagages des troupes en campagne. Ce camp immense et ses satellites était commandé par un officier que je ne connaissais pas, Marc-Antoine, un costaud jovial, le verbe haut, le plus souvent saoul, adoré de ses hommes, commandant à la fois prudent et déterminé. Un excellent officier. Il nous reçut royalement, comme si j'étais un légat romain, comme son égal. Il y eut un banquet, des Aèdes grecs, nous oubliâmes tous ces barbares et ces menaces autour de nous. J'eus l'impression fugace parfois d'être à un banquet d'Athènes ou d'Alexandrie.

Mais il fallait repartir, assez vite, une fois nos forces rétablies. Je compris que j'avais avec moi, en la personne insignifiante d'un jeune patricien, que j'avais pris d'abord pour une de ces brillantes inutilités qui peuplaient la suite de César, un messenger porteur d'instructions militaires pour Labienus.

Et ce fut encore ce ciel gris au-dessus d'une terre grise de mars, le froid sans feu ou si peu, le silence seulement perturbé par les corneilles, et au choix l'ennui ou la peur.

Un jour, nous nous sentîmes complètement seuls sur la route. Notre unique chariot avait cassé un essieu, pas réparable, il fallut l'abandonner. Nos chevaux étaient fort chargés et nous devions cheminer le plus souvent à pied. Les bivouacs étaient incertains et dangereux. L'officier qui commandait était exemplaire et méthodique, il ne laissait paraître aucune marque d'inquiétude à ses hommes. Il choisissait parfaitement les moments et les lieux de camp, toujours des défenses efficaces, jamais rien au hasard.

Un jour nous vîmes sur une éminence une petite troupe à cheval, un moment menaçante mais qui renonça à tout geste hostile devant notre force et notre organisation. Un autre, ce fut une troupe à pied qui pointa au sortir d'une route forestière et qui décrocha immédiatement. Ils nous suivirent quelque temps à distance, nos scouts gaulois les repéraient la plupart du temps à une heure de marche de notre groupe. Ils ne tentèrent rien.

Un matin, au pays des Sénons, le long de leur fleuve dont le cours fainéantait vers le nord-ouest entre des champs gris de pluie et des massifs de chênaies noires, nous fûmes abordés par des éclaireurs germaines de l'armée de Labienus. Le soir même nous étions à l'abri, dans le grand camp au bord de la Seine, un espace de sûreté et même de beauté en dépit de son caractère tout militaire.

Cette pause fut de courte durée car le message délivré par mes compagnons avait pour objet de distraire une partie des forces de Labienus, une légion qui devait se porter au sud-est, là où convergeaient les forces principales de César. Labienus quant à lui, avec les quatre légions qui restaient sous son commandement, remonterait le fleuve jusqu'à Lutèce.

*

Ma feuille route me prescrivait de me joindre à un détachement rejoignant la grande armée de César, qui opérait dans le pays des Carnutes et des Bituriges en révolte. Nous devions faire notre jonction quelque part sur la Loire en fonction de l'avancée des opérations. La position serait précisée par les messagers que nous échangeions avec l'état-major. Cette incertitude n'avait pas l'heur d'inquiéter les officiers, mais elle m'effrayait moi !

Nous empruntons des routes bien balisées, anciennes, que les armées romaines pratiquaient depuis plusieurs années maintenant. Cela se sentait car de nombreux légionnaires reconnaissaient des contrées qu'ils avaient déjà traversées et où parfois ils avaient combattu avec succès. Le gros changement était que le pays avait été ravagé. Les Gaulois pratiquaient la tactique de la terre brûlée ici également et nous vivions sur nos réserves, petitement.

Nous avons quitté les pays autour de la Seine et descendions vers le sud, pour rejoindre une route hypothétique le long de la vallée de la Loire. C'était une région de cours d'eau, de lacs et de forêts enchevêtrées. Le pays était le plus souvent désolé et désolant, des maisons brûlées, aux toitures arrachées, les plus modestes huttes abattues, les greniers pillés, partout dans les anciennes parties habitées, une odeur de bois brûlé. Les bandes gauloises faisaient de leur pays un désert pour mieux piéger les armées romaines qui tentaient malgré tout, en dépit des difficultés, à se coordonner sur d'aussi vastes territoires. Les chefs romains étaient en plein désarroi. Jusque-là, ils avaient toujours pu s'appuyer sur telle tribu contre telle autre ; ils avaient su exploiter les rivalités entre les clans, entre les grandes familles, entre les druides et les chevaliers. Mais il s'était formé une sorte d'unité des peuples gaulois tout à fait inédites, sous l'autorité de ce chef arverne, Vercingétorix, hier encore, paria de sa propre nation.

Il pleuvait, nous cheminions dans un labyrinthe compliqué par des pièces d'eau souvent infranchissables. Nous dépendions entièrement de guides gaulois dont on se répétait qu'ils nous étaient fidèles, issus de tel peuple qui ne nous avaient jamais trahis et parlant assez bien le grec ou le latin.

Un matin, alors que nous nous avions dans le jour naissant bien entamé le démontage du camp de voyage, nous vîmes s'élever à quelques milles, plein sud à vol d'oiseau, de grandes fumées par-dessus la forêt de yeuses. Mais nous étions face à un grand lac qui, s'il était navigable, nous aurait obligés à construire des barges pour le traverser. Or, la route, bien tracée, souvent empierrée que nous avions empruntée, se poursuivait plein-est le long de la grande étendue d'eau.

Le Légat qui commandait le détachement envoya les scouts dans les deux directions, à la recherche d'un gué ou d'une incurvation de la rive, ou de la route. Il était curieusement attiré par les grandes fumées, certain qu'il était qu'elles étaient non pas trace de l'activité d'une armée gauloise mais au contraire d'une opération de l'armée romaine. Pour s'en assurer définitivement, il envoya également une patrouille droit devant à travers le lac sur deux barques hâtivement et sommairement assemblées.

On cessa de démonter le camp, on le renforça au contraire, on envoya des équipes de chasseurs à l'entour.

Trois jours plus tard, la situation était complètement figée. Les chasseurs s'étaient fait attaquer dans la forêt et avaient essuyé des pertes. La patrouille fluviale avait dû revenir vers nous sans toucher l'autre rive, à plusieurs heures de rames, car on lui tirait dessus.

Les scouts gaulois nous avaient abandonnés ou étaient morts. Je ne le sus jamais.

Nous fûmes harcelés par des archers montés, très mobiles qui souvent faisaient mouche en lâchant leurs traits à l'improviste par-dessus l'enceinte de notre camp.

A chaque sortie, nous étions vite attaqués par quelque petite troupe à cheval qui tombait à l'improviste sur ceux qui s'étaient quelque peu éloignés de la patrouille.

Le Légat devait reprendre l'initiative au plus vite. Sans le soutien des scouts gaulois, il était illusoire d'envoyer avec succès un messager pour appeler au secours.

On tendit alors un piège pour capturer quelques ennemis lors d'une sortie. Le guerrier gaulois dont nous pûmes en définitive nous assurer retrouva son latin sous la cruelle torture au fer de notre ferronnier – les tourments qu'il infligeait à ses prisonniers avaient toujours incité ses victimes à dire la vérité assez vite ; ils avaient hâte de mourir dès lors qu'ils étaient tombés à sa merci.

Nous apprîmes ainsi que nous étions épiés par un petit parti lancé à notre suite depuis notre départ du pays des Sénons, mais qu'une troupe plus importante était à proximité, sans doute à une ou deux journées de marche. Nous devions dès lors nous mettre à couvert dans une véritable place forte au plus vite pour soutenir une attaque avec des chances d'en sortir.

J'aurais préféré que nous restions où nous étions en renforçant nos défenses mais la perspective de bouger, d'agir, semblait rassurer tout le monde à part moi.

Les hommes étaient accablés par le froid. Bien que je puisse imaginer leur robustesse face aux conditions climatiques rigoureuses, après toutes ces années de campagne, je comprenais bien que jamais on ne s'habitue vraiment au grand froid humide des forêts gauloises.

On partit donc un matin, en une colonne le plus compacte possible, avec des patrouilles à cheval à nos flancs, très mobiles pour réagir à toute attaque latérale. L'arrière-garde mit le feu à notre camp.

Vers le zénith, la vieille route était sur un parapet assez élevé, sans doute pour la maintenir hors d'eau dans ces contrées de lacs et marais, et de fait de plus en plus étroite. Certains tronçons ne laissaient passer qu'un chariot de front. L'officier s'inquiétait de l'étalement de sa colonne il remontait de l'arrière en exhortant les retardataires. Craignant le coup de main, j'avais ajusté ma cuirasse mais la peau collait maintenant à la chemise et je sentais complètement le vent qui gelait l'épaisse protection, même à travers le lourd manteau de laine qui me couvrait entièrement. Nous étions misérables.

*

La lumière faiblissait lorsque nous parvinrent à une grande coupe de bois qui allait s'élargissant. L'officier remonta au galop avec une petite escouade à sa suite. Il fit lui-même la reconnaissance d'un fort village bien fortifié, apparemment abandonné, qui gisait dans le creux de cette immense clairière, accroché à une colline de roches blanches d'où partaient une muraille comme les deux membres d'une même pince.

La petite ville, était ainsi adossée à quelques gros rochers qui servaient d'appui à une enceinte de rondins taillés, bien fichés sur de grandes pierres taillées très anciennes, le tout de bonne facture. L'entrée était gardée par une porte que nous trouvâmes ouverte, entre deux colonnes de pierres sculptées. C'étaient des cercles concentriques qui brouillaient presque la vue lorsqu'on les fixait avec trop d'attention et dont l'observation me fit éprouver une angoisse soudaine.

Encore troublé par ce que j'avais ressenti de manière fugace, j'observai la troupe, enthousiaste à la vue de cet abri abandonné, qui ne perdit pas son sang-froid et entreprit de sécuriser le périmètre, comme à la manœuvre.

Tandis que les chariots des bagages entraient dans l'enceinte et que les bourreliers débandaient les attelages, deux patrouilles à cheval faisaient en sens inverse le tour de la petite cité. Quand j'entrai à l'intérieur de la place, je vis comment plusieurs détachements inspectaient méthodiquement chaque maison, chaque hutte, avant d'en marquer l'entrée d'un signe de sûreté à la cendre. Les fourriers rassemblaient sur ce qui constituait le forum central, les animaux, les réserves de vivre – faibles. Les nourriguiers amenaient du fourrage et plaçaient nos bêtes de somme dans une grande étable qui s'ouvrait à droite de la place.

L'officier et son petit état-major, auquel je me joignis, se réunirent dans ce qui semblait être le bâtiment municipal, une basilique de bois au plafond haut et ouvragé de sculptures inquiétantes surgissant du bois des charpentes noircies par la fumée, qui avait été assez vaste pour contenir sans doute tous les guerriers du bourg, où un grand feu venait d'être allumé.

L'officier se fit faire rapport : la petite cité était vide de ses habitants. On y avait trouvé quelques vivres abandonnés qui permettraient de ne pas complètement obérer nos réserves. Il y avait un puits qui n'avait pas été souillé. Les habitants étaient partis, sans doute depuis peu, mais sans avoir le temps de détruire ni de piéger les lieux.

La nuit était tombée maintenant et le petit bourg, sous contrôle de notre troupe, était placé en défense vigilante.

Nous étions tous rassurés et heureux de prendre quelque repos. Je choisis avec des compagnons de route une construction de pierre et bois, sans doute le logis de quelque notable. Mais comme nous nous installions, j'eus un haut-le-cœur de dégoût. La terre battue au sol, meuble et fine, noire et presque humide empestait un remugle de merde humaine et de vomis. Je suis Grec mais peu raffiné. Nous autres Massaliotes sommes vus comme de sales types un peu retardataires, aussi arriérés que notre dialecte est archaïque et notre accent hors d'âge. En fait d'odeur, j'ai toujours supporté celle mêlée de pisse et de poisson pourri, puant du con comme une vieille prostituée, ce fumet inimitable qui domine le port de Marseille. Ce sont les odeurs de la jeunesse, de l'aventure, comme celle du bren des chevaux et les couches des putes de la basse-ville. Ce sont des odeurs de vie. Ici, la puanteur de merde humaine et de déjections était comme une émanation de mort, refoulant comme celle de ce prisonnier que les hommes avaient éventré trois jours plus tôt, avant de le crucifier, et dont les viscères puants s'étaient écoulés devant eux, jusqu'à provoquer la nausée des guerriers les plus blasés.

Comprenant que je ne pourrais trouver le sommeil dans cette ambiance délétère, je pris mon bagage et retournai vers l'écurie. L'odeur fraîche du bren et la chaleur saine des bêtes me rassura aussitôt. En plaisantant de l'odeur fétide qui se dégageait – en fait de la plupart des bâtisses – je mangeais quelque chose avec les palefreniers puis, aidé par le vin gaulois que nous avons en abondance, je trouvai vite un sommeil sans rêve.

*

Ce sont des hurlements en celte et des cris d'horreur de mes compagnons restés dans les maisons qui me réveillèrent en sursaut.

La ville était en flammes. Des guerriers gaulois, armés, sanglés, casqués, couraient en tous sens, égorgeant, éventrant les soldats romains à la recherche de leurs armes.

Toute une troupe s'était laissé enterrer dans des cavités ménagées sous les maisons, protégées par des rondins recouverts de terre noire. Ces hommes avaient surgi au cœur de la nuit, et pendant la première phase de l'attaque, ils massacrèrent l'escouade gardant la porte et l'ouvrirent à une troupe venue de l'extérieur.

Je courrais vers la basilique protégée de mon casque et armé d'une courte épée, lorsque je reçus un premier coup – un poing ? - à l'épaule.

Puis une lame effleura mon bras gauche ; je sentis fermement l'haleine acide de mon assaillant : le souffle écoeurant de ses entrailles ; je trébuchais au milieu de la place et mon agresseur dans son élan, tomba à ma droite ; je le frappai sans assez de conviction du plat de l'épée que par chance il reçut en pleine tête ; cette brute eut un moment d'absence que je saisis pour porter un second coup, fatal, à sa gorge dénudée. Je me relevai au milieu des cris et poursuivis ma course jusqu'à la basilique.

Les portes étaient closes et quelques gaulois à dix pas de moi, mettaient le feu à de la tourbe placée sous l'édifice. Je fuyais, courbé en deux vers le fonds du village, avec une poignée de compagnons d'infortune un peu en retrait de moi. Je parvins le premier à une impasse et je vis que ceux qui m'avaient suivi se retournaient pour faire face à l'ennemi. Je repartis vers le fonds de ce réduit et je montais sur le chemin de ronde, à l'opposé de la porte et des principaux combats. Ayant passé par-dessus la ligne de rondins, au risque de m'embrocher sur leurs tailles en pointe, je parvins à me laisser glisser sur les grandes roches auxquelles la fortification s'adossait. Je tombais en roulant, la tête casquée entre mes mains, silencieux et pleurant. Je heurtai un rocher. Me mettais en boule, les dents serrées.

La nuit fut terrible. J'entendais les hurlements des combats, les plaintes des hommes restés dans la basilique, brûlés vifs dans leur refuge. Puis ce furent les rires truculents, l'alacrité de la troupe gauloise, les gémissements de plainte des prisonniers soumis aux tortures les plus cruelles. Je pleurais dans un trou de fougères, claquant de froid, chiant et pissant de peur et de haine.

J'étais vivant.

*

Au lever du jour, j'entendis les voix claires de femmes, d'enfants qui sans doute regagnaient à leur tour l'enceinte. Il y avait aussi les bruits des bûcherons en forêt. La basilique avait achevé de brûler. Cela avait été un gros sacrifice pour les habitants mais ils avaient piégé par cet incendie le principal parti auquel ils auraient eu à s'opposer. Je ne sus jamais si l'officier avait tenté une sortie ou bien s'ils étaient tous morts étouffés et grillés par les flammes. Les prières des druides s'élevaient dans le ciel : ils préparaient une action de grâce à leurs dieux et allaient sans doute procéder à quelque sacrifice supplémentaire.

Le massif de fougères que j'avais rejoint était en deçà du parapet mais un peu au-dessus de la masse des rocs. Personne ne passait par là, même en patrouille. Je n'avais pas laissé de traces et il semblait que les Gaulois ne me cherchaient pas puisqu'ils devaient ignorer mon existence comme ma fuite. J'étais frigorifié. Les jambes semblaient paralysées par le froid. Je ne pourrais me déplacer avant la nuit. Je fus pris d'une forte fièvre dans l'après-midi et je me vidais de mes entrailles. C'était moi maintenant qui sentais la merde et la mort. Ma langue, sèche comme une écorce, avait gonflé. Je m'efforçais de frictionner les jambes sans bruit pour ne pas perdre toute énergie. En quelques heures je m'étais transformé en déchet humain à la merci des Barbares.

Puis il y eut des clameurs : des guerriers arrivaient, sans doute ceux qui nous poursuivaient depuis notre départ. Il y eut un accueil protocolaire avec prise de paroles et psalmodies des druides.

A la nuit tombée, j'entendis les patrouilles. Les Gaulois ne laissaient rien au hasard et passèrent plusieurs fois en dessous de mon refuge. Je compris même qu'ils s'interrogeaient sur la possibilité d'atteindre depuis leur position le cercle de rocher où se situait l'opportun massif de fougères qui me dissimulait. Je saisi vaguement que les pierres étaient jugées trop lisses et glissantes pour s'y hisser.

Tordu de douleur au ventre et pris d'une diarrhée irrépessible, je somnais dans un sommeil délirant, avec la peur de crier dans un cauchemar qui m'aurait fait surprendre.

Le deuxième jour, des ordres teintés d'inquiétude furent donnés depuis l'intérieur des fortifications. Mais cette fois personne ne quitta la place-forte.

Ensuite, je perdis le fil des événements et du temps, sous-alimenté et buvant un peu d'eau glissant sur les pierres et les fougères, qui accentuait mes diarrhées totalement liquides désormais. Sans doute freinée par ma sous-alimentation, ma fièvre tomba un peu. J'essayais de bouger, de dégourdir mes jambes, mes bras, mon corps. J'étais effrayé par tous les bruits que je pourrais faire. Au-dessus de moi, j'entendais les sentinelles sur le chemin de ronde d'où j'avais sauté, converser. Je les imaginai jetant un regard en avant, cherche à voir l'ensemble des roches se trouvant au-dessous d'elles. Mais pas plus que je ne pouvais les voir, elles ne le pouvaient.

La vie du bourg produisait la rumeur et les bruits habituels qui couvraient aisément sans doute les sons, les bruissements que je pouvais moi-même produire. Je trouvai quelques heures de sommeil, dont j'émergeai dans une nuit noire et silencieuse, seulement troublée par la conversation irrépessible de deux crétins, là au-dessus de moi, à trois ou quatre mètres. C'était une nuit noire, nuageuse. Du parapet venait une lueur faible : le chemin de ronde lui-même ne devait pas être éclairé. C'étaient les lumières à l'intérieur de l'enceinte qui remontaient jusque-là. Les voix se turent. Je présimai que les deux gardes avaient entrepris quelque ronde. Je me redressai à moitié et je sortis de mon petit refuge, pour me laisser glisser vers le bas.

A la base des roches il n'y avait rien. Une étendue de pré, sur un mille ou un peu plus, si je me souvenais bien de ce que j'avais vu à notre arrivée, me séparait de la forêt de yeuses. Comme il n'y avait ni lune ni lumière je me mis à marcher précautionneusement droit devant moi pour m'éloigner de la cité. Le sol était ferme sous mes pas, j'entendais seulement le bruissement de ma tunique, la brise et au loin la rumeur de la cité qui ignorait tout de moi. Entrer sous les arbres que je discernai dans la très pâle lueur de la nuit fut un soulagement. Je m'allongeai, épuisé, mais soudain pris par l'humidité et le froid. Trente-six heures après l'attaque, je n'étais plus rien, misérable. Je m'évanouis sans doute, plusieurs heures.

Le soleil d'hiver était déjà à son zénith lorsque je fus éveillé par des trompettes et des cornes militaires. Au loin, des cors sonnèrent à leur tour dans l'oppidum gaulois. C'était une formation romaine qui venait de déboucher dans la plaine et se déployait tout autour de la petite cité !

Déjà, des patrouilles montées sarmates de l'armée romaine exploraient les alentours de la cité. J'attendis que le périmètre me paraisse sûr, que les soldats sur le rempart, me paraissent avoir renoncé à tirer sur ces patrouilles et je sortis du bois, brandissant devant moi l'insigne de cuir de ma fonction ! Bientôt identifié par la patrouille, je fus conduit devant le légat : Quintus Cicéron, qui traçait sa route avec une légion et demie, plusieurs régiments auxiliaires et tous les bagages de l'armée de César ! Lorsqu'il apprit la destruction des cohortes de renfort que j'accompagnais, Quintus prit le parti de retourner vers Sens plutôt que de se risquer avec un effectif somme toute limitée, vers la Loire.

XXII.

Tandis que l'armée principale avec César poursuivait ses opérations autour de la Loire, je remontai ainsi à Sens où, en définitive, les bagages de l'armée devaient être rassemblés.

La stratégie de César était mise en difficulté, en dépit de ses succès et de ceux de Labienus. Les quelques semaines que je passais dans le grand camp de Sens furent très angoissantes. Je comprenais que, en dépit des qualités de manœuvre du général, la révolte générale menée par Vercingétorix révélait l'immensité d'un territoire face à un nombre limité de légions.

César avait pris Nevers après un siège assez facile, puis Avaric, la grande place-forte des Bituriges, au prix d'un siège affreux.

Là il laissa la bride sur le cou à ses légionnaires, qui tuèrent tout le monde et brûlèrent la ville. Ce fut un mouvement d'horreur dans toute la Gaule lorsque la nouvelle se répandit. On disait que, des dizaines de milliers d'habitants réfugiés à Avaric, seuls quelques centaines avaient survécu.

César descendit alors à la poursuite de Vercingétorix qui s'enferma dans sa ville fortifiée de Gergovie. Son armée était saoule de sang et de butin, elle se mouvait lentement, elle traînait, alourdi par ses excès.

*

Je fus convoqué un jour à l'état-major de Labienus. Les nouvelles étaient mauvaises. Le légat de plus brillant de César devait détacher une grosse partie de ses forces et les ramener vers le sud, au moins jusqu'à Bibracte. Je partais avec elles, à marche forcée. J'étais sans nouvelle de la Province, de Marseille, de ma famille.

On n'en savait pas plus. Tout n'était que rumeur. Un jour j'entendis que César était mort sous les murs de Gergovie. Les officiers faisaient égorger tous les légionnaires défaitistes qui propageaient ces fausses nouvelles.

Le printemps était déjà là lorsque notre grande armée fit sa jonction avec celles de César. Une armée au moral très atteint par l'échec devant Gergovie.

Une rumeur indéterminée ponctuée du gémissement des chariots occupait la vallée, puis elle se divisa en tant de bruits plus précis et superposés. Rumeur, clameurs, les trompes, le hennissement des chevaux, les ordres criés. La forêt s'arrêtait là et la colline descendait en torrents jusqu'à la route empierrée, en contrebas.

C'était une route romaine pénétrante ouverte lors des premières campagnes, toute encombrée de César et de ses légions qui faisaient retraite, dans l'ordre. Comme avec l'avant-garde, nous débouchions à découvert, un escadron de cavalerie numide nous tomba dessus aussitôt. Les cavaliers nous entouraient et s'assurèrent assez vite de qui nous étions. Je me fis connaître au chef de cette patrouille et fus conduit au proconsul.

*

On tint conseil en ma présence. César fut très contrarié de ce que je ne pouvais apporter aucun élément sur notre réseau et nos lignes de vie. Le conseil se poursuivit entre militaires et c'est là qu'il fut décidé de retourner vers la Province, désormais menacée par la révolte. César estimait qu'il ne pouvait poursuivre sans avoir au sud une contrée totalement sous contrôle. Les armées de Vercingétorix grossissaient et grossissaient. Nous n'étions plus capables de savoir où et comment

elles se répartissaient. Avec près de dix légions en marche, il fallut pourtant espacer les contingents en laissant parfois un à deux jours entre eux. L'armée était tronçonnée pour pouvoir progresser.

*

Nous marchions sans un mot dans cette noire forêt. Les bruits de notre passage faisaient taire tous les autres. En levant la tête, je voyais de grands bois mouvants qui ouvraient à la lumière du ciel, sans atténuer la fraîcheur du sous-bois. Les roues de nos chariots tranchaient le rose des ornières dans la terre meuble de ces routes trop parcourues ; ils pénétraient parfois jusqu'au châssis et ralentissaient notre cheminement.

César me regarda de son cheval. Il était engoncé dans un manteau de laine, tête nue. Son corps accompagnait le pas de sa monture. Son regard pétillait de détermination tranquille. Tout son être se nourrissait de la crise et de ses revers. Il ne dit rien. Je mis ma monture à l'amble et chevauchait sans oser prendre la parole le premier. De cette place dans le convoi, on percevait bien sa structure, l'alternance des cohortes d'infanterie, les détachements de cavalerie qui couvraient le convoi, les groupes de chariots. Des cavaliers isolés rejoignaient le général, parlant les premiers, ils prenaient leurs ordres et repartaient au galop, qui vers la flèche de la colonne, qui vers l'arrière-garde. L'armée, grand corps vivant faisait retraite vers la Province dans un ordre rigide et normé.

La pluie commença à tomber et elle obligea les chariots à rejoindre la route empierrée. L'armée adaptait son ordre de marche au mauvais temps, les partis de cavaliers vinrent serrer plus près la ligne du convoi, les cohortes à pied s'étalèrent encore pour laisser l'ensemble de la chaussée aux chariots. Au bout d'une heure de pluie, dans la seconde partie de l'après-midi, nous fumes violemment attaqués.

La cavalerie gauloise fond sur le centre du convoi, vers l'état-major, vers le proconsul lui-même qui se casque et tire l'épée.

Ce fut une bataille de rencontre comme César les détestait. Ici comme souvent, nous dûmes beaucoup à la qualité de nos cavaliers germains. Pour ma part je ne fus jamais exposé. J'étais au milieu des cohortes les plus lourdes qui ne furent pas engagées et que les Gaulois ne se risquèrent pas de défier.

César était devant nous sur la crête, entouré de quelques officiers. Il dirigeait directement la bataille. On voyait les estafettes rejoindre le petit groupe, prendre les ordres et repartir. Dans la plaine, la cavalerie gauloise peinait à contourner les contingents romains et germains et souffrait des traits meurtriers des archers.

On perçut alors un mouvement, pas du tout désordonné, mais un retrait, d'abord hors de portée de l'archerie. Puis je vis clairement que, au loin, les fantassins et les chariots gaulois se détournèrent et partaient vers le sud-est. La cavalerie gauloise se plaçait en couverture alors que le soir tombait.

César ne tenta pas la poursuite, fit arrêter les opérations et dresser deux camps, où nous demeurèrent quelques jours. Ainsi établis sur des hauteurs, notre position était difficile à aborder. Vercingétorix n'essaya plus rien. Il avait tenté sa chance sans succès, sans défaite non plus mais ce demi-échec allait avoir des conséquences sur le déroulement de la campagne.

*

De fait, la retraite de César vers la Province avait cessé. Le Général envoya des messages vers Lyon et le sud, demandant que les défenses soient renforcées mais levant en fait l'alerte d'une attaque massive des Gaulois vers la Province. Cela signifiait que, en dehors du pays éduen qui restait peu sûr, nous pourrions rétablir les lignes d'approvisionnement de manière massive. On attendit plusieurs jours dans ces deux camps, vivant sur les rations de campagne et sur un peu de chasse.

Puis, ayant appris de ses scouts que l'armée gauloise investissait la place forte d'Alesia, César mit en branle son armée sur ce nouvel objectif.

Il sépara plusieurs cohortes chargées de sécuriser les routes dans les vallées et d'empêcher une attaque venue de Bibracte soulevée contre nous, sur nos arrières.

Je partis avec ces contingents pour rejoindre ensuite la vallée du Rhône et veiller à la bonne organisation des choses.

*

J'étais à Viviers avec mes instructions lorsque la nouvelle de l'arrêt du mouvement des deux armées nous parvint.

Les Gaulois s'étaient effectivement enfermés dans Alésia, une place redoutable mais pouvant à peine contenir leur nombre immense.

Vercingétorix avait fixé l'armée romaine pour mieux la battre, définitivement. Cette fois, il ne la laisserait pas fuir comme à Gergovie. Pour cela, le chef gaulois, semblait-t-il, attendait une seconde armée et pourrait ainsi fondre sur les légions en infériorité sur deux flancs.

Mais cette seconde armée tarda.

Lorsqu'elle se présenta aux alentours d'Alésia, les Romains avaient bâti deux systèmes de défense. Le premier enserrait la place forte d'Alésia, c'était le siège proprement dit. Le second système circulaire formait une seconde enceinte et protégeait les assiégeants contre une attaque venue de la plaine alentour.

La seconde armée gauloise était faite pour le mouvement, forte de sa cavalerie, dépourvue de matériels de sièges et de la science propre à ce type de guerre. Mais elle tenta à plusieurs reprises, vainement, de briser le cercle.

César a raconté en détail dans ses Commentaires ses batailles, cette bataille. Aucun témoin n'ayant eu, à part lui, une vision d'ensemble, il est difficile en cette occurrence, comme pour l'ensemble de ces années, je dois y insister, d'en décrire le déroulement effectif. Une chose est certaine : avec leur dizaine de légions, les Romains étaient dans une situation d'infériorité numérique extraordinaire sur un seul théâtre d'opération ! Pourtant, César livra bataille à l'extérieur de ses propres fortifications. Il défia la cavalerie gauloise et la brisa, faisant perdre ainsi à son ennemi le ressort de poursuivre. Quant à l'armée gauloise enfermée dans Alésia, ses sorties furent contrées violemment par les pièges affreux qui se refermaient sur eux et les projections des machines de guerre.

Vercingétorix ne pouvait utiliser sa cavalerie. De nuit, ses sapeurs œuvraient à démanteler le dispositif romain. Les Romains massaient dans le même temps leurs machines de jets et des corps-francs propres à intervenir en défense et en contre-attaque. Selon les témoins que je rencontrais plus tard, ce furent des combats atroces que seuls sans doute dépassent en horreur les tueries exaltées des civils d'Avaric.

Au bout de quelques jours, les offensives depuis Alesia cessèrent. La seconde armée dépourvue de chaînes d'approvisionnements modernes telles que celles que j'avais conçues pour Rome, s'affaiblissait et son moral s'étiolait. Les Gaulois avaient établi plusieurs camps et patrouillaient pour empêcher toute excursion romaine ou tentative de leur ravitaillement. La situation s'installait dans une espèce de pourrissement.

*

Lorsque je parvins dans la région avec la première caravane de ravitaillement, c'est à peu près ainsi que nous nous représentions la situation. Nous ne pouvions savoir ce que nous allions trouver à notre arrivée, si nous arrivions.

Remonter la vallée du Rhône avait été finalement assez aisé. Certaines tribus allobroges était en révolte elles aussi mais on ne pouvait parler d'armée ennemie, tout au plus des brigands opportunistes que les escortes pouvaient circonvenir par leur savoir-faire guerrier, leur esprit de décision et toujours, l'extrême disproportion, la dimension aléatoire, profondément injuste et terrifiante, des représailles pratiquées sur les civils torturés, violés, puis massacrés ou réduits en esclavage. Ceci nous procurait une certaine liberté de mouvement. J'avais prévu des convois réguliers au rythme de deux par mois, compatible avec la constitution d'une escorte jugée suffisante par les militaires. Il était entendu que les escortes ne feraient que l'aller et renforceraient ainsi les troupes assiégeantes-assiégées de César. Si nous passions, bien sûr.

Lorsque nous fûmes à une journée de marche d'Alésia, il s'était écoulé deux mois depuis la mise du siège.

Un fort parti gaulois fondit sur nous au petit matin alors que nous nous apprêtions à démanteler le camp de nuit. C'était une erreur grossière de leur part car nous pûmes nous mettre en défense rapidement et bien protéger nos points faibles. Après toutes ces années de danger et d'horreurs, je parvenais à mieux dominer ma peur. J'appréhendais toujours autant d'être contraint au combat direct et surtout au corps à corps. J'avais appris à porter des coups d'épée, j'étais rassuré par la cuirasse renforcée de lames de fer que je portais et par mon casque celtibère à la fois léger et protecteur. Mais l'idée de mon corps mêlé à un ennemi déterminé me glaçait. Je comprenais confusément que la volonté me ferait défaut, que je serais paralysé non de terreur mais par manque de ressort.

Nous fûmes attaqués par des Gaulois fanatiques qui hurlaient des invocations à leurs dieux. Fanatiques mais épuisés ... qu'en serait-il dès lors de ceux enfermés dans Alésia depuis huit semaines ? Les chevaux étaient lents, les fantassins progressaient mais se protégeaient mal. Nos archers auxiliaires crétois abattaient tout ce monde comme à l'exercice. La peur changea de camp très vite. Le corps gaulois fit retraite et l'officier romain qui commandait osa la poursuite lui-même avec un escadron de notre cavalerie.

On entendit des cors et des trompettes : c'était un détachement qui venait d'Alésia. Alors commença vraiment à quelques centaines de mètres de notre camp en partie démantelé, cette bataille du ravitaillement dont personne ne parlerait jamais. Trop insignifiante à l'échelle du grand mouvement de l'Histoire que provoqua César mais pourtant si décisive et illustrant si bien la puissance de l'organisation et du contrôle des émotions des armées romaines !

Le général gaulois avait bien décidé de couper le ravitaillement de César. L'avant-garde que nous avions repoussée tentait de se regrouper avec trois détachements qui convergeaient vers la plaine ouverte au pied de notre camp, légèrement surélevé et adossé à une forêt de hêtres ne facilitant pas

la manœuvre. Notre cavalerie harcelait l'avant-garde gauloise mais elle était dangereusement rejointe par un parti gaulois plus gros venant de l'est.

C'est la sortie réussie, la veille, d'un fort détachement romain sur le flanc sud-ouest de leur encerclement, qui détermina une bataille. Ces troupes, un dispositif complet assez léger – archerie, cavalerie, fantassins très mobiles – avaient bousculé la tentative d'interception et s'étaient avancées dans cette nuit de pleine lune sur une route bien balisée. Elles arrivèrent dans le dos du regroupement gaulois qui s'opérait devant nous. Les détachements d'éclaireurs s'affrontèrent mais les Gaulois ne recherchaient pas l'engagement sans s'être redéployés. Et puis, leur objectif était bien notre chargement, encore protégé par le camp que nous remontions à la hâte.

Tandis que les Gaulois opéraient leur regroupement devant nous, hors de portée de nos jets, le détachement envoyé par César les contourna par l'ouest et vint camper entre l'armée gauloise et notre position. Une conférence des officiers romains eut lieu. On craignait que les Gaulois n'acheminent plus de troupes à la faveur de la nuit. On envoya messagers à Alésia en suggérant à César d'effectuer plusieurs sorties pour fixer les guerriers gaulois loin de nous.

Au matin du deuxième jour, les deux armées se faisant face me parurent d'égale force : la masse gauloise ne semblait pas avoir reçu de renforts. Néanmoins, notre position était meilleure sur une éminence et adossée à notre camp. Mais il fallait passer. Et sans tarder.

Sans pouvoir se concerter avec nous, César accentua ses attaques contre deux des camps gaulois, ceux situés au sud-est. Il bloqua celui de l'ouest par des lancements de projectiles et le harcèlement de plusieurs escadrons de cavalerie, les empêchant de manœuvrer.

Au sud, nous prîmes l'initiative. Le commandant romain opéra un mouvement tournant par l'est, en pointant le détachement qui avait attaqué le camp la veille et qui paraissait proche de l'épuisement. La ligne gauloise faiblit vers midi et nous nous apprêtions à lancer dans la bataille nos dernières réserves pour emporter la décision. A ce moment nous fûmes attaqués à revers par le bois. On vit des projectiles enflammés fondre sur notre palissade nord. Le feu attisé par un vent mauvais fragilisait notre défense et menaçait les bagages et les vivres. Une partie des hommes devait s'employer à les protéger, sans eau, en projetant de la terre pour étouffer le brasier. Plusieurs commandos gaulois entrèrent simultanément dans le camp, ivres de haine et de courage. On laisse là le feu, on se retourne contre eux. C'est le corps à corps, et là, la maîtrise de la technique froide romaine pour tuer l'ennemi. Chaque légionnaire est une machine qui enchaîne des gestes connus, préparés, répétés, il lève le bouclier, pare le coup qui le frappe, recule d'un pas et l'ennemi perd un instant l'équilibre, entraîné par sa trop grande épée. Alors le légionnaire se fend, il frappe, un, deux coups droits et profonds au ventre, l'homme est mort ; sans se relever totalement le légionnaire observe circulairement où est la prochaine menace, l'identifie, s'y porte et tue.

J'étais glacé, ma langue devenue un énorme morceau de bois sec m'empêchant de reprendre mon souffle, le conduit nasal obstrué de morve. Je me chie dessus. La merde coule liquide dans mes braies de voyage. Je pense à Taurenthe, aux femmes sous le péristyle. Je voudrais tellement vivre ! C'est l'odeur de merde et de sang qui me réveille ! un homme hurlant, bouche ouverte dévoilant des dents noires fond sur moi. Je lance une bûche claire dans ses jambes, il trébuche, j'enfonce en criant ma courte épée dans son cou velu. La tête se détache à moitié mais il a le temps de me mordre le pied. Je crie je frappe il est mort je me relève je fuis vers cette tente verte que je vois comme un refuge. Un coup de bouclier me frappe à la tempe, le casque amortit mais je perds l'équilibre, une épée frappe à plat ma cuirasse je plonge à terre voilà mon ennemi qui frappe à nouveau je me retourne sur le côté il me rate d'un cheveu assis sur le cul je tends devant moi mon glaive à deux

mains tandis qu'il se jette sur moi et s'empale. Il pue l'oignon comme dans un récit de Pythéas. Son sang chaud trempe ma cuirasse. Il râle tandis que je me relève. Plus personne ne s'intéresse à moi. Je souffle.

*

Ces instants où j'étais en marge de la mêlée centrale durent être celles du retournement. Nos attaquants placés en embuscade dans la forêt étaient finalement peu nombreux et surtout en mauvaise forme comme nous l'observèrent à leur cadavre. Nous ne fîmes pas de prisonnier. Tous les survivants furent égorgés immédiatement et nous nous tournâmes vers le feu. Le vent ramenait les flammes vers la palissade le long de la forêt et nos bagages n'étaient plus réellement en danger.

Nous n'avions pu sortir en renfort de la bataille principale dans la plaine. A ce que je vis, la manœuvre avait réussi.

Les Gaulois se retiraient sans désordre vers leurs camps. Nos cavaliers les harcelaient et les harcèleraient jusqu'au bout. On sut ensuite que les attaques concomitantes de César contre les camps gaulois les avaient beaucoup affaiblis.

Au troisième jour, nous pûmes nous restaurer tandis que les sapeurs et nos éclaireurs sécurisaient la route jusqu'à Alesia. Ce fut pour moi une journée de repos et d'hommage. Quelques-uns des officiers présents me connaissaient depuis le début des campagnes et avaient toujours manifesté l'extrême gentillesse de leur profond mépris à mon endroit. Il fallut donc que j'attende six années et l'épreuve du sang pour que je fusse perçu différemment par ces brutes bien élevées. Même les hommes de troupe, ces plébéiens dont je ne comprenais même pas le latin des bas-fonds qu'ils patoisaient, me regardèrent différemment. Aussi invraisemblable que ce fut pour moi, certains m'avaient vu pris à partie et m'avaient vu tuer. J'étais un de leurs semblables dans la mort donnée à l'ennemi. Une barrière essentielle entre eux et moi était tombée.

César me salua personnellement à notre arrivée dans le camp principal. Il me parut fatigué et inquiet. Certes il avait stabilisé sa position et son problème de vivres était en grande partie réglé mais pour deux à trois semaines seulement. Ensuite, il faudrait que le deuxième convoi déjà en route depuis Viviers, parvienne jusqu'à nous.

La défaite du camp de ravitaillement était la troisième subie par les Gaulois.

J'appris – ceci est retracé dans les Commentaires – que les Gaulois avaient échoué à deux reprises à briser les cercles concentriques des Romains. L'inquiétude de César venait de ce qu'il se savait à son point le plus faible. Moins bien doté en troupes, sans possibilité de renforts rapides, il subissait l'attrition de ses moyens à chaque engagement face à un ennemi riche en hommes. Le chef gaulois quant à lui, était pressé par le temps. Dans Alésia les vivres devaient maintenant manquer. Ce que nous avons vu des hommes de l'extérieur engagés contre nous montrait qu'ils n'étaient guère mieux lotis.

César savait par ses espions qu'une nouvelle armée gauloise se constituait. Moins nombreuse, elle était mieux commandée et très aguerrie. Certaines tribus avaient combattu avec les Romains comme auxiliaires avant de changer de camp et connaissaient bien leurs forces et leurs faiblesses.

L'armée de Vercassivellaunos fut annoncée par nos patrouilles quelques jours plus tard. César harangua ses troupes à la nuit alors qu'on voyait au loin sur la plaine supérieure, les lumières des torches de l'armée gauloise qui s'avavançait. Les Romains étaient répartis sur deux sites : un camp supérieur, bien fortifié, conservait une grande partie des bagages et des vivres. Je me trouvai avec

César dans le camp circonvenant Alesia avec le gros des troupes et des vivres et sans doute pensions-nous, le plus dangereux, la clé de tout notre dispositif.

En fin de matinée ce jour-là, nous parvint par télégraphe optique la nouvelle de l'attaque du camp supérieur. Au même instant, les Gaulois lancèrent une offensive sous nos murs extérieurs et parvinrent à mettre le feu à une partie des remparts et à des réserves. Tout ceci occupait beaucoup de monde quand Vercingétorix lança son attaque contre le mur intérieur, appuyé par les engins construits à l'image de ceux qu'utilisaient les Romains.

César ne voulait pas perdre le camp supérieur, autant à cause de la disposition des vivres et des bagages dont il aurait la plus urgente nécessité même en cas de victoire, que pour l'effet de panique qui pourrait en résulter pour ses troupes. Le camp supérieur, extérieur au double enfermement d'Alésia représentait dans l'imaginaire du soldat l'extérieur bénéfique sur lequel s'appuyer. Et le Romain étant un être dépourvu de la large palette des émotions, il ne disposait pas dans sa constitution psychique d'étapes, de paliers entre la froide détermination et la panique totale.

Labienus sortit de l'enceinte par le sud avec sa garde rapprochée et par un long détour, rejoint le camp supérieur pour en prendre le commandement. L'exploit en soi que constitua cette petite manœuvre restaura la confiance du camp nord, où tous se mirent résolument en défense et résistèrent aux coups de boutoirs des plus redoutables guerriers de la Gaule.

Vu de ma place tout se jouait là, autour de moi, autour du génie de César. Ses yeux brillaient de fatigue quand il parlait tout en projetant vers ses interlocuteurs une onde bénéfique de résolution et de confiance. Lorsque des nouvelles inquiétantes lui parvinrent du combat à l'intérieur, où les machines de Vercingétorix faisaient brèche et jetaient sur ses troupes des géants sauvages, il se garda bien d'aller sur les lieux pour ne pas accentuer la gravité de la situation : il donna des ordres précis portant sur la destruction des machines, sur l'écroulement d'un remblai à provoquer, sur la disposition et le tir des archers. Il fit bien car on annonça alors l'effondrement d'un pan entier du premier mur extérieur dans lequel s'engouffrait pêle-mêle une troupe déterminée de haine. Et je vis César se souvenant, sans plan sous les yeux, de la structure de ses défenses, donnant l'ordre d'engager toute sa réserve et la confier à un jeune officier prometteur mais sans réelle expérience de l'adversité.

- Je viendrai lorsque l'attaque intérieure sera stoppée dit-il simplement.

Ainsi fit-il dépendre sa venue sur un théâtre difficile qui aurait pu être comprise au moins par son état-major comme une analyse de faiblesse, d'un premier succès dont il attendait sans ciller la nouvelle. Lorsqu'il apparut au cœur de la mêlée sur la brèche du mur extérieur, les soldats et les officiers surent que la menace directe de Vercingétorix à l'intérieur, était éteinte. Et c'est en acclamant leur général que les légionnaires romains montèrent pour repousser la foule guerrière gauloise effarée.

*

Lorsque l'armée gauloise abandonna la brèche, César prit la tête de la troupe et remonta vers le camp nord. Ce fut un nouveau massacre : les gaulois assaillants du camp durent se retirer sans protection, poursuivis par l'armée romaine.

Pendant la nuit, des centaines de guerriers gaulois abandonnèrent leurs camps, individuellement. Ils furent tués un à un le lendemain par les patrouilles romaines qui nettoyaient. Les camps gaulois furent désertés successivement, les Romains observèrent le désordre de cet abandon. Ils menèrent des actions de harcèlement pendant plusieurs jours, en profondeur, les privant de toute capacité

combattive. Dans le même temps, la route d'approvisionnement des camps fut sécurisée, des postes et des relais, le télégraphe installés.

De son camp retranché, Vercingétorix observant tout cela, prit sa décision. Mais tout cela est bien connu depuis.

XXIV.

Le butin d'Alesia était immense et fut partagé généreusement au profit des légionnaires.

L'armée gauloise fut réduite en esclavage, avec une exception – parfois mal appliquée – au bénéfice des Eduens et des Arvernes. La masse des armes saisies servit à doter les troupes auxiliaires ou même romaines. On saisit également des parures précieuses, des étoffes, toutes choses que le Général distribua largement à ses soldats en veillant à ce que chaque légionnaire en profite effectivement.

L'armée de secours crevait de faim et errait sans but à travers les forêts et les champs. Les oppidums lui étaient le plus souvent fermés, par crainte des représailles, à moins que telle petite cité fanatique ou mal informée accueille ici ou là un détachement en retraite. La sanction alors ne tardait pas : l'armée romaine se portait en avant, prenait la place et détruisait la population. Les Romains reproduisaient à grande échelle leur légende symbolique des Horaces contre les Curiaces.

Face à la Gaule encore remuante, César décida d'hiverner à Bibracte, avec cinq légions et répartit les cinq ou six autres dans un rayon assez vaste, à plusieurs jours de marche, chez les Rèmes, les Bituriges et jusque chez les Séquanais et d'autres peuples.

Ce fut sage car dès qu'il fut installé, ses troupes firent face à une nouvelle révolte des Bituriges : César de déplaça lui-même avec le gros de ses forces et la manière dont il mena l'affaire ne ressemblait en rien à la bienveillance du vainqueur de la veille.

Lorsque César revint à Bibracte, je décidai de me mettre moi-même en route pour rentrer à Marseille, en dépit de la saison. Une partie des rives du Rhône gelait sur plusieurs pas. Le voyage par étape, sûr autant que possible, fut presque sans encombre. Même en cette basse saison, il y avait du trafic sur toutes les routes. On sentait que quelque chose changeait : je sortais d'un pays ravagé, on parlait d'un million de morts en Gaule – c'était dans un rapport du proconsul au Sénat – et en même temps, la route était fréquentée en ce début d'hiver, alors que le pays n'était pas totalement pacifié.

*

La reddition d'Alesia et la capture de Vercingétorix furent une grande victoire sans que des spectateurs tels que moi fussent en capacité de le comprendre sur le moment. Le soulèvement général de la Gaule n'était pas terminé. Mais pour aller directement à la conclusion, il manqua à la fois de ressort et d'un chef pour le conduire. César et ses lieutenants faisaient face à des peuples et à des armées certes redoutables mais peu coordonnées, qu'ils affrontaient les uns après les autres, toujours désormais en position de force. Supériorité stratégique et tactique, organisation, confiance, force des coups, décidaient ensemble de l'issue de chaque engagement.

Un autre remplacement était en train de se produire en Gaule. Nos représentants dans les villes et les bourgades signalaient déjà des marchands latins qui s'installaient sous la protection de l'armée. Là, c'était un domaine agricole d'un noble gaulois disparu qui était repris par un romain de rang équestre. Ailleurs, un de ses semblables arrivait avec une lettre patente et l'affermage de tel impôt sur les denrées, ou la compétence de tel péage pour le compte du Trésor romain.

*

N'oubliant jamais la force du droit, le proconsul réunit à la fin de cette année-là les représentants des peuples gaulois et proclama la Gaule province romaine.

Sous ce titre et cette autorité subsistait une kyrielle de statuts, modalités, libertés spéciales, territoires jouissant de divers droits et frappés d'autant d'obligations. Un système fiscal d'une effroyable complexité, selon que tel peuple était ami du peuple romain, client, feudataire, tributaire ou que sais-je encore. A cet enchevêtrement s'adossait encore Marseille et ses comptoirs sur la côte de l'ancienne et étroite Transalpine.

L'intrication de ces statuts permit au proconsul de maintenir à son service certains peuples, à l'image des Eduens et des Rèmes, à charge pour eux d'enserrer quelques autres peuples clients sous leur propre autorité et responsabilité.

J'assistai à cette cérémonie solennelle qui vit l'intégration de la Gaule chevelue à l'empire de Rome. Un rituel placé sous les auspices de la Triade capitoline, Jupiter, Junon, Minerve, les trois dieux fondamentaux de Rome dont César était de grand prêtre depuis plus de dix ans. On sacrifia avec les druides également aux dieux de la Gaule, Cernunos, Toutatis, Taranis, puis les prêtres gaulois firent allégeance aux cultes de Rome. Les religieux romains cherchaient à retrouver dans le panthéon celte leurs propres divinités, à l'image de ce qu'ils faisaient naïvement avec les nôtres.

Après cette cérémonie et les trois jours de banquets, fêtes et jeux qui suivirent, je rentrai définitivement à Marseille où je repris le cours de ma vie paisible autour de mon épouse, de mes enfants et de mon père, qui paraissait éprouver à l'égard de César une aversion bâtie sur le ressentiment.

*

César consacra sa dernière année de proconsul à la nouvelle province. Il me revenait qu'il se comportait comme il l'avait fait les années passées en Cisalpine ou en Illyrie : il était un magistrat romain en tournée, il avait ce don d'ubiquité qui lui était propre, il était partout à la fois, grand-prêtre, chef, juge, ingénieur, architecte. Ici, il lançait la construction d'une basilique civile, là il ordonnait le relèvement d'un pont, là encore il présidait une réunion de chefs locaux, se prêtait à telle cérémonie religieuse, remettait solennellement des insignes d'honneur à telle légion, à tel régiment.

*

C'est au cours de cette dernière année qu'il fut rejoint par la vie politique romaine. César voulait conserver une forte armée en Gaule car il ne pouvait écarter totalement de nouveaux mouvements, même près de deux années après Alésia. Pensant pouvoir traiter avec ses adversaires au sénat, il fit signe de bonne volonté en renvoyant en Italie deux légions mais en conservant six il me semble, en Gaule.

Par ses agents sur place, César mesurait pleinement l'envie et le ressentiment qu'il avait provoqués chez nombre de familles patriciennes et même au-delà. Témoin son meilleur général, Labienus, qui prenait progressivement ses distances et avait laissé tout récemment son dernier commandement pour rentrer à Rome, alors même qu'il était d'extraction plébéienne et figure notable du parti populaire.

La puissance acquise par César effrayait. La disparition de Crassus, battu puis exécuté par les Parthes en Asie, avait déséquilibré le système romain dans son dernier avatar. Les patriciens se dissimulaient derrière Pompée, le seul chef de guerre détenant une gloire militaire comparable à

celle de César. Cette gloire s'éloignait dans l'Histoire. Pompée dominait à Rome et en Italie, seulement par son autorité prestigieuse, par ses clientèles en Asie, en Espagne, et en quelque lieu de l'ancienne Gaule transalpine. Mais il n'avait pas de troupes en Italie. Les légions qui lui seraient fidèles étaient loin de Rome. On lui prêtait le mot selon lequel il lui suffirait de taper du pied pour que se lèvent les légions mais c'était un mot politique.

César avait peur. Son mandat se terminait et ne serait pas renouvelé. Aux termes des règles romaines, il devait au jour de l'expiration, rentrer en Italie en citoyen et, le cas échéant, se présenter à un nouveau consulat. C'était ainsi que l'on procédait légalement. Il aurait alors perdu l'immunité dont il jouissait comme proconsul dans ses provinces. Il savait qu'il serait immédiatement mis en accusation par Caton ou d'autres. Il aurait eu alors à mener de front sa campagne électorale et plusieurs instances judiciaires.

Ses gens à Rome et au premier chef, Marc-Antoine, tribun de la plèbe pour l'année, militaient pour qu'il soit autorisé à présenter sa candidature au consulat *in absentia*, tout en restant en charge dans ses provinces. C'était beaucoup demander et, soit que ses négociateurs en fussent incapables, soit que le parti anti-césarien eut été trop puissant, cela lui fut refusé, en dépit d'arguties juridiques sur la date d'expiration de son proconsulat, compréhensibles seulement par de vrais Romains.

Toujours est-il que le Sénat mit fin au mandat de César un des premiers jours de janvier 704 AUC et, au prix d'une bataille de procédure, finit par le faire déclarer « ennemi public » !

Résidant à Ravenne, César se retrouvait privé de toute issue légale : menacé de mort en Italie, privé juridiquement de tout commandement, il décida d'entrer en Italie avec la XIII^{ème} Légion. Là commença la guerre civile romaine qui fut fatale à Marseille.

DERNIER ROULEAU

XXV.

Pour nous autres Grecs il est très difficile d'imaginer que le parti du Sénat crut un seul instant que César ainsi frappé, il perdrait tout soutien et devrait se soumettre. Comme il était prévisible – du moins pour moi lorsqu'on me narra cette histoire qui nous est à ce point étrange, le général ne se laissa pas faire. Il quitta Ravenne et misa tout sur l'effet de surprise : il fondit sur l'Italie avec une seule légion, la XIIIème, la seule auprès de lui, des troupes fidèles et aguerries et rendue certaines de leur valeur par huit années de campagnes victorieuses. Il conservait en Gaule une force considérable de plusieurs légions desquelles il obtint très vite les serments de fidélité.

Un des épisodes de ces opérations en Italie fut la prise de Corfinio, qui m'intéresse ici parce que la place était commandée par Domitius Ahenobarbus, le proconsul désigné par le Sénat pour les Gaules, en succession de César. Les deux hommes se détestaient tout uniment d'ailleurs, et depuis des années : lors de sa préture Domitius avait tenté d'empêcher que César reçoive quitus de son consulat. Cette bataille judiciaire avait laissé des traces entre les deux hommes.

Après que César eut combattu victorieux à travers le Picenum, les terres d'origine de Pompée, il déboucha avec la XIIIème légion au sud du pays sabin, devant Corfinio, tenu donc par un de ses irréductibles ennemis.

Y-a-t-il eu une bataille devant Corfinio, un siège dans les règles ? Aujourd'hui encore je n'en sais rien. Les adversaires de César sont morts depuis et nous n'avons en définitive que ce qu'en a raconté le Dictateur lui-même. Mon opinion est que ce fut d'abord une victoire politique. Car Domitius avait des forces avec lui, au moins trois légions, face à une et ses auxiliaires, du côté de César. La place de Corfinio était solide : les pompéiens pouvaient fixer là le parti de César et le battre en y concentrant des forces suffisantes. Et déterminées.

Cela ne se produisit pas. Pompée hésita : aux appels de Domitius, il ne répondit pas, ou trop peu. D'ailleurs, tout au long de cette guerre civile, c'est bien le manque d'esprit de décision de Pompée qui ne laisse d'étonner. A chaque moment décisif, il semble que le Grand Pompée hésite, sursoit, puis décide d'une demi-mesure. Toujours est-il que, après quelques escarmouches autour de la ville, sans doute aussi parce que Domitius était lui-même un chef indécis et inquiet, un magistrat poursuivant son *cursus honorum* sans génie, sans avoir connu véritablement l'épreuve décisive de la guerre, tout s'écroula.

Au total ce n'était pas un barreur de gros temps.

On observa des désertions. Plusieurs membres de l'état-major de Domitius prirent la fuite et en définitive, les portes furent ouvertes. A mon avis, César avait négocié avec quelque faiblesse cette traître reddition. Domitius, capturé, ridicule, fut épargné : *pardonné* par César. Il promit son allégeance, et se fit petit. Et comme souvent jusqu'au bout de son histoire, la bienveillance de César ne fut point du tout récompensée.

Pour Pompée, il était trop tard et ce fut réellement un désastre que la perte de Corfinio. La ville était comme souvent en Italie, bâtie comme un oppidum. Elle commandait la via Valeria. La place investie, la route de Rome était ouverte. Pompée et la plupart des sénateurs, dépourvus de troupes à opposer au Général félon, ne pouvaient l'attendre à Rome difficile à défendre, et partirent pour le sud du pays.

C'est sans doute à partir de ce moment que le Grand Pompée perdit tout espoir de se conserver l'Italie, ce qui aboutit à sa fuite par le port de Brindes où il finit par se laisser enfermer puis assiéger, quelques semaines plus tard.

Car par sa politique de clémence, César grossissait ses forces et fissurait le parti sénatorial. L'ingratitude émergeait, publique, comme un trait de caractère de Pompée, trait que Marseille dut à son tour déplorer ultérieurement pour son plus grand malheur.

Un jour, Pompée prit la mer vers l'Asie, laissant là quelques sicaires pour tenir la ville qui ne résista pas longtemps.

*

Après Corfinio et Brindes, César revint à Rome. Il réunit un semblant de Sénat avec les Pères conscrits ralliés qui n'avaient pas fui avec Pompée, et se fit attribuer la dictature pour six mois.

J'entends dire partout dans le monde que César *renonça* alors à poursuivre Pompée en Orient et porta son regard vers les Espagnes. Je n'en crois rien. César disposait d'un avantage, pas seulement de prestige : il tenait Rome et l'Italie, le centre du pouvoir, quelques semaines seulement après qu'il eut été déclaré « ennemi public » par l'autorité légitime.

S'il avait renversé le cours des choses en si peu de temps, il lui restait beaucoup à accomplir. A l'échelle du monde, il était encerclé et il devait briser ce cercle. Les historiens s'ils en ont le loisir, pourront disputer un jour les raisons des choix de César : pourquoi se porter en Occident plutôt que de « poursuivre » Pompée en Orient ?

Mon opinion est celle-ci : hors d'Italie, les deux principaux points d'appui de Pompée dans le monde étaient les Espagnes et en Orient, l'Asie mineure, où il se trouvait. En Espagne, il était apprécié, aimé parfois, des troupes lui seraient fidèles. En même temps, César y avait des relais, y avait combattu et y était connu, craint ; il y comptait des alliés, déclarés ou non. Ce n'était pas le cas en Orient où ses clients étaient moins nombreux ou moins puissants. César ne pouvait pas non plus dégarnir totalement sa couverture en Gaule pour constituer son corps de bataille, et partir avec le gros de ses forces en Orient en laissant la Gaule plus l'Italie sous la menace d'une reconquête venue de l'ouest espagnol.

Comme il pensait pouvoir plus facilement rejeter à la mer une tentative de débarquement de Pompée en Italie – il avait laissé Brindisi bien doté en défense pour cela – il préférait éteindre tout risque venu de l'occident. Voilà mon explication.

XXVI.

Et sur la route de l'Espagne, il demeurait Marseille. Serions-nous avec lui ou contre lui ?

Le mouvement du dictateur et de ses troupes nous laissait le temps de décider et de nous organiser. On vit passer au large plusieurs convois de navires qui croisaient vers les côtes espagnoles qui sans doute relâchaient plus loin sur le rivage de la Province, à Narbonne évidemment, sans aborder Marseille.

Ô ironique Clio ! Narbonne avait été fondée par un ancêtre de Domitius lors d'une intervention romaine à notre demande quelques générations plus tôt !

XXVII.

César se méfiait déjà de nous car le ravitaillement des légions demeurées en Gaule chevelue et même dans l'ancienne Province, semblait se faire souvent par Arles ou même à partir d'une baie propice au trafic, proche de notre colonie de Nice, là où le dictateur fonda plus tard le Forum Julien.

Nous étions ainsi contournés et nous attendions que le dictateur nous sollicite enfin. Les ambassadeurs de Pompée quant à eux, étaient arrivés quelque temps après que leur champion eut fui Brindes. Milon intriguait et rappelait aux Quinze comme à l'assemblée des Timouques les bienfaits et la légitimité de Pompée et du Sénat.

J'étais dans notre maison de Marseille lorsque mon père me rappela de toute urgence à Taurente, en me recommandant la discrétion. Je partis un matin, dissimulé dans un de nos navires de commerce, qui me déposa dans la calanque d'Âlonis plusieurs heures plus tard. César avait envoyé à mon père un affranchi, Manès Julien, avec qui j'avais jadis voyagé en Gaule pendant la guerre. Manès était porteur d'un message oral du dictateur et détenait le sceau de César. J'imaginai avec horreur ce qu'il lui serait arrivé s'il était tombé entre les mains des pompéiens sur la route de Taurente. César, qui savait que mon père était membre des Quinze, lui demandait de provoquer une réunion des Timouques pour que Marseille décide de lui ouvrir les portes. Mon père acceptait d'effectuer la démarche. Il avait réuni à Taurente quelques membres des Timouques proches de nous pour relayer sa position. Il entama les procédures dès le lendemain. Toutefois il choisit une voie médiane, le seul praticable pensait-il.

Les Koitès Phocéa sont de la lignée d'Aristarché, la prêtresse d'Artémis d'Ephèse, la protectrice de Marseille et de toute ses colonies. Ainsi, le chef de notre famille est-il de droit membre des collègues des prêtresses d'Artémis et ceux d'Apollon, et préside au culte des Dieux, qui précède l'ouverture de la séance de notre Assemblée civique, les Timouques. A ce titre c'était mon père qui avait la main sur l'ordre du jour des Timouques. L'assemblée était précédée d'un sacrifice à Artémis et à Apollon, où mon père officia au titre du collège des prêtres-fondateurs phocéens. Il fixa ainsi seul et de manière sacrée l'ordre du jour de la réunion, sans que les Quinze ne puissent y opposer quelque manœuvre.

Les Timouques se réunirent sur notre Agora, en arc de cercle sous le soleil, tandis que les autres hommes de la cité assistaient, dans le climat froid mais sans vent d'une belle journée d'hiver. La question était ainsi posée, exprimée par mon père : « Marseille peut-elle choisir qui détient l'autorité légitime à Rome, notre alliée ? ».

C'était, en cas de réponse négative, refuser de trancher, nous Marseillais, quel était le gouvernement légal de notre puissant voisin et donc proclamer notre neutralité. Mon père estimait qu'il fallait empêcher de poser une alternative entre Pompée et César. Il était certain que les Timouques, à la fois légitimistes et conscients de que notre cité était, du point de vue romain, cliente de Pompée, pencheraient pour lui. Ensuite parce que Pompée avait dans le passé corrigé en notre faveur l'étendue de nos implantations sur les bords de la Mer, en particulier sur la côte espagnole. Enfin parce que les agents de Pompée distribuaient largement leurs prébendes aux familles les plus indécises et toujours corruptibles. Il y avait également – pour moi à bien y réfléchir c'est même là l'essentiel car les élites marseillaises avaient bien compris le poids exorbitant du système de clientèle romain - une question d'allégeance : Pompée était le patron de Marseille mais jamais son influence n'avait été pesante. En conséquence, seul le refus de s'immiscer dans une appréciation de la

politique intérieure romaine pouvait conduire à la neutralité. Hélas ! César avait chargé Manès d'un message bien différent : ce qu'il voulait c'est que Marseille lui ouvre ses portes et son port et les ferme à Pompée. Mon père avait expliqué à Manès qu'il ne pourrait obtenir plus que la neutralité.

A cette époque, César était peu disponible pour s'engager dans des pourparlers tout en nuances, lui qui maniait la force brutale depuis si longtemps. Certes, nous étions des Grecs et non des barbares inconséquents mais cela ne pesait pas suffisamment. Césars et ses commandants s'étaient habitués à la pression militaire qu'ils exerçaient sur la Province depuis le début du proconsulat, à prendre des mesures peu discutées, leurs agents intervenaient continuellement dans l'organisation des routes, des postes, du commerce, et pesaient sur les libertés marseillaises même lorsqu'elles nous enrichissaient collectivement ou individuellement.

Avions-nous conscience de la force de César ? Tous les Marseillais connaissaient théoriquement, abstraitement, la puissance militaire romaine, directement ou par des récits dont le rapport en exagérait encore l'éclat mais en omettait trop souvent la violence inouïe. Une violence proprement incroyable pour ceux qui, comme les Marseillais, n'avaient plus connu de guerre générale depuis des siècles, tout au plus des escarmouches avec des brigands au savoir guerrier limité et des opérations circonscrites et toujours inégales de pacification.

En insistant sur la brutalité romaine, partagée tout uniment par les deux partis romains, il était peut-être possible de convaincre les Timouques, même ceux qui avaient accepté la générosité de Pompée, de ne pas choisir. La proposition de mon père, longuement discutée, fut enfin votée. Les Timouques proclamaient leur amitié envers le Sénat et le peuple romain et enjoignaient les Quinze de proposer aux deux adversaires la médiation de Marseille et de former des ambassades à leur envoyer dès que possible. Mon père semblait avoir gagné mais il demeurait préoccupé. Le mandat donné aux Quinze était flou : le vote eut lieu sur la base d'une motion non rédigée et les scribes en tirèrent quelques phrases laconiques qui laissaient une grande marge de manœuvre. Nous ne pratiquions pas, contrairement au Sénat romain depuis le consulat de Cicéron, de compte-rendu écrit des séances, ni des Timouques, ni des Quinze.

Je ne sais pas en quels termes la déclaration de neutralité fut transmise à Pompée – pouvait-on l'atteindre aisément ? – ni à César, qui s'était mis en route par la voie terrestre depuis Rome avec ses légions.

En parallèle, les Quinze demandèrent aux Trois de mettre la cité et ses colonies en défense, d'armer la flotte de guerre, de compléter les greniers et les arsenaux. Cette mesure de prudence agaça les cohortes césariennes présentes à Arles et ailleurs, qui avertirent immédiatement le Dictateur. Moi-même, j'avais renvoyé Manès porteur d'un courrier détaillé lui expliquant les subtilités supposées de notre position, mais il dut arriver un peu tard.

La mise en défense eut un effet pervers sur nos concitoyens : l'ouverture des arsenaux, la distribution des armes et le début des entraînements créa une agitation patriotique et une certaine envie d'en découdre avec l'usurpateur romain. J'avais moi en tête les ravages, les villages incendiés, les femmes violées avant d'être éventrées, le sac d'Avaric et tous ses enfants égorgés dans la lumière fauve des villes en flamme, sous les clameurs des soldats poisseux du sang de leurs victimes.

Je voyais ainsi la dernière nuit de Marseille comme la dernière nuit de Troie. Le soldat romain aussi était un peu un juriste obtus. Lui, citoyen romain, il pouvait dénier toute humanité à toute créature placée sous sa domination et la torturer, la dépecer avant de la tuer enfin par plaisir ou ennui, à moins de la vendre comme esclave. Ce n'était même pas, ou pas seulement, de la cruauté mais surtout de l'indifférence. Faire la guerre aux Romains vous obligeait à la gagner ou à mourir dans

d'atroces souffrances et de voir disparaître tout ce qui vous était cher. Nul dans notre monde ne devait se placer à la merci des Romains.

Et tous ces jeunes gens qui passaient leurs belles armures et leurs jambières sous le regard lourd de désir de leurs femmes, qui se voyaient les nouveaux Achilles et Ulysses, n'imaginaient pas un seul instant la douleur que pouvait leur infliger le Romain, cet homme épais, couturé et carapacé par quinze années de campagnes barbares.

Pour revenir à notre diplomatie, il me semble encore aujourd'hui que la déclaration de neutralité et l'offre de bons offices étaient compatibles avec une mise en défense de notre cité et de nos colonies. Néanmoins, ce que ne l'était pas c'était d'ouvrir notre port au proconsul des Gaules désigné par le Sénat pompéien et d'accueillir sa flotte et ses forces !

*

Le proconsul désigné pour la Gaule, Domitius Ahenobarbus, épargné par César après Corfinio s'empressa donc de trahir la clémence du dictateur. Et toujours aveuglé par la haine qu'il lui portait depuis sa prêtreure plus de dix ans auparavant, Domitius rompant son serment et fit voile vers Marseille avec plusieurs navires. Pompée avait agité sa clientèle des grandes familles marseillaises, la mission de médiation confiée à mon père tourna court. Nous étions isolés et menacés lorsque la petite flotte de Domitius arriva en vue du Lacydon. Apollonidès animait le parti pompéien, avec son gendre Parménon et la famille Hermone. La conjuration des imbéciles.

Apollonidès nous fit savoir que notre sécurité n'était plus assurée en ville. Au point que face à une telle proscription, mon père ordonna à toute la famille et à la maisonnée de quitter Marseille. Chose extraordinaire, nous le fîmes par la voie terrestre, à travers la grande forêt sacrée, sous la protection de gardes ligures venus de nos propres villages qui nous prirent en charge aux portes de la ville, jusqu'à Taurenthe !

Nous passèrent aux pieds de l'oppidum des Albiques, eux-mêmes enfermés et armés derrière leurs murs. Ils nous laissèrent en paix et ce fut avec soulagement cette fois-là que nous pénétrâmes dans la vieille forêt, jusqu'à Taurenthe.

Mon père était très affecté par sa situation. Silencieux pendant tout ce petit voyage, ne pouvant ni cheminer à pied, ni se tenir sur sa monture, il prit place à bord dans notre chariot de bagages. Il se retira dès notre arrivée. Ses fortes fièvres durèrent pendant deux jours, que les médecins ne parvenaient pas à dominer. En dépit de diverses potions, infusions, lavements, de nos offrandes à Asclépios, de nos prières constantes, il entra dans un délire la nuit du troisième jour et mourut le matin même de l'arrivée des avant-gardes de César à Aix.

A Marseille, Apollonidès avait été nommé Stratège. La ville se préparait pour le siège. Apollonidès razziait la campagne environnante pour entrer le maximum de vivres en ville. Ses patrouilles et ses ravitailleurs rencontrèrent les éléments précurseurs romains au pied de l'oppidum des Albiques, qui étaient en train d'évacuer pour se joindre au Marseillais. Ainsi, avant même que les pourparlers ne soient entamés avec César, l'affrontement avait commencé. Les Romains, une simple patrouille, firent retraite mais le gros d'une légion se dirigea sur le Lieu pour couper la route de notre propre domaine et prendre Cithariste.

César parut à Taurenthe le lendemain de la mort de mon père. Son ami mort, même s'il se souvenait des services que je lui avais rendus pendant toutes ces années, je me trouvais dans une situation très dangereuse et je devais d'abord protéger ma famille et mes gens. Il n'y eut pas véritablement de temps pour le deuil.

Très agacé par la situation, César réalisait que sa campagne serait rendue plus longue et difficile par la résistance de Marseille et qu'elle retardait le reste de ses mouvements, alors que les pompéiens s'organisaient contre lui dans l'ensemble de l'empire.

Après qu'il eut accompli les formalités du deuil et rendu hommage à mon père selon nos usages et ceux de Rome, il me convoqua en présence de Marc-Antoine que j'avais rencontré à Alésia et avec qui je m'entendais bien. Au moment où la mort de mon père faisait de moi le chef de famille, j'étais livré à la puissance romaine. César s'adressa devant sa suite à moi-même et à mes gens :

- Nous occupons en ce moment Cithariste, nous prenons les forges, l'armurerie et les chantiers. Le domaine de Taurenta sera placé sous notre contrôle. Ta famille et tes gens demeurent ici, sous notre protection. Quant à toi, Koitès, en dépit de notre amitié et des immenses services que tu as rendus à Rome, tu es mon otage. Je sais que vous avez essayé d'éviter tout cela. Tu n'y peux rien. Il n'y aura pas de discussion avec toi. Nous verrons si tu peux intervenir pour infléchir la position de ta cité mais c'est sans doute trop tard. Apollonidès a pris le pouvoir. Nous avons accroché les Albiques encadrés par des Marseillais il y a quelques heures. Je pourrais donc estimer que les pourparlers sont déjà inutiles. Néanmoins, je vais essayer. Tu viens avec moi.

Je tentais de protester mais il quitta la pièce sans un mot de plus, suivi de sa suite de scribes affairés. Marc-Antoine pris soin de moi : tu n'y peux rien. Les dieux ne te tireront pas de cette affaire. Mais rassure-toi ! Nous protégeons ta terre et en tant qu'otage, tu es intouchable à moins que tes gens ne nous attaquent ce qui est improbable non, dit-il en riant.

XXVIII.

César établissait son camp principal à un demi-mille de nos murs, sur un plateau qui permettait à la fois de sécuriser le camp et d'observer Marseille. Je fus conduit à Trébonius qui commandait la place, que j'avais également croisé à Alésia où il commandait les opérations du siège principal. César déployait son dispositif autour de Marseille sans hâte. Il savait que les Marseillais reposaient leur stratégie sur la robustesse de leurs murailles jamais prises et sur l'habileté de leur marine à maintenir l'approvisionnement de la cité et à combattre sur mer. Néanmoins, un tel siège fixait devant notre ville des forces dont il avait besoin ailleurs. Sa sagesse le conduisait ainsi à négocier.

Les Quinze – du moins quatorze en l'absence de mon père et personne d'autre de notre famille - se présentèrent devant César en milieu de journée. Il aurait été indécent que je sois présent étant otage et de fait sans libre arbitre, mais César demanda que je suive la conversation derrière une tenture. Ce fut un dialogue de sourds car bien que les Quinze aient collectivement le pouvoir d'engager la cité et de moduler leur mandat initial, celui que mon père avait fait voter et qui était tellement vague qu'il permettait toute évolution, ils se contentèrent de consolider une position de neutralité dont l'accueil, au même moment, de sept navires pompéiens armés et chargés de troupes comme l'échauffourée des Albiques éclairait la mauvaise foi.

César, je le comprenais à sa voix, tentait de garder son calme et de convaincre ses interlocuteurs d'ouvrir leurs portes. Mais c'est précisément alors que la délégation marseillaise retournait en ville que la flotte de Domitius fut admise dans le Lacydon, sous les acclamations de la jeunesse !

César entendait les clameurs de la ville depuis le camp. Il entra dans une rage folle. Il renvoya les Quinze. Il me rejoignit et ce fut pour me prendre violemment à partie.

- Vois ce que j'avais donné à ta ville et aux tiens, vois la place que Marseille avait en Gaule grâce à moi ! vois la reconnaissance de tes concitoyens arrogants et inconscients de ma puissance ! Tu te souviens d'Avaric ! Imagine mes légionnaires humiliés lorsqu'ils auront abattu tes murs ! tu entendras d'ici le cri de tes amis et même ceux d'Aspenia ! oui ! je suis renseigné sur ton passé et tes amours ! Pauvre cité légère ! Marchands inconscients !

Je le suppliais, je tentais de lui expliquer l'incapacité de mes concitoyens à *saisir* le sens de leur lien avec Rome. Pour un notable marseillais, Pompée, le sénat, représentaient l'autorité légitime. Domitius était le nouveau proconsul. Et César en entrant en Italie, paraissait pour eux avoir violé les règles romaines. Déjà, le pas vers la neutralité, était déjà un pas vers lui. La légitimité allant au Sénat et à Pompée, se proclamer neutres étaient pour les Marseillais, finalement, abandonner le point rigide de la position du sénat.

César hurla.

- Tu ne crois pas ce que tu dis. Ce discours aurait eu sa cohérence si vous n'aviez pas ouvert votre port à Domitius. Si vous m'aviez livré Milon à qui vous avez accordé l'asile depuis plusieurs années alors qu'il est mon ennemi !

*

Le siège de Marseille s'étala de mai à octobre. Tout ce temps, je fus prisonnier ou otage, enfin privé de ma liberté et confié à la garde de Trébonius et de ses gens.

Le siège a été marqué par deux grandes batailles navales, plusieurs assauts contre les murs de la ville jusqu'à l'effondrement du rempart début octobre qui conduisit à la capitulation marseillaise. Je fus témoin oculaire du second combat sur mer, devant chez moi, dans la baie de Taurenthe et évidemment de la fin, là où je fus utile, la seule fois de ma vie en quelque sorte.

*

Je puis reconstituer la stratégie d'Apollonidès ainsi : fort de ses murs jugés imprenables, Marseille devait maintenir son approvisionnement en conservant la maîtrise des voies maritimes. Capable dès lors de soutenir un siège long, les Marseillais ne doutaient pas que César se laisserait et ne pourrait pas retenir plus longtemps des forces importantes devant la ville alors qu'il en avait si cruellement besoin ailleurs. Apollonidès était prudent et avait fait savoir qu'une fois le siège levé, la ville ne chercherait pas de suite et demeurerait dans l'attentisme.

César était gêné de devoir maintenir trois légions devant Marseille et devait l'emporter vite. Il lui fallait d'abord isoler la ville de tout secours maritime puis si possible la prendre d'assaut plutôt que d'attendre qu'elle ne se rende, affamée.

La stratégie marseillaise était la seule possible mais dépendait excessivement de son allié pompéien. Domitius avait assuré les Timouques du plein soutien des pompéiens et son arrivée avec des navires, des troupes équipées et des vivres, était un premier gage de fiabilité. Ceci n'était pas suffisant. Il fallait que le soutien logistique et militaire des pompéiens s'inscrive dans la durée, jusqu'à la levée du siège.

Seule la guerre dévoile les faiblesses. Celles des Marseillais face à César étaient doubles : nos murs certes, étaient puissants, des blocs de pierre parfaitement taillés et agencés par les meilleurs architectes militaires du passé, dont certains disaient qu'ils furent inspirés par les Dieux, quand d'autres prétendaient que la construction elle-même était divine : fortes murailles certes, néanmoins peu étendues. Tous les Marseillais qui avaient voyagé à Rome, à Alexandrie, à Athènes, avaient été frappés de stupeur devant la dimension de ces villes en comparaison avec nos petites collines engoncées derrière notre mur ! Trois légions et leurs auxiliaires, c'étaient des milliers d'hommes avides de pillage qui pouvaient sans doute nous submerger ...

Quant à notre suprématie maritime, elle était d'abord et avant tout légendaire ... une réputation. Qui étaient donc nos amiraux, capables le moment venu de faire manœuvrer une flotte de guerre ? D'abord Parménon, illustre bellâtre crétin ensuite Hermon, bouffi de suffisance, militaire de discours, ami des lettres plus que du glaive. De Parménon j'ai déjà parlé. Sa principale qualité était d'avoir épousé mon amour d'enfance et ainsi scellé la puissance des Apollonidès sur Marseille. Il avait commandé plusieurs trimères, savait naviguer sans avoir jamais commandé d'escadre et encore moins une manœuvre militaire sur mer. Hermon avait engagé le combat une fois, au large d'Alexandrie, face à de petites embarcations de pirates et s'en était sorti avec les honneurs. Mais comme il avait massacré tous les assaillants et ses prisonniers, seuls lui et son équipage avaient en mesure d'en rapporter l'exploit.

César était arrivé devant Marseille avec des troupes et peu d'équipement. Il pouvait amener sur place à partir de ses stocks des Gaules suffisamment d'armes et il était ferré à glace en fait d'approvisionnement de ses forces sur place.

Il n'avait ni machines de siège ni flotte. Il entreprit de se constituer les unes et l'autre. Je reconstitue le déroulement des faits puisque de tout cela, je ne fus le témoin oculaire qu'épisodique.

César établit lui-même les principaux outils du siège : contenir la ville sur terre et en même temps construire une flotte. Comme il procédait habituellement à l'intérieur des terres, une fois son camp principal sécurisé, il fit élever une contrevallation pour briser toute tentative de sortie des assiégés. Ensuite, il construisit les machines de siège dont il ne disposait pas.

Ici se situe un épisode qui laissa une trace profonde dans l'esprit des habitants de la Province, quelle que soit leur origine. L'immense massif forestier qui descendait d'une montagne sacrée sur des milliers d'hectares, était l'une des divinités essentielles des Ligures comme des Celtes et que nous autres grecs, avions également adoptée : la montagne était consacrée à Artémis. La forêt était riche en petites sources, élévations de pierre d'origine divine, lieu d'autant de cultes minuscules, servis par les familles éparpillées dans la forêt. Chaque hêtre, chaque yeuse, chaque chêne pubescent était unique et irremplaçable, participant de ce caractère sacré, secret et menaçant. Nul ne se risquait isolé dans ce monde commandé par les Dieux. Lorsque nous allions de Taurenthe à Marseille par la route qui traversait la forêt, nous le faisions de jour, avec escorte et nous veillions scrupuleusement à sacrifier aux divinités au moins une fois sur le chemin. Nous ne nous écartions jamais de la petite route, parfois aussi étroite qu'un sentier, nous veillions à ne rien déranger, de rien abîmer en ces lieux enchantés.

Dans la vallée de l'Huveaune, autour de la place forte des Albiques tout récemment abandonnée, c'étaient des futaies de beaux arbres remarquables, matériel idéal pour la construction. César qui était passé par là lors du démantèlement de la cité des Albiques vit l'avantage qu'il pouvait tirer de ce massif forestier immense.

Sous les ordres des bûcherons, on débita les plus belles yeuses, qu'on achemina jusqu'en contrebas du camp principal puis, en saillie du mur de circonvallation, à proximité du camp avancé, établi sur une éminence, une petite terrasse légèrement plus haute que le chemin de ronde marseillais et situé à un moins d'un quart de mille des fortifications. Là, en dépit des jets des machines marseillaises, des projectiles incendiaires, les Romains installaient leurs propres engins, établissaient des tours pourvus d'archers habiles et surtout comblaient progressivement le vallon entre le camp avancé et le mur marseillais en vue d'y installer le moment venu une passerelle d'assaut dont ils préparaient les éléments hors de portée des traits phocéens.

Apollonidès se révéla un stratège de valeur. Après avoir gêné assez longtemps les préparatifs des Romains, il observa une pause. Trébonius imagina que la cité manquait de projectiles et redoubla d'effort pour la construction de sa passerelle. Trébonius vit le moment propice. Son chemin d'attaque au-dessus du vallon et des fossés était sécurisé. Il y lança ses cohortes, en formation de tortue, chaque unité avançant sous la protection d'une carapace de boucliers joints. Plusieurs centaines d'hommes étaient engagés ainsi sur la passerelle, les premiers rangs se découvraient pour mieux manœuvrer échelles et grappins lorsque, telle la foudre de Zeus, Apollonidès abattit venu de toute part un feu nourri sur les assaillants. Ses machines projetaient des poches d'huile bouillante sur la passerelle, qui s'enflammaient très vite sous l'amorce de flèches de feu ! A la base de la muraille, des corps-francs faisaient une sortie pour saper les soutènements de la passerelle et y mettre le feu.

Les officiers romains tentaient de maintenir la cohésion de l'assaut, conscients de la nécessité que les éléments les plus avancés prennent pied sur le chemin de ronde avant l'affaissement de la passerelle. Ce fut une folie car ceux qui y parvinrent, trop peu nombreux, s'y trouvèrent isolés et sans secours lorsqu'effectivement, la passerelle s'effondra. Le gros du corps de bataille tomba, parfois de plusieurs pas de hauteur, occasionnant de lourdes pertes. Quant aux commandos parvenus sur le mur, totalement isolés, ils furent mis en pièce par la phalange phocéenne.

Ce premier engagement sérieux et cette première victoire marseillaise porta un coup dur à l'assiégeant car non seulement cet assaut dans les règles, tel qu'il avait si bien réussi à Avaric, s'était heurté à la science militaire grecque mais en même temps, sans flotte opérationnelle, la ville assiégée continuait d'être régulièrement approvisionnée par mer.

César fit accélérer la construction d'une flotte capable d'établir un blocus maritime effectif autour de Marseille. Toute perspective d'une prise rapide de la ville s'éloignait. Les nouvelles d'Espagne n'étaient pas bonnes. César considérait que la menace de revers venant de Marseille, à défaut d'être éteinte, était au moins sous contrôle au prix élevé de trois légions immobilisées.

Laissant les opérations à Trébonius et Brutus, César partit pour l'Espagne plusieurs mois.

*

La région d'Arles était entièrement sous le contrôle des césariens. Brutus y construisait sa flotte, non pas de légères trimères mais de bonnes grosses galères, parfois lentes à la manœuvre mais accueillant des contingents nombreux et surarmés.

Parménon faisait croiser quelques unes de ses trimères au large d'Arles, au débouché du Rhône des Marseillais et des Fosses mariennes. Crétin à jamais, il n'avait pas d'agent le renseignant sur les navires que construisaient les Romains. Lorsque dix des douze dodues galères émergèrent dans la passe, les capitaines des trimères pris de cours et impressionnés par ces monstres lourdauds, lancèrent quelques traits et se rabattirent vers Marseille sous les traits des Romains. Déjà la maîtrise de la mer leur échappait.

Brutus manœuvrait sa lourde flotte pesamment. Il vint s'abriter sous les îles du Frioul, un détachement débarqua et massacra la petite garnison marseillaise sensée sécuriser l'archipel. Je ne sais pas à quoi pensaient Apollonidès et Parménon mais leur excès de confiance devenait criminel face à la sourde détermination, méthodique de Brutus en mer, de Trébonius sur terre qui pendant ce temps reconstruisait lentement sa maudite passerelle.

Les lourdes galères romaines - appelons-les galéasses - étaient à vrai dire peu habiles à assurer un blocus maritime total : on les imaginait mal poursuivre toujours avec succès tous les navires de commerce, souvent rapides, qui cinglaient vers Marseille. Toutefois Apollonidès et Parménon résolurent de briser le blocus en détruisant la flotte romaine. Ils échouèrent.

Ce furent près de trente navires très mobiles, habiles à la manœuvre qui se jetèrent sur la flotte romaine, qui se déploya en un arc de cercle très large puis se resserra lentement, progressivement. Les traits des Grecs ne parvinrent pas à incendier les navires romains. Les soldats romains, à l'abordage, transformèrent le combat en une bataille terrestre, au corps à corps, ils y étaient inégalables par leur solidarité et leur cohésion. La moitié flotte marseillaise fut perdue et une demi-douzaine de ses bâtiments capturés. Parménon n'eut pas à connaître l'humiliation de la défaite car il fut tué en combattant. La bêtise n'exclut pas le courage, que les Dieux lui soient clément.

On murmurait dans Marseille. Toutes les familles avaient perdu des hommes dans la bataille. On prêtait à Domitius l'intention de s'échapper de la ville. Le moral était au plus bas. Il l'était également dans les camps romains. Trébonius voulait donner une ville ouverte au Dictateur et le temps passait. Il était devenu irritable, avait un soir flanqué un grand coup de glaive sur la tête d'un des serviteurs maladroit. Il hurlait souvent et ne retrouvait son calme que lors de ses réunions d'état-major. Brutus était fatigué en dépit de sa victoire. Trébonius ne pouvait plus le supporter. Un jour il dit à Brutus, tu m'enlèves ce Grec tu le mets hors de ma vue. Ramène-le à Taurense sous ta garde sinon un de ces jours je lui mettrais un coup fatal et c'est moi que César punira !

C'est ainsi que je regagnai Taurente sous bonne escorte. Mon domaine était d'une tristesse infinie depuis la mort de mon père. Ma famille était là. La garnison romaine nous respectait et respectait nos gens. Pas de meurtre, pas de viol. Mais ils vivaient sur la bête, vidaient mes greniers, buvaient mon vin et mangeaient mes poissons goulument.

Nos affaires étaient à l'arrêt. Ma famille ne bénéficiait d'aucun privilège, d'aucune libre pratique de la part des Césariens si bien que mes navires dans tous les ports tenus par le parti du Dictateur étaient consignés comme n'importe quel bateau marseillais. Et dans les ports tenus par le parti pompéien, ou « sénatorial », ou « républicain », comme on voudra, mes capitaines avaient pris, à raison sans doute, le parti de demeurer à quai. Sur les routes, il en était à peu près de même. Et non seulement les marchandises ne circulaient plus, l'argent de rentrait plus mais j'étais presque totalement privé d'information. Ma correspondance avec le monde qui était une de mes forces, était interrompue. Curieusement, c'est seulement par les chefs ligures présents sur mes terres, qui avaient encore des relations avec les Alpes et l'Italie, que j'apprenais quelque chose, ou plutôt que me revenaient quelque rumeur, dans laquelle il fallait par la seule réflexion tenter de déterminer ce qui pouvait refléter la réalité.

Brutus était avec moi, content de ma cave et de mes réserves de vivre. Il était presque joyeux en dépit de son caractère habituellement taciturne. Il tenait selon, banquet et réunion d'état-major sous mon péristyle. J'étais convié aux uns, chassé des autres. C'en était fini de mon poste d'observation privilégié pour un Grec des réflexions stratégiques et tactiques des Romains ...

Le chef de la flotte césarienne faisait mouiller de grosses galéasses dans la baie de Taurente. La fraction la plus mobile de sa flotte croisait au large de Marseille.

Un matin, on corna et donna du tambour : l'aube se levait sur une flotte qui naviguait au large de la baie, comme pour la fermer. Brutus et ses officiers rejoignirent immédiatement leurs vaisseaux et se mirent tout doucement en ligne sous une belle brise.

Je partis à cheval au-dessus de la Madrague, accompagné de deux officiers de la suite de Brutus. De là, nous avions vue jusqu'à Cithariste, sur toute la baie.

Les moutons faisaient osciller les navires dodus, alors que les bateaux plus légers et maniables adverses de rapprochaient, en nombre de la position romaine. Il y eut un échange de traits, mais les Césariens ne bougeaient pas, trop gros pour défier à la manœuvre les longues trimères de la flotte pompéienne.

Vers midi, une flottille éclectique de présenta à l'occident portée par un vent du nord qui s'était levé : c'était la flotte que les Marseillais avaient reconstituée après leur premier engagement. Les deux escadres s'alignèrent en formation de combat et firent mouvement vers les galéasses romaines qui semblait-il depuis notre promontoire, avaient mouillé. Ce fut confirmé lorsque nous vîmes que les Césariens abattaient les voiles et ramenaient les rames. Brutus avait transformé ses lourds navires en forteresse et attendait l'assaut comme pour un siège. Les traits enflammés des pompéiens et des Marseillais ne parvenaient pas à déclencher les incendies attendus. On devinait au loin des hommes qui courraient en tous sens sur les ponts pour éteindre tout départ de feu, avec succès. En revanche, les vaisseaux toutes voiles dehors des assaillants étaient une proie facile pour les flèches enflammées que leur décochaient les hommes de Brutus.

L'après-midi s'avancait et les tentatives d'abordage de l'attaquant faiblissaient lorsque à nouveau, de la pointe occidentale de la baie, entre l'Île Verte et le Bec de l'Aigle, et puis au large de l'île, on

vit apparaître la flotte de raid de Brutus. Les pompéiens et les Marseillais déployèrent différemment leurs forces, puis alors que le jour baissait doucement les premiers abordages eurent lieu.

A ce moment, Brutus mit en mouvement ses galéasses : on vit les rames sortir des navires les voiles plein vent, puis le cheminement lourd des nefes dodues.

Et là, surprise ! la flotte pompéienne décrocha ! Les Césariens qui m'accompagnaient hurlaient de joie et d'encouragement ! Les Marseillais surpris regroupèrent leurs bateaux devant l'Île Verte et tentèrent d'échapper à la nasse. J'étais amer et triste. J'assistai une fois de plus aux conséquences tragiques de nos choix collectifs imbéciles. Notre allié nominal nous avait cette fois-là encore défendu avec mollesse et maintenant fuyait lâchement. Il abandonnait la flotte marseillaise à son sort. Brutus ne poursuivit pas les pompéiens mais les Marseillais rescapés et ce même dans la nuit, jusqu'à ce que les marins marseillais, dans la nuit, fort de leur connaissance de leurs côtes, purent s'échapper vers la Lacydon.

C'était une grave défaite que subirent devant mes yeux attristés mes compatriotes.

La route maritime était définitivement coupée : c'était l'avantage stratégique essentiel de Marseille, garder un lien vers le monde et s'approvisionner continûment tandis que l'armée de César s'épuiserait devant ses remparts cyclopéens, jusqu'à renoncer et lever le siège. Hélas pour les familles marseillaises isolées en ville, commença alors la vraie souffrance du siège, chose redoutée par tous les hommes de ce temps.

*

Trébonius poursuivait sans relâche son travail. Puisque les assiégés avaient brûlé sa passerelle de bois, il avait entrepris de la reconstruire en dur. A l'entour de Marseille, le long de la vallée de l'Huveaune et vers la place forte des Albiques abandonnée, les Romains firent exploiter les terres argileuses sur de grandes surfaces : ils déracinèrent là aussi la forêt sacrée le long du petit fleuve, arrachèrent les saules, les frênes, les ormeaux, les peupliers, souillèrent les sources. De ce paysage éventré, ils extrayaient une terre rouge et humide qui était broyée sur place. Le matériau était transporté par tous leurs moyens vers le flanc du camp principal où avaient été édifiées des briqueteries, leurs aires de moulage et leurs fours. Tous les arbres autour du camp et dans toutes les directions étaient méthodiquement abattus pour alimenter les fours ou plus construire des machines et des instruments de construction. Le ciel au-dessus des camps et autour de Marseille était en permanence parcouru de fumées noires que seul le vent magistral de notre contrée, le Mélamboréas, parvenait à chasser. Le reste du temps, il flottait dans l'air un ciel encombré de gris, le soleil empêché par ce voile et ce jusqu'au-dessus de Taurenthe.

Les Romains dans le même temps, persistaient à saper le mur d'enceinte. Ils accédaient aux fondations à l'abri par des chemins couverts dont les jets des Marseillais n'avaient pu que freiner l'édification. Ces chemins devenaient galerie souterraine plusieurs dizaines de mètres avant le mur et s'enfonçaient sous la muraille. On en retirait des stères de terre et de roches.

Une nuit, le mur d'enceinte s'affaissa dans un cri de pierres terrifiant. Apollonidès plaça la brèche sous les traits de ses archers, concentra tous ses moyens sur le secteur, fit jeter tout ce qu'il avait dans le trou et y positionna ses meilleures troupes. Mais il comprenait que c'était la fin.

Le moral des Marseillais sombra alors définitivement lorsque se produisit une nouvelle trahison du camp pompéien. Domitius disparut. Il était hébergé dans la Maison des hôtes de Marseille depuis son arrivée. Au lendemain de l'affaissement de la muraille, Apollonidès le fit mander pour évoquer

avec lui la situation. On trouva sa couche vide, ses gens abandonnés, affolés. Domitius et sa garde rapprochée étaient partis nuitamment, évidemment par la mer, seule échappatoire disponible.

Apollonidès demanda une trêve et une ouverture des négociations, Trébonius me tira de ma résidence surveillée de Taurenthe et me chargea des pourparlers.

Trébonius aurait pu d'une chiquenaude renverser la dernière ligne de défense et prendre la ville. S'il gardait l'épée au fourreau, c'est qu'il avait des ordres. Rien d'irréversible ne serait commis dans nouvelles instructions de César.

J'étais porteur des conditions d'armistice de Trébonius. Apollonidès ne pourrait rien faire d'autre que les accepter, je le savais.

Apollonidès était un mort-vivant, il se savait. Il négociait pour les siens et pour sa ville. Nous nous retrouvâmes dans un entrepôt de la basse ville. Apollonidès se présenta en tenue civique, sans arme. J'étais vêtu de la même façon. Nous marquions ainsi que nous étions tous deux dans un exercice diplomatique.

Tu as gagné, me dit-il, la ville est à toi. Non objectai-je immédiatement. Mon père et moi-même avaient raison contre la majorité des Timouques ! vous et votre esprit étroit vous avez été incapables de comprendre la menace que César représentait ! Je n'ai pas gagné, nous avons tous perdu. Marseille est finie, entre les mains de César. Je ne sais pas si tu peux même la sauver, en acceptant toutes les conditions de Trébonius. Mais si tu les refuses, dans quelques heures, vous serez tous morts et la ville sera pillée.

Apollonidès était blanc comme sa tunique. Ses mains tremblaient tandis que le secrétaire de Trébonius à mes côtés listait lentement, dans un grec parfait, les stipulations de l'armistice : les otages, le sabordement des vaisseaux subsistants, la livraison des portes et des remparts à l'armée romaine, la rançon à verser en métaux précieux et autres valeurs, ses modalités, ses tempéraments.

Apollonidès demanda que la population soit approvisionnée, ce que j'acceptai. Alors il céda sur tout.

Il me regarda confusément. Pour moi, tu pourras faire quelque chose murmura-t-il. Je lui pris la main sans répondre. Il comprit que c'était sans issue. Après les rites, je me tiendrai à la disposition du Général dans mon logis, dit-il.

Je renvoyai le scribe à Trébonius avec le message de l'acceptation du stratège massaliote. Accompagnés des deux flamines et du pontife romains qui m'accompagnaient, nous montèrent jusqu'au temple d'Apollon pour sacrifier. La grand-rue était bordée de personnes, haves, grises et amaigries, aux yeux éteints. Tous ces gens me connaissaient, ne savaient pas comme ils me voyaient passer s'ils étaient encore vivants ou déjà morts.

Après le sacrifice et les prières qui consacraient l'armistice convenu, je retournai auprès de Trébonius.

Il commença par m'injurier pour avoir consenti à nourrir la population marseillaise, me lança que les vivres seraient pris dans mes greniers et que je payerai jusqu'au transport, mais c'étaient des mots.

Je mesurai l'intelligence d'Apollonidès, qui avec cette demande avait pu vérifier que le sort de son peuple était encore en suspens. Si je n'avais pas disposé de la marge de négociation pour céder à

une telle demande, il aurait alors su que le sort des Marseillais était nécessairement l'extermination ou l'esclavage et il aurait refusé de transiger. Il avait ainsi gagné un peu de vie et un peu d'espoir.

XXIX.

César vint. Apollonidès se livra, les hommes de César s'assurèrent de sa personne et il fut incarcéré.

La cité était prise depuis quelques jours. Les hommes murmuraient. Trébonius avait relevé les troupes en inversant les deux légions qui avaient emporté la victoire avec celle qui couvrait l'arrière-pays. C'était cette dernière légion qui avait été déployée pour tenir les fortifications ruinées, les portes, des points d'appui dans la ville et le port. Elle patrouillait dans les rues. Cinquante Timouques étaient retenus comme otage dans le camp romain principal, garantissant – au même titre que ma personne d'ailleurs comme me l'avait fait rappeler Trébonius – l'attitude pacifique de leurs concitoyens.

Sous bonne garde, sur le port, on avait tiré à sec tous les grands navires subsistant dans le Lacydon. C'étaient ces charpentiers, calfats, voiliers, ouvriers de toutes sortes qui, sous bonne garde des soldats romains, démolissaient ce qui restait de leurs vaisseaux de guerre.

Des soldats romains fort taciturnes, après sept mois d'un siège éprouvant aussi pour les assiégeants, face à la duplicité dont mes compatriotes avaient fait preuve lors de leur fausse première reddition, habitués à avoir le plus souvent ville ouverte en Gaule, après leur victoire, ils ne pouvaient comprendre que leurs généraux les privent du pillage.

Je tentais en vain de voir César, qui ne fit pas dire non mais me maintenait dans le camp supérieur, sous bonne garde. Il fit trainer les choses suffisamment pour éteindre ma détermination.

Lorsqu'il me reçut enfin, je le trouvai de meilleure composition qu'à son départ pour les Espagnes. Il était reposé, dans une simple tunique de coton écru, un gilet de cuir marqué de son chiffre le protégeait de la fraîcheur de ce mois de septembre. Il était seul, à l'exception de quelques affranchis qui maniaient des tablettes et des rouleaux derrière lui et de deux secrétaires à qui, comme à son habitude, il dictait sa correspondance.

- Lépidus m'apprend que le Sénat me confie la dictature pour six mois, dit-il avec un visage feignant la surprise. Mon œuvre se poursuit.

La colère qui suivit fût-elle feinte, fût-elle modulée comme le chant d'un aède ?

- Pauvres fous ! me dit-il, que croyaient tes semblables ? comment avez-vous osé vous opposer ainsi à César, lui qui faisait le bien-être et la prospérité de ta cité ! Vous, marchands avides, plus voraces qu'un Phénicien ! vous aviez tout, les routes, les comptoirs, cette accumulation de luxe que vous dissimulez derrière vos murs aveugles, vous buvez des vins de Grande Grèce, parfumés aux herbes d'Asie tandis que, à l'extérieur vous sacrifiez à vos dieux austères et feignez de vous comporter selon le Portique. Zénon serait bien étonné de vous voir, tous, vautrés dans les plaisirs, vous les austères, les rigoureux.

Il hurlait maintenant, il cherchait dans la colère l'excuse du massacre qu'il allait ordonner.

- Apollonidès m'a trahi deux fois, il m'a humilié, il a refusé de livrer Domitius. Il respectait disait-il, vos lois de l'hospitalité, le fou, l'hypocrite, lui qui n'a jamais respecté aucune loi et surtout les vôtres, les plus sacrées. Lui qui ne rejoignait jamais la couche de son épouse, qui confiait à un esclave le soin de la féconder, lui qui passait ses nuits avec des enfants de six ans chargés de lui lécher le trou du cul. Voilà votre général stoïcien, voilà votre Périclès,

pauvres inconscients ! et hier encore de dit-on il me suppliait d'épargner votre cité, le fourbe !

Il se rend, ce grotesque, il rampe devant moi mais il laisse fuir Domitius ! comment pourrais-je cette fois pardonner. Il renversa la table, il bavait maintenant. Il est mort, le sais-tu ? Nous allons aller jusqu'à chez lui, abattre ses murs, l'égorger. De sa maison, il ne restera pas plus qu'après le passage de Clodius chez Cicéron.

Il reprit son calme et me demanda : et Milon, il est encore en ville celui-là ?

Milon était encore à Marseille ... si incroyable que cela puisse paraître, il était demeuré en ville. César le fit chercher, ne le trouva pas. Il était dissimulé dans un bordel auprès d'une prostituée folle de lui et il resta là une année de plus avant de fuir à son tour, pour reprendre le combat contre le Dictateur.

Pourquoi César me recevait-il ? Voulait-il me laisser une chance de le faire changer d'avis ? Moi, l'ami de son père, qui avait été son hôte à Rome, lui qui avait notre hôte à Taurense, nous qui avions sacrifié ensemble à Apollon et à Artémis. Ou bien s'agissait-il d'une mise en scène ? Dans les deux cas, je devais jouer mon rôle. J'étais protégé par mon statut vis-à-vis de César. Lui se considérait comme mon patron, moi j'étais un client de César. Entendu ! j'avais compris. J'étais entré pendant toutes ces années dans le cadre de pensée des Romains. J'avais touché la sportule. J'avais dans un pli de mon vêtement la tessère de mon accueil chez lui à Rome. Je devais ainsi solliciter mon patron. C'était une relation inégale entre lui, le maître, le dominant, le patron et moi, un client parmi des milliers, et pourtant entre ces nombreux clients que tous César connaissait personnellement, pouvait-il distinguer ceux avec qui il avait esquissé une relation d'amitié ?

J'entrevis tout de même un chemin de pensée. Après tout, son coup de force depuis qu'il avait franchi le Rubicon n'était pas une route droite et sûre. La reddition de Marseille était son second grand succès avec celui d'Espagne où, cela revenait de plusieurs sources, il avait été en grande difficulté, un moment même enfermé dans Lérida, lui-même subissant l'épreuve douloureuse entre toutes du siège. La guerre qu'il menait était fort singulière. Certes, Rome avait connu d'autres guerres civiles. Et lui-même César procédait de l'affrontement de référence de son temps, celui entre Sulla et Marius. Lui, l'héritier du parti de Marius, bien qu'il fût issu des plus illustres familles patriciennes. D'ailleurs, c'est sans doute cette légitimité multiple qui faisait si originale la force dont il était porteur. Représentant du parti populaire, dans le prolongement de Marius, il l'était pour la plèbe, sa *gens* engendrée par la déesse Vénus, lui-même présidant aux plus grands cultes de la Ville, Grand Pontife, il joignait ainsi toute source d'autorité, patricien s'opposant au parti sénatorial, il embrassait l'ensemble du peuple romain sans être plus longtemps de représentant de sa classe. Revenant vainqueur de huit ans de guerre contre les peuples celtes qui représentaient pour l'imaginaire romain la grande menace, sa chance avait donc risqué de paraître émoussée en Espagne et devant Marseille. Notre reddition avait clos ce risque. Il le comprenait mais l'estime excessive qu'il avait de lui-même le rendait perméable à la flatterie.

- Je sais César que tu vas me rappeler Avaric, ce qu'on rapporte de ce que tes soldats y ont fait. Qui peut ignorer dans le monde après toutes ces années rouges de sang, les horreurs abominables de ce que vous avez accompli ... Oh ! Caton a bien pu protester, tenter de te faire mettre en accusation pour les ravages en Gaule Belgique. Comme tu l'as toi-même commenté dans tes bulletins et tes Relations, il te fait porter reproche en droit, d'après les règles de Rome. Il n'a jamais eu aucune considération pour les familles que tu as détruites

sans raison, sans gain militaire, sans rien. Si ce n'est la rétribution facile de cette plèbe violente qui ne se calme qu'après le massacre et le viol.

Les affranchis qui l'instant auparavant brassaient documents et tablettes dans le dos du Général quittaient silencieusement la pièce, les deux secrétaires interrogèrent leur chef des yeux et ils comprirent qu'ils restaient, prenant silencieusement des notes dans leurs tablettes de cire. Ce devait être une consigne générale. Tout était noté pour César, tout ce que César faisait ou disait même en privé, même avec un méprisable client grec.

- Bien. Quelle est l'image que tes concitoyens ont des Gaulois ? les grands chefs éduens couverts d'or et de bijoux qui venaient se pavaner à la Curie une fois tous les cinq ou six ans, de belles filles brisées qu'ils peuvent baiser dans les meilleurs bordels de Rome, ces grands gaillards bêtes de somme au bord de leurs routes. Voilà tout. Désormais les singes éduens ne viendront plus s'exhiber sur le forum, les Gaulois sont tous soumis, tous vos esclaves si vous le décidez.
- Veux-tu que les Marseillais soient traités de la même manière ? Nous sommes Grecs, César ! souviens-toi de la destruction de Corinthe !
- César s'assit et étendit les jambes devant lui. Je ne suis pas un massacreur. Je me méfies de la violence. Même en Gaule, j'ai beaucoup pardonné, je n'ai jamais détruit un ennemi sans que ce fut nécessaire, j'ai toujours cherché à traiter, même au cours de la campagne de Belgique.

Tout ceci était évidemment un tissu de mensonges, ce que César rapportait dans ses écrits et qui avait été largement contesté par Caton et d'autres. César sculptait pendant l'action la statue de César. C'était de cette faiblesse que je devais profiter.

- Ô César, j'insiste, souviens-toi de Corinthe ! tu sais le mal à l'image de Rome que le sac de la cité fait encore aujourd'hui des décennies après ! et encore à Corinthe, vos chefs avaient laissé la brise sur le cou les légions alors qu'ici devant Marseille tu les tiens fermement !

Dans la fin de notre conversation, je glissai en passant le montant en talents de la rançon que Trébonius avait exigé lors de l'armistice et que le Trésor de Marseille avait déjà déposé dans le camp romain.

Que pesa tout ce métal précieux dans la balance de la décision. Malheur aux vaincus ! avait raillé Brennus et il avait accepté le tribut grossi du poids de sa propre épée.

Les légionnaires qui avaient participé au siège reçurent chacun plusieurs mesures d'or et d'argent dont on leur souligna qu'elles provenaient du Trésor de Marseille. Ainsi probablement, le sac de Marseille aurait été offert aux légionnaires pour éviter qu'ils ne se révoltent contre leurs chefs. Au final, c'est ainsi que furent dans la balance suffisamment d'or pour éteindre le ressentiment des soldats. Le Général fut acclamé et mon peuple épargné.

XXX.

César ayant exigé que Marseille livre Milon, ce que la cité avait accepté, les enfants d'Apollonidès en étaient les garants comme otages. Mais Milon avait disparu et on ne parvint pas à le débusquer de son bordel. César ne voulut pas transiger : le fils aîné d'Apollonidès fut égorgé, son épouse, ses sœurs, ses autres enfants survivants vendus comme esclaves. Le domaine de Cithariste fut définitivement saisi et donné par César à un de ses tribuns militaires originaire d'Aix. Cet homme est aujourd'hui propréteur quelque part en Orient et je ne le vois jamais. La famille des Apollonides est éteinte. Un des fils survivants a été vendu comme esclave à Rome et serait de dit-on, bien traité : il est pédagogue au sein d'une famille patricienne. J'avais entrepris des démarches pour le racheter avant de l'affranchir mais j'ai reçu un message de Marc-Antoine qui m'en dissuadait.

Quant à Apollonidès lui-même, je ne sus rien de son sort, jusqu'à ce que, plusieurs années plus tard, César célébra son triomphe. Au milieu des trophées et des trésors, il y figurait également les vaincus les plus illustres, et au premier chef l'Arverne Vercingétorix. Dans la relation que je lus de l'événement, il était mentionné que, parmi les ennemis ainsi exposés, il y avait le stratège marseillais. Rien ne me fut rapporté de qu'il advint ensuite de sa personne. J'imagine qu'il a été exécuté comme Vercingétorix.

Milon a refait surface l'année suivant la chute de Marseille, en Sicile et a fini par se faire tuer dans les péripéties de la guerre civile.

Pour les Ligures de Taurense, je conserve mon statut de protecteur, presque une divinité ! Pour eux, je suis à la fois de sauveur de Marseille et celui de leur sanctuaire de Nrt. Mais on me dit que les prêtres de la forêt eux, m'en veulent et me rendent responsable de la coupe des arbres de la plaine. Ce canton a depuis été loti et attribué à des vétérans, qui exploitent cette terre si riche, sortie de dessous une forêt millénaire et sacrée.

La place forte des Albiques a été démantelée et remplacée par une colonie de vétérans qui poursuivent l'abattage de la forêt sacrée dans la plaine. Ils ont du mal – évidemment - à trouver de la main d'œuvre indigène, pétrie de superstition, et puisent dans les contingents d'esclaves celtes encore disponibles. Ce n'est pas idéal, car même ces survivants captifs depuis des années sont restés des brutes qu'il faut enchaîner en permanence et boucler dans l'ergastule la nuit venue. Pas question non plus qu'ils se reproduisent et que leurs familles donnent naissance à des enfants qui ne seraient pas plus dociles ! Leurs femmes sont mortes ou ont été vendues ailleurs dans le monde et aucune femme esclave d'autres pays ne veut vivre avec eux. Elles se font violer, bien sûr mais ce n'est pas le meilleur moyen pour mettre au monde des enfants, même serviles, n'en déplaise à leurs maîtres romains, descendants légendaires des Sabines et d'un viol collectif !

De fait, nous pouvons aller maintenant de Taurense à Marseille par l'intérieur des terres sans risquer de se faire égorger par des brigands. Nous traversons des domaines de vétérans bien ordonnés et bien cultivés. J'achète leur vin et par les mélanges avec le mien, l'adjonction de nos herbes, de miel et une bonne macération, je parviens à des crus qui me valent les louanges de mes hôtes ! J'ai cessé d'en faire venir d'Asie. J'ai adopté la technique gauloise des tonneaux et je commence à trafiquer mes productions, à une échelle modeste, avec Alexandrie et le reste de l'Orient. Mes vins présentent des saveurs très exotiques. Le transport en tonneaux est pratique même s'il ne fait pas l'unanimité car il donne un goût boisé au vin que certains clients détestent.

Nous cuisons aussi de très grandes barriques de terres, les dolmae, que je peux utiliser autant pour le vin que pour les huiles, comme pour les denrées qui s'y conservent.

XXXI.

J'ai sauvé Marseille de la destruction et je n'ai reçu aucune marque de reconnaissance de mes concitoyens. Je ne vais plus en ville depuis des années, à l'exception des Sacrifices annuels à Apollon, comme membre du collège sacerdotal. Je suis sacrosaint en ces circonstances, ce qui renforce un peu ma protection contre un assassinat.

Je ne voyage plus, laissant à mes fils le soin de contrôler nos comptoirs. Ami de César, je ne crains pas l'ostracisme des Italiens, bien que je ne sache ce que sera demain après cet assassinat.

Marseille devient un port périphérique. Elle est bien concurrencée par Arles la Romaine maintenant, qui supprime notre Thélène, qui dépérit. Le propréteur m'a exproprié des entrepôts immenses que j'avais entrepris de réaliser. C'est précisément au-dessus d'eux que la ville d'Arles se développe. De même, mon installation de Viviers a été prise par le proconsul sur ordre de César.

Je jouis avec mes compagnies de droits exclusifs sur les céréales, l'huile et le vin mais je loue les installations, les hangars, les caves, que j'ai construits pendant la guerre, à mes frais et je paye des droits exorbitants à toutes sortes de Romains parasites, de véritables génies de la taxe ! Les chevaliers romains, leurs frumentaires, leurs intendants sont des agioteurs malfaisants qui me trudent mais je les vole encore plus sur les quantités et sur les prix. Je paye le prix pour cela à la guilde des peseurs. Et moi seul sait depuis plus de dix ans de quoi et comment entretenir toutes ces légions qui sans cela, se révolteraient et assassinerait leurs généraux ! Vu le nombre de légions placée de nos jours sur le Rhin, je ne suis pas encore menacé de ruine.

En termes militaires, au sud de la Gaule, Marseille n'est plus rien. Le commandement est à Narbonne, le grand port est à Arles. Finalement, la perte de notre influence politique a révélé que peut-être notre ville n'était pas si bien située que cela. Ou bien alors, elle serait bien située à condition de contrôler plusieurs comptoirs à proximité que Rome précisément, nous a ôtés.

J'ai conservé mon emplacement à Bavay. C'est très loin, la Gaule chevelue est au début de la colonisation, encore considérée comme dangereuse et je ne risque pas, pour le moment, d'y être exproprié par un promagistrat intrigant. J'y ai des hangars, des écuries, un entrepôt semi enterré. Les chevaliers n'ont pas encore compris l'importance de ce nœud routier. Les nouvelles routes romaines en cours de réalisation vont nécessairement s'y croiser et mes denrées y parviennent déjà, pour la satisfaction des troupes et la protection de la Gaule et de l'Empire ! Puisse la nouvelle guerre civile qui vient nous épargner !

XXXII.

Nous pensions être indépendants de Rome, nous feignions de croire que nous étions supérieurs à Rome, Marseille, pleinement respectée. Pourtant nous connaissions le monde, nos navires parcouraient les mers, nous étions les meilleurs marins grecs, familiers de toutes les côtes, de leurs pièges, de leurs abris, nous étions présents dans tous les ports. Nous étions établis dans toute la Gaule : pas une ville sans son comptoir marseillais, parfois même quelques familles là et longtemps respectées ! Qu'avons-nous cru !

Nous n'avons pas vu, pas compris bien entendu, ou trop tard, l'ombre infinie qui se levait sur le monde, l'âpreté de ces hommes sans émotions, des bêtes de somme, des brutes organisées. Ils avaient puisé dans leur ignorance barbare une force extraordinaire : l'absence de trouble grâce à leur incapacité d'avoir une opinion sur les choses. Nous aurions dû le comprendre lorsque nous avons constaté leur imperméabilité à la sagesse. Nous les avons pourtant fréquentés, ces patriciens grossiers, sans profondeur, qui nous côtoyaient génération après génération chez les meilleurs rhéteurs de Grèce, comme mon père connut César. César qui écrivait et parlait en grec mieux qu'en latin, qui avait tout lu et tout appris. Comme tous les Romains cultivés à l'école de la Grèce. Ces fils de famille violents et très souvent cruels, aimant réellement la violence comme l'affirmation toujours possible de domination sur le faible, regrettant souvent de ne pas pouvoir parfaire leur jouissance d'une femme en l'égorgeant et se couvrant de son sang mêlé à leur propre semence. Ces patriciens qui partageaient avec la plèbe le plaisir de leur puissance étalée lors des massacres organisés pour eux lors de jeux extraordinaires où ceux qui ne possédaient rien d'autre que leur vie, la donnent en spectacle à leurs maîtres : le peuple romain. « Ta mort est ma vie ».

César était au-delà sans doute car il était parvenu par son génie au-dessus de l'âme romains : il les dominait totalement. Il comprit la force que procurait à ses armées l'ignorance brute de toute émotion de ses semblables. Il éprouva très jeune sa capacité à créer la confiance en lui, en incarnant face à la masse, l'autorité : la sienne propre et celle de leurs dieux. Et nous nous débattions déjà face à ce monstre de lucidité. Nous étions percés à jour dès avant même qu'il nous vît.

Bien sûr nous avons *sauvé* Rome. Longtemps avant. En une époque si lointaine qu'elle semblait celle des Dieux de l'Olympe. Un autre temps, un temps d'avant l'Histoire des Hommes. Nous avons financé la rançon de Rome payée aux Gaulois de Brennus. Plus près de nous, nos éclaireurs suivaient la progression des armées d'Hannibal et renseignaient les légions.

Lorsque vint Marius, lorsqu'il fit face aux peuples germains qui ravageaient tout en descendant vers le sud les Gaules, nous fûmes à ses côtés. Le massacre sans fin, cruel, les tortures, les viols, les bûchers d'enfants des Cimbres et des Teutons, dont on nourrit encore les historiettes destinées à effrayer nos jeunes enfants, aurait dû nous alerter sur ce dont étaient capables nos alliés devenus si puissants ! Oui, cela faisait des décennies que nous savions la propension cruelle des Romains à abuser de leur pouvoir par plaisir. Ou par indifférence.

Quand avons-nous choisi Pompée contre César ? Et avons-nous choisi ? Si cette affaire intéresse les historiens du futur, les choses seront entendues : les Marseillais ont commis l'erreur de *choisir* Pompée contre César – c'est ce que César écrit d'ailleurs sans contradictoire – mais sans voir que Marseille telle une tartane qui naviguerait sur son erre sans gouvernail ne pouvait pas changer de cap.

Non : Marseille s'est retrouvée enserrée dans un système de clientèles romain qu'elle ne maîtrisait pas. Très tôt elle préféra le parti sénatorial contre les populistes de Marius. Et ceci en dépit de la place que Marius avait ménagée à notre ville dans son organisation de la Province. Organisation dont autant les Apollonides – au nom merdeux - que ma propre famille, profitèrent au premier chef. Les Timouques ont dérivé du parti populaire au parti sénatorial, ou patricien, par considération de leurs intérêts immédiats. L'ombre infinie de Rome s'étendait peu à peu sur le monde. Partout, d'Athènes à Alexandrie, des Espagnes à l'Egypte, nos colonies, nos comptoirs, nos navires rencontraient la puissance de Rome en expansion. Partout, le système romain, ses proconsuls, ses propréteurs, même ces chevaliers qui se faisaient affermer l'impôt, étaient du parti sénatorial contre les populistes et la plèbe de la Ville. Marseille n'était pas l'alliée de Rome : elle était sa cliente depuis plus d'un siècle. Alors vint l'astre Pompée, champion de parti sénatorial. Et au moment où César se liait d'amitié avec mon père lors de leurs séjours à Rhodes, Marseille prêtait allégeance à Pompée, entraînait dans sa clientèle. Le lien fut trop bien digéré, assimilé pour être dissout quelques décennies plus tard ... C'est aujourd'hui dans mon grand âge que je comprends que notre combat pour le rompre était vain. Marseille et ses Timouques n'avaient pas cette force. Elle demeura fidèle à l'image de maîtresse de ses choix qu'elle souhaitait garder d'elle-même.

Pompée n'avait aucune reconnaissance. Tout se passa comme si le maintien de l'alliance était un dû qui n'appelait en rien d'augmenter la sportule, en portant secours à notre ville assiégée. Lorsqu'il croisa au large, il poursuivit sa route vers les Espagnes. Sans doute Apollonides sur son rempart, observant la flotte de son Patron s'éloigner, comprit-il alors son erreur – notre erreur vieille de plus de cent ans.

Je n'en veux pas aux Timouques. Je n'en veux pas aux Apollonides. Je comprends que je sois considéré comme le représentant des traîtres par les survivants que j'ai sauvés pour qu'ils végètent dans une ville, un port périphérique du monde. Je sais aussi qu'ils viendront me voir le jour où un proconsul trop gourmand, un chevalier affermé, les accableront de nouvelles taxes, lorsqu'un publicain plus vorace truquera les comptes. Je sais que mon statut d'ami du peuple romain me protège et protège encore ma famille contre certains excès des Romains comme contre les Marseillais.

« *Quibus rebus confectis Caesar magis eos pro nomine et vetustate, quam pro meritis in se **civitatis conservans** duas ibi legiones praesidio relinquit, ceteras in Italiam mittit; ipse ad urbem proficiscitur.* »

César, De Bello Civili, II, 22(6)

« Ces choses réglées, César, épargnant cette ville plutôt en considération pour son ancienneté et sa renommée que pour sa conduite envers lui, y laissa deux légions en garnison, et envoya les autres en Italie ; quant à lui, il partit pour Rome. »

FIN

Texte traduit et adapté du grec ancien (dialecte ionien) par M. Jean des Spels, professeur d'histoire du droit à la faculté de droit d'Aix-en-Provence.